

CH. MISMER

---

SOUVENIRS

DE LA MARTINIQUE

ET

DU MEXIQUE

PENDANT L'INTERVENTION FRANÇAISE

---

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

---

1890

MANIOC.org

Université de Nantes

Service commun de la documentation

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE  
NANTES - LETTRES

INV.	59 406
COTE	59 406
LOC.	map
N° D.	530 853

*Exclu*

B.U. NANTES LETTRES



D

008 561208 6

MANIOC.org

Université de Nantes  
Service commun de la documentation

SOUVENIRS  
DE LA MARTINIQUE  
ET  
DU MEXIQUE  
PENDANT L'INTERVENTION FRANÇAISE

MANIOC.org

Université de Nantes  
Service commun de la documentation

É M I L E C O L I N — I M P R I M E R I E D E L A G N Y

MANIOC.org

Université de Nantes  
Service commun de la documentation

59406  
Exclu

CH. MISMER

---

SOUVENIRS

DE LA MARTINIQUE

ET

DU MEXIQUE

PENDANT L'INTERVENTION FRANÇAISE

---

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

---

1890

Tous droits réservés

MANIOC.org

Université de Nantes  
Service de la documentation  
NANTES



## AVANT-PROPOS

---

*Les SOUVENIRS D'UN DRAGON DE L'ARMÉE DE CRIMÉE et DIX ANS SOLDAT sont loin de marquer le terme de ma carrière accidentée.*

*Tour à tour directeur de manège et de haras à la Martinique, capitaine de gendarmerie au Mexique, journaliste à Constantinople, secrétaire particulier de Fuad-Pacha, ministre des affaires étrangères, avant d'accompagner, en la même qualité, le grand-vizir Aa'i-Pacha, dans l'île de Crète pendant l'insurrection de 1867, acquis au service de l'Égypte, après la mort de ces deux hommes d'État, par le Khédive Ismaïl,*

---

*directeur de la mission égyptienne en France pendant dix ans, et collaborateur de M. Littré jusqu'à sa mort, j'ai touché à tout, depuis l'extrême misère jusqu'au luxe, depuis la gamelle du soldat et le hamac du matelot jusqu'à la table des souverains, depuis le rôle de machine aveugle jusqu'à la participation aux conseils et aux actes de gouvernement, sans négliger, un seul jour, de rechercher, dans l'étude et la réflexion, sinon le point de départ d'une évolution supérieure, du moins le droit de vivre avec indépendance et dignité.*

*De tant de vicissitudes, je ne retiendrai que celles qui peuvent intéresser toutes les classes de lecteurs et assurer une valeur documentaire à ces SOUVENIRS.*

SOUVENIRS  
DE  
LA MARTINIQUE  
ET DU MEXIQUE

PENDANT L'INTERVENTION FRANÇAISE

---

I

LE MANÈGE DE SAINT-PIERRE

Ma libération du service militaire, à la Martinique, marque une révolution dans mon existence.

Si modeste qu'elle fût, ma nouvelle carrière convenait à mes aptitudes et à mes goûts. Le temps de mon voyage aux États-Unis avait permis la construction d'un manège, en bordure de la rivière du Fort, dans l'endroit le plus frais de la ville de Saint-Pierre. Il s'agissait maintenant

de dresser, au plus vite, douze chevaux pour l'ouverture d'un cours d'équitation. Ce fut l'affaire de deux mois, à la condition de rester en selle du matin au soir, par 27 degrés de chaleur, température moyenne de la Martinique. Jamais je n'ai tant travaillé.

Depuis longtemps l'équitation me passionnait. De toutes les études qui se sont disputé ma vie, aucune ne m'a procuré plus de jouissances, aucune n'a contribué davantage à mon développement. Le jour où l'on découvre le lien, imperceptible à première vue, qui rattache la constitution mentale et morale des animaux à celle de l'homme, une enceinte de dressage cesse d'être le théâtre d'un art secondaire pour devenir une sorte de laboratoire de psychologie expérimentale et de pédagogie élémentaire, tel que n'en ont point les philosophes de cabinet.

Pendant mon séjour à Saint-Pierre, j'ai dressé trente-neuf chevaux différents d'origine, de taille et de conformation. Voici, brièvement formulée, à l'intention des hommes compétents, la progression suivie : assouplissements de la mâchoire et de l'encolure ; pirouettes renversées ; passage de la marche en avant à la marche en arrière et *vice*

*versa*, sans arrêt, rênes flottantes, le cheval exécutant un mouvement régulier de pendule, en mâchant son mors ; pirouettes ordinaires ; rassemblé ; marche de deux pistes aux trois allures, hanche complète ; travail au galop avec changements de pied ; sauts d'obstacles ; passage ; piaffer.

Les deux derniers exercices étaient, sauf exceptions, réservés à mes propres chevaux. Avec les changements de pied au temps, ils expriment toute la science et tout l'art équestres dont ils forment la synthèse et le couronnement. La perfection consiste à obtenir les changements de pied sans déviation de la ligne droite, sans renversements d'assiette ni contorsions, sans laisser voir les moyens de communication de la volonté de l'homme à celle du cheval.

Quant au pas et au trot espagnols, aux attitudes contre nature, qui transportent le vulgaire, ils constituent l'acrobatie de l'équitation ; chacun en peut faire autant par les procédés empiriques usités dans les cirques. L'antiquité les connaissait : selon le témoignage d'Aristote, les Sybarites furent vaincus dans une bataille contre les Crotoniates, parce que leurs chevaux, instruits au son

de la flûte, se mirent à danser, dès que les ennemis s'avisèrent de jouer l'air conventionnel. J'ajoute qu'aucun cavalier, au sens du mot espagnol *caballero*, n'humilie, en l'agenouillant, « la plus noble conquête de l'homme. »

Grâce à la méthode Baucher, perfectionnée par le capitaine Raabe, (1) un cheval qui n'est ni taré par l'usure, ni rétif, par suite d'un vice organique ou de mauvais traitements, peut être dressé à tous les exercices de manège et de guerre en vingt jours, à raison de deux séances par jour d'une demi-heure chacune.

Les assouplissements et tout le travail au pas se faisant à pied, je menais toujours de front l'éducation de six chevaux. Cette industrie grossissait les recettes du manège d'à peu près mille

(1) Baucher jouissait d'une pension de 2,400 francs sur la cassette particulière de Napoléon III. Mon vieux capitaine de Crimée, réduit à la solde de retraite, est mort l'année dernière, laissant une veuve dans la détresse. Les travaux équestres de Raabe assurent la survivance de son nom. On cite, au premier rang de ses disciples, parmi les militaires : M. le commandant Bonnal, professeur à l'École supérieure de guerre, qui a publié un ouvrage intitulé *Équitation*, et parmi les civils, M. Etienne Barroil, auteur de *l'Art équestre*.

francs par mois. En échange, les propriétaires recevaient une monture agréable et sûre, d'une valeur marchande accrue par l'augmentation de la vitesse initiale, aux trois allures, et l'aptitude à franchir les obstacles. Certains chevaux gagnaient un pied en hauteur et trente secondes par kilomètre au trot. Ces expériences me portent à croire qu'un cheval de course ou de *steeple-chase* complètement assoupli, selon la méthode, par un travail à pied, avant l'entraînement, l'emporterait, haut la main, à chances égales, sur tous ses rivaux.

Dans un pays où les distractions manquent, où, faute de voitures, on transportait les malades en hamac, où le cheval est le principal moyen de locomotion, un manège correspondait à un besoin. Au moment du cours, la tribune était comble. Parmi les élèves, des négociants, des médecins, des magistrats, des officiers et des dames. Tous, ayant l'habitude de la selle, passèrent rapidement à l'équitation proprement dite. Quelques-uns se distinguèrent. Le chef de bataillon d'Arbaud, commandant la garnison d'infanterie de marine, fit surtout honneur à mes leçons.

Les dimanches, nous allions, en cavalcade, soit aux eaux thermales du Prêcheur, soit au Morne-Rouge, où l'abaissement de la température, en raison de la différence d'altitude, permet de respirer plus à l'aise. Nous faisons là des parties charmantes. Ayant, pour ainsi dire, autant d'amis que d'élèves, je recevais des invitations de toutes parts. Les créoles sont comme les Anglais; quand ils vous tendent la main, c'est de tout cœur.

M. Bornave Crassous à qui je devais ma libération du service militaire, M. Sainte-Catherine de Percin, président du tribunal, et le commandant d'Arbaud me prodiguaient les marques de sympathie. Pourtant, j'avais lieu d'être inquiet au sujet de mon entreprise.

En ce temps, la société blanche était fermée aux nègres et aux gens de couleur. Cette dernière dénomination comprend tous les sang-mêlé : mulâtres, grafs, quarterons, tiercerons, câpres, marabouts, etc., toutes les nuances de peau intermédiaires entre le blanc et le noir, au hasard des croisements.

Le préjugé n'admettait pas d'exceptions. Ainsi des personnes presque blondes, aux yeux clairs,

le subissaient pour une simple marque à la racine de l'ongle, trahissant la tare d'origine. Les immigrants européens sans éducation étaient également tenus à distance, sous le nom de *petits blancs* et de *pobants*.

Cet esprit exclusif menaçait l'avenir du Manège par l'interdiction d'y recevoir, en même temps que les blancs, les nègres et les mulâtres, dont la masse constitue les neuf dixièmes de la population.

Restreint à la minorité aristocratique, le recrutement des élèves risquait de tarir.

Cette seule considération m'eût défendu contre le préjugé de couleur, en admettant que les idées égalitaires dont j'étais imbu, dès l'enfance, m'eussent permis de le partager.

En attendant, je ne perdais pas une occasion de rompre des lances en faveur des *pauvres nègres*.

Je m'apitoyais un jour sur leur sort en présence d'un vieillard, M. Laugier, qui avait l'habitude de venir, à l'heure de la sieste, s'asseoir sur un banc, devant la maison que j'habitais au coin de la savane du Fort :

— Remettons cette question à un an, me dit-

il. D'ici là, vous aurez occasion de l'approfondir. Alors vous reconnaîtrez qu'il y a autant de différence entre un homme et un homme qu'entre un cheval ordinaire et un pur sang.

Ce vieillard avait de graves raisons d'en vouloir aux nègres : dans une de leurs révoltes, ils avaient massacré et outragé, sous ses yeux, plusieurs membres de sa famille, sans qu'il pût les secourir, ayant été lui-même abattu d'un coup de feu et laissé pour mort sur la place.

Une épaule de travers et un bras infirme témoignaient de ce fait.

Déjà je savais, par ouï-dire, les atrocités commises en 1848, au lendemain de l'abolition de l'esclavage. Les nègres descendirent en masse des habitations, armés de leurs coutelas, qu'ils aiguïsèrent sur les parapets des ponts, forçant la population blanche à se réfugier à bord des navires, sous menace de tout mettre à feu et à sang.

Un certain nombre de familles, ayant eu la retraite coupée vers la mer, parvinrent à gagner, défendues par quelques hommes armés de fusils, la maison Sannois, située dans le quartier du Fort, qui domine la ville.

Des milliers de noirs s'entassèrent aussitôt dans les rues avoisinantes, poussant des vociférations de cannibales, s'excitant à prendre la maison d'assaut; mais la fière contenance des assiégés les tint à distance. L'un d'eux, ayant franchi le seuil, fut tué d'une balle partie du haut de l'escalier.

Il y eut un silence suivi de cette clameur :

— Mettons le feu à la maison !

Un instant après, la ville entière s'éclaira comme en plein jour, offrant le spectacle d'un incendie d'où sortaient des cris déchirants, bientôt dominés par les chants de triomphe d'une populace ivre, pour qui la liberté signifiait le droit pur et simple de retourner à la sauvagerie.

Des trente-sept personnes réfugiées dans la maison Sannois, hommes, femmes, enfants, une seule survécut. Les autres, qui tentèrent de fuir, furent repoussées dans les flammes. De leur côté, les assaillants perdirent dix hommes, fusillés à bout portant.

L'un des défenseurs, M. de Messimy, se voyant perdu, saisit un des nègres et l'entraîna dans le brasier. Le blanc qui réussit à s'échapper s'était tapi sous des arbustes du jardin. Le danger dis-

paru, il parvint en rampant sur ses genoux, malgré de graves blessures, dans les bas quartiers, où la gendarmerie le recueillit, au lever du soleil. Il se nommait Mathieu.

Ce drame s'accomplit sous les yeux de la garnison, qui demeura l'arme au pied, par ordre du général Rostolan, gouverneur de l'île. Il fit valoir, pour excuse, l'insuffisance de la force publique à contenir l'émeute. Pourtant, les soldats, frémissements, ne demandaient qu'à marcher.

Des officiers, témoins oculaires, m'ont affirmé que la moindre démonstration eût empêché la catastrophe. A l'heure où le clairon de la caserne sonna l'appel du soir, les nègres, croyant à l'intervention de la troupe, se sauvèrent à toutes jambes.

Dix années n'avaient point affaibli dans la mémoire des colons le souvenir de cette nuit. Souvent j'en ai entendu le récit, entrecoupé d'imprécations à l'adresse de Schœlcher et autres négrophiles, que les blancs rendaient responsables des excès commis. On reprochait surtout au gouvernement métropolitain d'avoir violé le pacte colonial, en affranchissant les noirs aux dépens des blancs, après avoir, pendant des siècles,

exploité l'esclavage au profit de sa marine et de son budget.

Trois cents francs par tête de nègre constituaient une indemnité dérisoire, le moindre esclave valant plus de mille francs. Certains d'entre eux, doués d'aptitudes spéciales, bons ouvriers, avaient été payés cinq fois ce prix. Pour faire œuvre de justice, il eût fallu appliquer à l'abolition de l'esclavage la règle suivie en matière d'expropriation pour cause d'utilité publique.

Pendant mon séjour à Saint-Pierre, je n'eus qu'à me louer de mes relations avec les gens de couleur; j'ai même rencontré, parmi eux, des hommes qui n'eussent été déplacés dans aucun salon.

Quand je m'étonnais qu'on les tint à distance, on me répondait qu'en leur faisant accueil il faudrait également recevoir leurs parents, esclaves de la veille, exerçant encore des professions serviles.

Les domestiques nègres au service du Manège se montraient dociles, mais tous étaient d'une paresse inouïe; c'est à peine si quatre d'entre eux fournissaient le travail d'un blanc. Leur probité

n'était que relative, comme celle des enfants.

Rarement ils manquaient l'occasion de commettre un larcin. Au moindre relâchement de surveillance, l'avoine disparaissait des mangeoires.

J'ai remarqué que leur intelligence ne dépasse pas certain niveau ; jamais elle ne s'élève jusqu'à l'invention. Ainsi, l'ouvrier sachant faire une table ou un banc est incapable de s'écarter du modèle.

La danse, la musique, un grossier dessin, sont les seuls arts à la portée des nègres ; dans les sciences, à part les notions retenues de mémoire, leur capacité se borne aux mathématiques élémentaires.

D'une manière générale, ils n'excellent que dans les travaux correspondant à l'enfance de l'humanité.

A cette époque, la ville de Saint-Pierre fut le théâtre d'un fait intéressant pour les amateurs de merveilleux. Une soirée, en l'honneur du pianiste Gotchalk, de passage à la Martinique, avait réuni beaucoup de monde. Parmi les invités se trouvait une dame dont le mari s'était embarqué pour la France, un mois auparavant, avec

ses enfants, à bord du navire de commerce *Marie-Amélie*. Tout à coup cette dame jeta un cri et tomba en syncope. A son réveil, elle raconta la vision d'un naufrage où les membres de sa famille avaient péri. Chose singulière : le courrier suivant annonça que le trois-mâts *Marie-Amélie* s'était perdu corps et biens, le même jour et à la même heure, en vue des côtes de France.

Pendant mon séjour à Saint-Pierre, j'éprouvai moi-même une semblable hallucination. Un de mes élèves, le docteur Saint-Vel, me dit un jour qu'une dame de ma connaissance, qu'il avait opérée d'un cancer, se trouvait en danger, le mal ayant reparu. La nuit suivante, je rêvai qu'elle était morte. La sensation fut tellement vive qu'elle me réveilla. J'allumai une bougie et je consultai ma montre : il était deux heures du matin. Alors, l'idée me vint d'appeler, par la fenêtre, une négresse, couchée dans une chambre sur la cour, et de l'envoyer prendre des nouvelles de la dame. A son retour : « Li ka soti môt! Elle vient de mourir! » me dit-elle. Je rapporte ces faits sans commentaires, laissant à qui voudra le soin de les expliquer.

Malgré d'excessives fatigues, je résistai près

d'un an au climat. Sa première atteinte faillit m'emporter. Un accès de mauvaise fièvre, à la suite d'une insolation, me tint plusieurs jours sans connaissance. On me fit avaler une pleine cuillerée de quinine, qui me sauva, dit-on. J'attribue plutôt ma guérison au dévouement amical du docteur Saint-Vel. D'après ce que j'ai su plus tard, il n'avait pour ainsi dire pas quitté le chevet de mon lit.

Une bonne nouvelle m'attendait à mon rétablissement. Sur la demande de M. Crassous, le conseil général de la colonie venait de voter une subvention annuelle de dix mille francs pour la création d'un haras dont la direction m'était réservée. Cet établissement devait comprendre l'élevage du cheval et de tous les animaux pour lesquels la Martinique était tributaire de l'étranger, notamment des États-Unis et de Porto-Rico.

Comme je l'ai dit, la prospérité du Manège était limitée à la clientèle de la race blanche. Un haras, au contraire, répondant aux besoins généraux et permanents du pays, semblait assuré de l'avenir. Il suffisait de choisir un emplacement favorable et des reproducteurs conformes à la nature du sol et aux exigences du climat.

Un parent de M. Crassous, M. Pierre Hervé, ayant une grande habitation sucrière à trois kilomètres de Fort-de-France, sur la route du Lamentin, on résolut d'établir le haras dans son voisinage immédiat. Cette combinaison permettait de diminuer les frais d'établissement, en affectant à la pâture les terres impropres à la culture de la canne à sucre.

A la veille de quitter Saint-Pierre, je fus traduit en justice de paix pour répondre d'un domestique qui avait traversé la ville à bride abattue. Le commissaire de police faisant fonction de ministère public parla longtemps sur la gravité du délit, l'épouvante des passants, les accidents possibles. Quand mon tour vint : « Monsieur le juge, est-ce mon domestique qui a fait galoper le cheval, ou bien est-ce mon cheval qui a fait galoper le domestique ? Toute l'affaire est là. Connaissant les deux bêtes, je crois le cheval coupable et j'offre de le punir, en diminuant son avoine. » On rit, mais je n'en payai pas moins l'amende et les frais.

## II

## LE HARAS DE CHATEAU-BOEUF

En arrivant à Fort-de-France, sur l'habitation la Dillon, appartenant à M. Pierre Hervé, j'y reçus la visite d'un de mes anciens chefs, M. de Chavannes de Chastel, capitaine de gendarmerie, commandant l'arrondissement. Il venait me demander de l'initier à la méthode Baucher. Comme il s'était montré parfait pour moi, quand j'étais sous ses ordres, je fus heureux de lui rendre ce service. Bientôt il me prit en grande amitié. Sa maison devint mon pied-à-terre en ville jusqu'au moment de son embarquement pour le Mexique, en qualité de grand prévôt de l'armée. Il avait

une telle appréhension des serpents qu'à chacune de nos rencontres, il s'étonnait de me voir encore en vie ; pour rien au monde, il ne se fût aventuré, à pied, hors de la grand'route. Son nom reviendra souvent dans mes souvenirs.

Par suite d'avancement, M. Sainte-Catherine de Percin vint occuper un poste de conseiller à la cour d'appel de Fort-de-France. Nos rapports devinrent tout à fait intimes. Il me présenta au gouverneur, l'amiral de Maussion de Caudé, au procureur général et à ses collègues de la magistrature.

Chaque jour, il venait me voir à cheval dans un pavillon dépendant de la Dillon, où j'avais mon domicile provisoire. Son père, le vieux chevalier de Percin, possédait l'habitation de Château-Bœuf, contiguë à la Dillon, dont elle n'était séparée que par la Rivière-Monsieur. Au lieu de l'exploiter, il la louait, par petits lots, à des nègres. Trente familles au moins y avaient éparpillé leurs cases et leurs plantations de légumes. Ce voisinage était fort désagréable à M. Hervé, les nègres créoles travaillant juste pour s'approvisionner de morue, de tabac et de tafia, libres ensuite de flâner et de commettre des déprédations. Aussi

me pressait-il vivement de profiter de mes relations avec la famille de Percin pour acquérir Château-Bœuf, dans l'espoir que les nègres seraient refoulés plus loin. Ce ne fut pas chose facile de les faire déguerpir, l'achat conclu.

En attendant que mon champ d'action fût disponible, M. Sainte-Catherine de Percin m'emmenait toujours avec lui, quand il faisait des excursions dans l'intérieur de l'île.

Il y a trente ans, la Martinique ne comptait que cinq ou six hôtels. Toutes les habitations pratiquaient l'hospitalité envers les voyageurs. On arrivait à cheval, suivi d'un domestique également monté, sûr de trouver partout bon accueil, bon souper et bon gîte. La basse-cour, la lapinière, la bergerie fournissaient le fond du repas. Le mouton reparaissait sous diverses formes ; son sang même n'était pas dédaigné. Le jambon et le bœuf salé d'Amérique se marient très bien avec les ignames, les patates et autres légumes du pays. La mer fournit d'excellent poisson. Le poisson armé passe pour un régal de gourmets, ainsi que les piscicules qu'on prend par myriades à l'embouchure des rivières pour en faire des beignets.

Malgré cette profusion de ressources, un créole se plaindrait s'il n'avait pas son plat de morue. La morue est en permanence sur toutes les tables.

Le vin, après une traversée au long cours, à titre de lest, coûte moins cher qu'en France et vaut beaucoup mieux. Les maisons n'ayant point de caves, on le conserve au grenier, en dames-jeannes. Peu de temps suffit à le vieillir; au bout de sept ans, il a perdu son bouquet. Des navires, arrivant d'Amérique, chargés de glace, permettent de le boire frais.

Les repas sur invitation, sortes de déjeuners dinatoires, commençaient à midi et se prolongeaient jusqu'à la nuit. J'ai maintes fois pris part à des agapes réunissant, à la même table, plusieurs générations de la même famille, sans compter les amis. En pareil cas, on sacrifiait un bœuf.

A l'occasion d'un anniversaire, M. de Percin me conduisit à la Case-Pilote, chez les grands-parents de sa femme, M. et madame Lepelletier de Saint-Rémy, tous deux âgés de près de cent ans. Au dessert, lui, décoré de la croix de Saint-Louis, elle, parée d'un bouquet, debout

l'un à côté de l'autre, entonnèrent d'une voix chevrotante une chanson de l'ancienne France, d'un caractère naïf et touchant. A la fin de chaque couplet, les deux patriarches s'embrassaient et l'assistance de répéter en chœur :

« Puissiez-vous, dans cent ans, encore en faire autant ! »

Ce fut leur chant du cygne ; ils moururent, à quelques jours d'intervalle, peu de temps après. Des témoins de cette scène, je suis peut-être le seul survivant.

M. de Percin me présenta au baron de Lareinty, quand celui-ci arriva de France pour mettre en valeur de grandes propriétés qu'il avait au Lamentin. Son accueil fut fort aimable. Après déjeuner, il nous conduisit, par chemin de fer à traction de mulets, dans le voisinage d'une plantation de vanille, où il nous fit les honneurs d'une chasse à tir d'oiseaux de passage, d'où je revins honteusement bredouille. J'ai revu depuis M. de Lareinty à chacun de ses voyages. On le disait mauvaise langue. Je n'ai jamais connu que son esprit.

Devenu conseiller général et délégué de la Martinique, il eut pour adversaire un homme de

haute valeur, M. Brière de L'Isle, dont le frère, général, est célèbre depuis le désastre de Lang-Song. Sans cesse ils échangeaient des flèches barbelées. Un jour, M. Brière ayant dit de lui et du tabac : « Je ne prise pas l'un et je ne fume pas l'autre ! » il lui décocha cette riposte : « Je fume l'un et je méprise l'autre ! » Un duel faillit s'ensuivre.

M. de Lareinty avait fait preuve de courage, en s'installant dans le quartier le plus insalubre de l'île, pour y risquer sa fortune et sa vie en des entreprises agricoles et industrielles pleines d'aléa. Son diable au corps et sa persévérance triomphèrent finalement de tous les obstacles. C'est à sa table seulement qu'on trouvait du bœuf tendre ; partout ailleurs, il était coriace. Le secret de sa cuisinière consistait à laisser la viande une nuit en terre, enveloppée dans une serviette.

Sur ces entrefaites, on annonça l'arrivée d'un vaisseau-école anglais, ayant à son bord un des fils de la reine, depuis duc d'Edimbourg. Les autorités de Fort-de-France préparèrent une fête en son honneur, et la chambre de commerce de Saint-Pierre souscrivit les frais d'un banquet.

Quand le vaisseau ancrâ sur rade, une députation s'y rendit, mais elle eut peine à remplir sa mission. Le commandant déclara que le Prince était simple midshipman, astreint, comme les autres élèves, à la discipline et à toutes les exigences du service. Quand, à force d'instances, il se laissa fléchir, on trouva le fils de la reine en manches de chemise, les mains et les bras couverts de cambouis, en train d'astiquer un canon.

C'était un tout jeune homme, d'apparence timide, qui parut étonné de la démarche à son adresse. J'ai ouï-dire que ses camarades ne lui ménageaient pas les brimades. Un jour qu'ils s'était enfermé dans sa cabine pour manger seul des friandises, envoi de la famille royale, ils forcèrent la porte et les lui enlevèrent sans lui en laisser une miette.

Après le banquet de la chambre de commerce, l'assemblée se rendit à une fête de nuit organisée au Jardin des Plantes. Ce jardin est merveilleux. Adossé contre un morne à pic, de la hauteur de plusieurs étages, d'où tombe, en cascade naturelle, l'eau servant à la consommation de Saint-Pierre, il renferme un massif d'arbres séculaires entrelacés de lianes gigan-

tesques, au sein d'un fouillis de végétation inextricable, où grouillent les insectes et les serpents. La partie cultivée comprend toutes sortes de plantes, de fleurs et d'arbres fruitiers pour l'amélioration des espèces indigènes. L'ensemble offre le double aspect d'un jardin d'acclimatation d'Europe et d'une forêt vierge sous les tropiques. On l'avait illuminé, pour la circonstance, au moyen de lanternes vénitiennes et de feux de bengale d'un effet saisissant.

Un peu plus tard, au fort de la guerre de sécession, la Martinique reçut la visite du corsaire sudiste *Alabama*, capitaine Semmes, quand il vint se réfugier dans la rade de Saint-Pierre, poursuivi par l'*Iroquois*, navire de guerre appartenant aux États du Nord. Celui-ci n'entra pas dans la zone des eaux françaises, se bornant à croiser, sous vapeur, au large, pour guetter la sortie de son adversaire. Ce fut peine perdue. Un matin, l'*Alabama*, profitant d'une occasion favorable, coupa ses chaînes d'ancre et, prompt comme une flèche, s'élança vers la haute mer, laissant loin derrière lui le lourd *Iroquois*.

Je n'avais pas attendu le départ des nègres pour prendre possession de Château-Bœuf. Le

terrain de cette habitation, très accidenté, sauf à proximité de la Rivière-Monsieur, s'étendait, des deux côtés de la route du Lamentin, sur une longueur d'environ 600 mètres. Il contenait 40 hectares, que l'acquisition postérieure d'une petite propriété porta jusqu'à 50. La maison de maître était située sur un plateau, à gauche de la route. On y accédait par une allée en pente assez raide, bordée de tamariniers et de palmistes. Du sommet, la vue s'étendait, en ligne directe, à travers la plaine, par-dessus la rade et la baie de Fort-de-France, couvertes de voiles, jusqu'aux Trois-Ilets, berceau de l'impératrice Joséphine ; à droite, elle plongeait sur la Dillon ; à gauche, elle était bornée par des coteaux couverts de bois vierges, appartenant à l'habitation de Valmenière.

Une falaise à pic, tapissée d'une végétation touffue, bornait le plateau du côté de la rivière qu'ombrageaient de gigantesques bambous. Ces bambous formaient, à l'endroit où la rivière coule au-dessous du niveau de la route, une double voûte : d'une part, sur un bassin naturel, où l'on abreuvait et baignait les animaux, d'autre part, sur un emplacement sablonneux, commode pour

servir de théâtre aux duels et de rendez-vous aux parties de plaisir. Un de mes premiers soins fut d'interdire, au moyen d'une clôture, cette espèce de Pré-aux-Clercs.

Château-Bœuf était loin de remplir les conditions les plus propres à l'élevage. Tout en collines, excepté sur une dizaine d'hectares, il se partageait entre le tuf, l'argile et des fonds d'alluvion. Les plaines du Lamentin et de la Rivière salée, très riches en herbes, eussent mieux convenu, malgré la fièvre paludéenne, endémique en ces quartiers. Mais nous n'avions pas le choix.

On fit venir douze juments d'Amérique, et, de France, deux beaux étalons, dont l'un, nommé *Magenta*, de race barbe, avait servi de monture au général de Mirandol; l'autre, Solférino, un anglo-normand, était noir comme la nuit, avec une étoile au front. Le mauvais caractère de ce cheval contrastait avec celui de l'autre, un agneau. Quand on le débarqua, il remplit Saint-Pierre de ses hennissements; toute la population se pressa sur son passage. Un baudet du Poitou devait servir à la production des mulets.

La Normandie fournit, en outre, un taureau Sarlabot, sans cornes. Un autre taureau, tiré du

Senégal, rappelant en grand le type Zébu, trottaït plus vite qu'un cheval et franchissait, de pied ferme, une barrière de cinq pieds. Des béliers South-Down et des verrats du Yorkshire arrivèrent par le *packet* de Southampton. Il y eut, de plus, vingt-cinq vaches de Porto-Rico et toutes sortes d'animaux de basse-cour ; de quoi remplir une arche de Noé.

La nourriture des animaux exotiques fut assurée avec de l'avoine importée de France et du maïs d'Amérique concassé au moyen d'une machine à bras. Ces denrées, ayant servi de lest aux navires venus pour charger du sucre, ne coûtaient guère plus que dans leurs pays d'origine.

Les chevaux du pays mangent rarement du grain. On les entretient avec de l'herbe et des têtes de cannes vertes ou déjà sèches que l'on coupe menu avec un hache-paille. Pour breuvage, on leur donne de la *grappe*, composée de résidus de sirop de canne étendus d'eau, ayant une vertu nutritive et rafraîchissante. Les bœufs et les moutons se contentent du pâturage.

A la végétation naturelle du sol s'ajoutent, à la Martinique, les herbes de Guinée et du Para

importées des continents américain et africain. L'herbe du Para est une espèce de chiendent, qui atteint, dans les fonds riches et humides, une taille colossale. A Porto-Rico, elle dépasse les cornes des bœufs. Ce chiendent, quand il s'est emparé de la terre, est presque indestructible. En vain on le bouleverse avec la charrue ; à la moindre ondée, il s'élance plus vivace que jamais ; aussi fait-il le désespoir des habitants. L'herbe de Guinée, au contraire, exige culture en règle, fumure et entretien. Toutes deux sont fort goûtées des animaux.

En attendant l'arrivée des reproducteurs, le temps fut pris par des constructions et des appropriations diverses. La maison de maître, composée d'un rez-de-chaussée de plusieurs pièces, précédée d'un *portico*, était en mauvais état ; il fallut la réparer. Il fallut, de plus, bâtir des écuries et des étables, jeter des ponceaux, défricher des terrains couverts de broussailles et de goyaviers, faire des plantations d'herbes du Para, enfermer les pâturages en des clôtures à trois rangs de fil de fer.

Obligé d'être partout à la fois, je passais le temps à cheval, courant d'un chantier à l'autre.

Quand j'avais affaire en ville, un tilbury, attelé d'une jument américaine, m'y transportait en dix minutes. Un gros chien de Terre-Neuve était mon inséparable compagnon. Leibnitz dit avoir entendu parler un chien. *Black* ne parlait pas ; ce qui ajoutait à son amitié le mérite de la discrétion. Haletant sous sa fourrure d'ours, il se couchait à l'ombre d'un arbre, sans me quitter des yeux pendant que je surveillais les travaux.

Ces travaux, fort simples en Europe, donnaient lieu, à la Martinique, à des complications sans fin. Les hommes, les choses, la nature : autant d'obstacles à vaincre. Il est impossible de comprendre, si l'on n'a pas vécu dans le pays, ce qu'il a fallu d'énergie aux premiers colons, qui pourtant n'étaient pas des récidivistes, pour s'y implanter, en dépit de la chaleur, de la fièvre, des serpents, des tremblements de terre et des ouragans.

Ce dernier phénomène était autrefois fréquent. Sur les anciennes habitations, on trouve encore les cases à vent, sortes de citernes, où tout le monde se réfugiait aux signes précurseurs du fléau. Ces signes consistent dans le calme absolu des couches inférieures de l'atmosphère, con-

trasant avec la rapidité vertigineuse des nuages.

Je n'ai jamais vu de véritable ouragan ; mais, on m'a montré, sur une habitation de la Case-Pilote, un robinet tordu par le vent et une aissante, provenant de la couverture d'un toit, implantée dans un arbre comme une flèche ; on les conservait en souvenir de celui de 1817, le plus désastreux de tous.

Les tremblements de terre sont moins rares en cette île volcanique. Le premier me surprit dans un lit de La Dillon, où j'étais en visite pendant que j'habitais encore à Saint-Pierre. Je dormais d'un sommeil de plomb, quand un choc violent me réveilla. C'était mon lit qui avait quitté sa place pour donner contre une cloison. En même temps, toutes les boiseries firent entendre de sinistres craquements. D'un bond, je fus sur l'escalier ; mais là j'entendis mes hôtes en conversation comme si de rien n'était. Ils me rassurèrent, disant que le mouvement de trépidation, seul redoutable, avait cessé.

Une autre fois, voyageant seul, à cheval, de Fort-de-France à Saint-Pierre, à travers les sommets de l'île, il me sembla tout à coup que la respiration me manquait. Je fus surtout frappé

du morne et solennel aspect du paysage. Ma monture s'arrêta, les jambes écartées comme pour consolider sa base de sustentation. Les éperons mêmes ne pouvant l'ébranler, je mis pied à terre ; alors je sentis le sol en mouvement et je vis les arbres isolés se balançant comme des mâts de navires sous l'influence du roulis. Je n'oublierai jamais l'effet terrifiant produit sur moi par cette convulsion de la nature. Mon cheval également suait la peur.

La Martinique n'a que deux saisons : l'une, de novembre à juin, où la pluie tombe rarement ; l'autre, qui lui succède, sous le nom d'hivernage, tient incessamment ouvertes toutes les écluses du ciel, d'où s'échappent, au fracas du tonnerre, des cataractes d'eau sillonnées par d'immenses serpents de feu. Aussitôt les champs se transforment en marécages, les fossés des routes et les rues des villes en canaux, charriant toutes sortes d'épaves. Les torrents et les rivières enflent et précipitent leur cours, roulant au fond de leur lit, avec un vacarme d'artillerie lointaine, des couches de rochers s'entre-choquant. Le parapluie n'empêche pas d'être trempé jusqu'aux os. On se réfugie où l'on peut. S'il se rencontre une habi-

tation, on y entre comme chez soi, à charge de revanche. L'orage passé, on retrouve le soleil qui n'a jamais plus d'ardeur qu'entre deux averses.

Pendant la période d'installation de Château-Bœuf, la surveillance des travaux m'empêchait de changer de vêtements. Ils séchaient sur moi et mon corps ruisselant d'eau ne tardait pas à ruisseler de sueur, en attendant qu'une nouvelle douche amenât une nouvelle réaction. Aucune santé ne résiste à un pareil régime. Bientôt je fus en proie à la fièvre intermittente. Elle débutait par le frisson et se terminait par la transpiration. La quinine faisait, pour ainsi dire, partie de mon alimentation et figurait dans ma dépense pour vingt francs par mois.

## III

TRAVAUX AGRICOLES — LA FIÈVRE  
LES SERPENTS — LES NÈGRES CRÉOLES  
LES CHINOIS — LES COOLIES INDIENS

Pendant un an je continuai de vaquer à mes fonctions ; même les occupations du jour ne m'empêchaient pas de consacrer à l'étude une partie des nuits. Virgile était mon livre de chevet. Je tirai de ses *Géorgiques* un enseignement d'une application immédiate, et, de l'ensemble de son œuvre, des jouissances d'ordre supérieur que la familiarité d'Homère, acquise plus tard, ne fit que développer. Je possédais bien la science et l'art équestres, mais en matière d'élevage et de

travaux agricoles, il me fallait tout apprendre. Une foule de problèmes nouveaux, exigeant une solution immédiate, jaillissaient sous mes pas.

Grâce à des livres spéciaux, notamment *La Maison rustique*, j'eus bientôt de suffisantes notions en toutes choses concernant mon nouvel état; mais je manquais d'expérience. Or, l'expérience est une école dont les leçons coûtent cher. En appliquant sans modifications les procédés d'Europe au climat tropical, si différent sous tous les rapports, le plus souvent on voit les théories démenties par les faits.

Comme tous ceux qui tiennent leur savoir des livres, je dédaignais d'abord l'empirisme. En vain me disait-on que telle chose, entreprise à telle phase de la lune, ne produirait pas de fruits, je n'en voulais rien croire avant de l'avoir appris à mes dépens. Je haussais les épaules, en voyant les créoles pratiquer sur les animaux de provenance étrangère ce qu'ils appellent une saignée de précaution. Comment se résoudre à tirer du sang quand on est convaincu qu'il n'y en a jamais trop? Pourtant, l'acclimatement se traduit, chez les Européens, par une diminution de pléthore, se rapprochant de l'anémie. En cet état, l'orga-

nisme est beaucoup moins sujet aux maladies des pays chauds. Les observations faites en temps de fièvre jaune, où les nouveaux venus sont victimes de leur exubérance de santé, ne laissent aucun doute à cet égard. Pour les animaux, une légère saignée vient en aide à l'action du climat. *Sequere naturam* : telle est la leçon de l'expérience. Tout ce que l'homme entreprend contre nature est stérile, sinon mortel. Reconnaître cette vérité épargne bien des bévues.

Ayant autant de goût pour le travail fécond que de répulsion pour les besognes routinières, j'appris vite, sur les seules indications de la *Maison rustique*, à saigner, à poser un séton, à pratiquer les principales opérations de l'art vétérinaire. Sur plus de quarante animaux, grands et petits, soumis à la castration, deux seulement périrent du tétanos. Le tétanos est très fréquent à la Martinique. Une couturière se piquant avec son aiguille, un cheval marchant sur un clou, sont à peu près sûrs de l'avoir, si la partie lésée n'est pas absolument soustraite au contact de l'eau.

Après la chirurgie, la médecine. Bien que chaque habitation soit tenue, par les ordonnances concernant l'immigration, de payer

l'abonnement d'un médecin, il faut que les propriétaires ou gérants soient en état de donner les premiers soins en cas de blessures accidentelles, de piqûres de serpent ou de ces mauvaises fièvres qui tuent en quelques heures. Une petite pharmacie, contenant les remèdes essentiels, sert à cet effet. Dans ma pratique médicale, j'eus le malheur de perdre un jeune Indien, emporté par une fluxion de poitrine : mon diagnostic d'ignorant s'étant borné à la constatation de la fièvre, je lui avais administré de la quinine, en attendant l'arrivée du médecin.

La quinine s'emploie à plus forte dose qu'en Europe. On pourra juger, par l'exemple suivant, si c'est à tort ou à raison. Un de mes amis, ayant fait le voyage de Paris avec sa famille, son jeune fils fut pris d'une fièvre qui ne le quitta plus, malgré les soins d'un médecin en renom. L'enfant allant de mal en pis, la négresse qui le soignait conseilla d'appeler un médecin créole. Celui-ci doubla la dose de quinine et la fièvre disparut.

L'installation complète du haras de Château-Bœuf prit environ un an. Elle ne se fit pas sans peine. Les lenteurs de toutes sortes provenant de

l'indolence des travailleurs m'exaspéraient souvent. J'eus aussi du mal à empêcher les noirs de franchir les clôtures pour prendre un ancien chemin de traverse, abrégeant la route du Lamentin.

Plusieurs fois par jour, j'étais obligé de sauter sur un cheval, toujours sellé devant ma porte, pour faire la chasse aux délinquants.

Des bandes de nègres fuyaient devant moi comme des gazelles. Mais l'extrême énergie pouvait seule les dominer quand il se trouvait parmi eux un mulâtre.

Les anciens législateurs de l'Inde savaient bien ce qu'ils faisaient en interdisant les croisements de races ! De même, les Arabes disent : « Dieu a créé le blanc ; Dieu a créé le noir ; c'est le diable qui a créé le métis. » Sans les excitations du mulâtre, dont le courage et la fierté s'accroissent selon qu'il a dans les veines plus ou moins de sang blanc, jamais le noir ne se révolterait. L'exemple suivant, choisi entre mille, est topique.

Quand les travailleurs viennent, le dimanche matin, toucher leur salaire, avant de se rendre à la messe, ils sont généralement en grande te-

nue : chapeau de Panama, cravate blanche, chemise plissée, habit et pantalon noirs ; mais, leurs pieds souffrant de la chaussure, ils tiennent à la main leurs souliers vernis jusqu'à l'entrée en ville.

Ainsi transformé en monsieur, le nègre devient facilement arrogant.

Un jour, l'un d'eux, un véritable Milon de Crotone, capable de porter un bœuf sur ses épaules, et de m'étouffer entre ses bras de gorille, prétendit qu'il était mon égal.

— C'est une erreur, lui dis-je, en patois créole, la preuve, c'est que vous êtes incapable de me rendre un soufflet.

— Ou lé ri, mait moin, reprit-il d'un ton penaud, ou sav' bien yeux Bequet ka brûler nègue.

Ce qui signifie :

— Vous voulez rire, maître, vous savez bien que les yeux du blanc brûlent les yeux du noir.

Convertis au christianisme sans transition, les nègres restent fétichistes. Outre la crainte instinctive du blanc, toutes sortes de superstitions hantent leur cerveau.

Ils croient aux divinités malfaisantes, et aux revenants, sous le nom de *zombis*, à l'interpré-

tation des songes et aux prédictions. Peut-être leur contact a-t-il influencé l'imagination des blancs.

Joséphine, en prison, sous la Terreur, raconta qu'une négresse lui avait prédit, dans son enfance, qu'après avoir perdu son premier mari d'une mort tragique, elle deviendrait plus qu'une reine, sans être reine. On sait ses relations avec mademoiselle Lenormant, que consultait également Bonaparte.

Quoi qu'il en soit, certaines croyances, qui font sourire en Europe, subsistent encore aux colonies. J'y ai rencontré des hommes distingués, s'avouant disciples d'Allan Kardec, dont j'ignorais même le nom.

A part les nègres créoles employés à la journée et rentrant le soir dans leurs cases, il y avait à Château-Bœuf, logés en des baraques, nourris et payés au mois, dix coolies indiens, dont une femme, plus cinq Chinois. Sur l'habitation supérieure voisine, La Dillon, le nombre des immigrants de même provenance dépassait cent cinquante.

Cinq ans d'un incessant contact avec toutes les variétés de l'espèce humaine m'ont fourni

bien des observations. Les Chinois, recrutés dans la lie du peuple, parmi les vagabonds et les bateleurs de Shang-Hai, d'Hanoi et de Canton, étaient inférieurs aux autres immigrants pour l'agriculture; mais, en tout le reste, ils firent preuve, dès leur arrivée, d'une intelligence capable de rivaliser avec celle des blancs. Aussi, n'ai-je point été surpris d'apprendre que plusieurs d'entre eux sont devenus, depuis mon départ, de grands négociants, ayant chevaux et voitures.

J'attribue à l'écriture hiéroglyphique l'arrêt de développement que subissent les Chinois depuis soixante siècles. En revanche, le savoir acquis est plus répandu parmi eux que chez aucun autre peuple.

Un jour de pluie, me rendant sur la propriété voisine, je vis un chariot rempli de cannes à sucre, à demi couché dans un fossé, l'une des roues ayant coupé le bord de la route comme une tranche de fromage.

Six paires de bœufs tentaient vainement de le tirer de là.

Arrêté sur mon cheval, je réfléchissais à quelque moyen, lorsque j'aperçus, sous un hangar,

plusieurs Chinois qui se tenaient les côtes de rire. « Ah çà! leur criai-je, avez-vous fini de vous moquer? Puisque vous êtes si malins, montrez votre savoir-faire! » — « Ça pas difficile, monsieur », répondirent-ils. En même temps, ils prirent sous le hangar un chevalet avec quelques poutres, et arrivèrent en courant pour établir un système de leviers qui leur permit de soulever le chariot en un clin d'œil. Combien de nos paysans, instruits à l'école primaire, en pourraient faire autant?

A quelque temps de là, comme j'étais assis avec le gérant de La Dillon devant la porte de l'habitation, un enfant chinois de neuf à dix ans vint à passer. Nu-tête et pieds nus, les cheveux en tignasse, ayant pour tout costume un pantalon, il avait l'air si misérable qu'il me fit pitié : « Le voulez-vous? » me dit mon interlocuteur, « Toutefois, je vous préviens que c'est un petit chenapan qui vous donnera du fil à retordre. » — « Cela m'est égal », répondis-je.

Je l'emmenai sur-le-champ pour l'employer à la cuisine et à faire les commissions. Jamais je n'ai rencontré pareille intelligence chez un enfant de cet âge, mais elle était plus disposée au

mal qu'au bien. C'était le fils d'un médecin de Shang-Hai. L'école buissonnière l'ayant attiré sur un navire chargé d'émigrants, on l'y avait retenu malgré lui. François — c'est le nom que je lui donnai — savait lire et écrire dans sa langue et faisait mentalement les opérations d'arithmétique les plus compliquées. Il lui suffisait de voir, une seule fois, l'écriture de quelqu'un pour la reconnaître. Toujours, en revenant de la poste, il m'annonçait de loin la provenance des lettres à mon adresse.

Plus tard, il apprit à lire seul en français. Je l'avais logé sous le comble de la maison, afin de l'avoir sous la main, car, dès qu'il pouvait s'échapper, il courait rejoindre des compatriotes pour jouer aux jeux de hasard. Souvent il disparaissait jusqu'à ce que la gendarmerie le ramenât.

Ayant eu l'idée de visiter son logement en son absence, je remarquai, sur le plancher, de nombreuses taches de bougie. Intrigué, je mis sa couche sens dessus dessous et découvris aussitôt un tas de feuilles de papier où ma signature était contrefaite des milliers de fois. Du coup, je devinai la cause de cet exercice. François allait, tous les samedis, chez mon correspondant pour y

toucher le salaire de la semaine sur un reçu de ma main. Comme il avait toujours en tête de retourner dans son pays, il avait sans doute conçu le plan de se procurer la somme nécessaire en fabriquant un reçu plus gros que d'habitude. Afin de parer à ce danger, je m'astreignis à percevoir moi-même l'argent.

Un matin, je trouvai le magasin contenant le riz et la morue pour la nourriture des immigrants défoncé et pillé. « C'est un tour de Chinois ! » m'écriai-je. Il n'y avait qu'eux capables de braver le revolver que j'avais toujours sous la main.

Le silence de *Black*, couché en travers de ma porte, ne pouvait s'expliquer que par la complicité de François. A défaut de preuves certaines, je fis semblant de croire à ses dénégations et recourus aux maçons pour remplacer le magasin en planches par un autre en pierre, avec porte massive et serrure de sûreté. La construction achevée, je l'examinais avec un air de satisfaction, quand je surpris un sourire sur le visage de François : « Pourquoi ris-tu ? lui dis-je, mauvaise peste ! Les voleurs n'entreront pas là-dedans. » Sa réponse me déconcerta : « Rien n'est plus simple que d'y entrer par le toit. »

Parmi les Chinois attachés à l'établissement se trouvait un habile dessinateur ; il avait illustré une sorte de journal de sa vie, à partir de son enfance, journal que je lui achetai vingt francs, comptant le garder comme une œuvre d'art, unique en son genre. Malheureusement, je le prêtai à une dame qui oublia de me le rendre.

Le suicide est commun parmi les Chinois. Un de mes voisins réprimandait l'un d'eux, en ma présence : « Si vous n'êtes pas content de moi, dit celui-ci, je ne suis pas content de vous, et je vous ferai perdre votre argent. » Là-dessus, il se retira. Une demi-heure après, on annonça qu'il s'était pendu dans sa case. Le propriétaire en fut pour 800 francs payés à la caisse d'immigration. Des faits analogues se renouvelaient journellement.

En cas de maladie, les Chinois ont une thérapeutique, tirée de leur propre expérience, que les Facultés européennes ont tort d'ignorer, car elle se montre parfois plus efficace que la nôtre. Ainsi, pour guérir le rachitisme chez les enfants, ils leur font prendre, tous les matins, pendant une quinzaine, le sang d'une tortue tout chaud et légèrement sucré. Ce moyen produit

des effets merveilleux. S'agit-il de combattre une indigestion de viande ou de poisson, ils réduisent les os ou les arêtes en cendres qu'ils avalent après les avoir délayées dans l'eau. Si le trouble provient de l'abus d'un fruit, c'est le noyau de ce fruit qu'on transforme en cendres, en le plaçant sur une tuile exposée au feu. Ce système curatif est fondé sur la croyance qu'en toutes choses la nature a placé le remède à côté du mal.

Le trait saillant des Chinois est dans l'opinion, commune à tous, qu'ils n'ont rien à envier aux autres nations. Loin de reconnaître la supériorité de notre état social, ils lui opposent imperturbablement leur costume, leurs mœurs et leurs idées. Le général Tcheng-Ki-Tong personnifie cette intransigeance ; la race jaune a trouvé en lui un porte-drapeau et un porte-parole dont l'éclatant début a forcé l'attention des penseurs. Ses écrits nous révèlent une civilisation originale qui préfère le bonheur public à l'intérêt de quelques-uns, la sagesse à l'éloquence, la paix à la gloire, et sacrifie tout à l'ordre, contrairement au reste de l'humanité qui sacrifie tout au progrès.

*Ordre et Progrès* : de la conciliation de ces deux principes dépend l'avenir. On dirait que la

Chine a été tenue en réserve pour aider à la solution d'un problème qui semble insoluble dans les termes où il est posé en Occident.

Au contraire des Chinois, les coolies indiens sont faibles et inoffensifs. Leur corps manque de muscles, autant que leur caractère d'énergie. Ils ont les traits fins et réguliers. Les femmes, mignonnes et jolies quand elles sont jeunes, enlaidissent vite, à cause de leur extrême précocité ; avant l'âge de douze ans, elles sont mères. Une fillette de cet âge, qui traversait chaque jour la propriété, pour vendre, en ville, les légumes de son maître, ayant disparu, je demandai de ses nouvelles : « Tini ion ti poulet », me répondit-on. « Elle tient un petit poulet », c'est-à-dire un enfant.

Les Indiens ne mangent pas le bœuf, animal sacré pour beaucoup d'entre eux. A l'époque du Pongol, grande fête religieuse, ils badigeonnent leurs cases de bouse de vache, en guise de purification. Peut-être l'habitude de se nourrir presque exclusivement de riz contribue-t-elle à leur faiblesse et à leur passivité. On ne s'étonne plus, quand on les a observés de près, que quelques régiments d'habits rouges suffisent à l'An-

gleterre pour maintenir sous sa domination 250 millions d'hommes dans l'Indoustan : un égal nombre de moutons exigerait dix fois plus de bergers.

Les musulmans indiens ont un caractère à part, ainsi que les métis nés de pères européens. Ces derniers, en se multipliant, finiront par jouer le rôle perturbateur des mulâtres dans les colonies.

Les Bouddhistes sont esclaves volontaires du préjugé des castes. La moindre nuance de sang établissait, entre immigrants, une ligne de démarcation. Ceux qui prétendaient être d'une caste supérieure se déchargeaient sur les autres d'une partie de leur tâche. Un nommé Ramsamy préféra se pendre plutôt que de se soumettre à une corvée déshonorante à ses yeux. La cuisine était la seule occupation qu'il ne jugeât point au-dessous de lui ; mais la place était prise par François.

Trois jours après, deux Indiens, étrangers à la propriété, un homme et une femme, furent trouvés pendus à l'arbre choisi par Ramsamy et à la même branche. Une bouteille de tafia vide et des restes de victuailles indiquaient qu'un re-

pas avait précédé le drame. L'homme, après avoir expédié la femme, avait eu la précaution de s'attacher les mains avant de se lancer dans le vide. Je fis couper l'arbre, et l'endroit reçut le nom de Savane des Pendus.

Quand les nègres africains se pendent, ils s'attachent autour du cou tout ce qu'ils possèdent, jusqu'à des lapins et des poules, croyant ressusciter avec leur avoir au Congo. Depuis l'abolition de l'esclavage, on les importait sous étiquette d'engagés volontaires ; mais, au fond, leur sort restait le même, si ce n'est qu'ils devenaient libres à l'expiration de leur contrat de dix ans.

Rien ne faisait meilleure justice de la fausse philanthropie que le spectacle d'une répartition de cette espèce d'immigrants, recrutés sur la côte d'Afrique, parmi les prisonniers de guerre voués à la mort et aux festins des anthropophages.

A l'arrivée du navire, on se rendait à bord pour choisir, à son tour, un lot dans ce bétail humain. L'expression n'est pas trop forte pour peindre d'un trait un ramassis d'êtres abjects, d'apparence simienne, au langage inarticulé, à la peau galeuse et fétide, ayant pour tout costume un chiffon autour des reins et un numéro sus-

pendu au cou par une chaînette de laiton. Hormis ces appendices, fournis par la compagnie d'immigration dans un but d'ordre et de décence, rien ne les distinguait de l'état animal. Entre hommes et femmes, nulle apparence de solidarité. Les mères semblaient tenir à leurs enfants à la mamelle ; quant aux autres, elles s'en séparaient avec l'indifférence des brebis pour leurs agneaux sevrés.

Les nègres africains n'étaient pas immédiatement employés aux travaux des champs. Habitué à la fainéantise, ils fussent morts à la peine, et le capital qu'ils représentaient eût été perdu. En arrivant sur les habitations, ils entraient à l'infirmerie pour y subir un traitement médical contre la gale et d'autres maladies, plus graves, que leur avait inoculées le premier contact avec la civilisation. En même temps, on les astreignait à se laver, à se vêtir et à cuisiner leurs aliments.

Quand ils comprenaient le patois créole, qui n'est autre chose que le français tel qu'on le parle aux tout petits enfants, (1) on leur administrait le baptême chrétien. Cette cérémonie leur assurait

(1) Voici une fable de La Fontaine travestie en patois

la protection d'une marraine, femme ou fille du propriétaire.

Bref, on commençait par les élever de la sauva-créole par M. Marbot, ancien commissaire de la marine, mort, en 1866, à la Réunion.

## LA CIGALE ET LA FOURMI

Yon cigale y té tini,  
 Qui toujou té ka chanté ;  
 Y té tini yon frommi  
 Côté li té ka rété.  
 Yon jou cigale té ni faim ;  
 Li ka chaché môceau pain ;  
 Li allé dit frommi là :  
 « Ba moin ti brin mangé, m'a  
 Ranne ou quand moin va trouvé  
 Quéchouse qui bon pou mangé. »  
 (Zott save frommi pas aimein  
 Prété ni longé la main.)  
 Li dit cigale : « Chè doudoux,  
 Ça ou ka fé tout les jou  
 Pour on pas tini mangé ?  
 Cigale dit : « Moin ka chanté  
 Quand yo ka dansé bélé. »  
 — « Anh ! Anh ! ou ka chanté, ché,  
 Ça fait ou pas tini d'autt  
 Métié ? Eh ! ben, chè cocott,  
 Si ou faim, dans bamboula,  
 Allé dansé caleinda  
 C'est pou ça yo ka dit zott  
 Quand yon moune ka fié compté

gerie au premier degré de civilisation avant d'en

Lassous canari yon lautt  
Li pé rété sans soupé.

*Traduction littérale.*

—  
Une cigale il y avait  
Qui toujours chantait.  
Il y avait une fourmi  
A côté d'elle qui restait.  
Un jour la cigale avait faim ;  
Elle cherchait un morceau de pain ;  
Elle alla dire à cette fourmi :

Baillez-moi un petit brin à manger, moi je  
Vous rendrai quand je trouverai  
Quelque chose bon à manger.

(Vous autres savez que les fourmis n'aiment pas  
Prêter ni allonger la main)

Elle dit à la cigale : » Chère doudoux  
Que faites-vous tous les jours  
Pour que vous n'avez pas à manger? »  
La cigale dit : « Je chante  
Quand ils dansent le bélé. »

— « Ah! Ah! vous chantez, chère:  
Ça fait que vous n'avez pas

D'autre métier? Eh bien! chère cocotte,  
Si vous avez faim, dans les bamboulas,  
Allez danser la caleinda. »

C'est pour ça qu'on dit à vous autres,  
Quand une personne se fie à compter  
Sur la marmite d'autrui  
Qu'elle peut rester sans souper.

tirer profit ; même alors on se fût gardé d'en abuser, l'expérience enseignant qu'un nègre africain n'acquiert toute sa valeur qu'après deux ou trois ans. En le voyant, au bout de ce temps, plein de santé, proprement vêtu, cultivant un jardinet, élevant toutes sortes d'animaux domestiques à son usage, jouissant d'un bien-être incomparablement supérieur à celui des prolétaires d'Europe, on avait peine à reconnaître la créature misérable, n'ayant d'humain que la face, dont il a été question plus haut.

Dans l'impossibilité d'élever, sans transition, un sauvage au niveau d'un homme civilisé, force est d'admettre que l'esclavage, tel qu'il continuait à fonctionner à la Martinique, sous le nom d'engagement volontaire, marque un véritable progrès. Si faible qu'il soit, ce progrès ne devient définitif qu'à la condition d'être entretenu par les générations suivantes, sinon les instincts, transmis par l'atavisme, reprennent le dessus, comme il est arrivé à Saint-Domingue. Lors d'un procès, jugé à Port-au-Prince, il y a quelque vingt ans, on a constaté que des arrière-petits-fils d'anciens esclaves avaient célébré le culte du Vaudou par un sacrifice humain.

Les Africains habitués à la chair humaine n'en perdent jamais le goût ; ils la préfèrent à celle du porc. « Ça bon », m'ont répondu ceux que j'ai questionnés à ce sujet...

L'élevage me permit de compléter mes observations sur les animaux.

Parmi les poulinières du haras, il y avait une jument indomptable. Impossible de la brider ou de l'attacher, encore moins de la monter ; impossible même de l'approcher sans péril. Plutôt que de souffrir une atteinte à sa liberté, elle eût sauté dans un précipice ou se fût cassé la tête contre les murailles. Dans la savane, elle paissait à l'écart. Cette bête provenait d'ancêtres espagnols, redevenus sauvages dans les Pampas de l'Amérique du Sud. Pour la soumettre, il eût fallu recommencer sur elle et sa progéniture le travail des siècles.

L'atavisme joue le principal rôle dans l'éducation des animaux. Quand on voit un énorme chameau s'agenouiller à la voix d'un petit enfant, ce n'est pas en vertu d'un dressage immédiat, portant sur un animal sauvage. Cet acte exprime la somme de tous les efforts faits par l'humanité,

de temps immémorial, pour domestiquer son espèce (1).

L'élevage, plus encore que l'équitation, rendit manifeste à mes yeux la chaîne qui relie l'humanité à l'animalité. L'animal agit avec intelligence, comme l'homme. L'homme obéit à des mouvements réflexes, à des instincts, comme les animaux. Chez les uns et les autres, les fonctions dépendent des organes. Si l'éléphant avait des mains, des pieds et un appareil vocal, propre au langage articulé, il pourrait parler, danser sur la corde et jouer du violon. Tout le génie humain, logé dans un corps d'éléphant, n'en tirerait pas meilleur parti que lui.

De même que les hommes, les animaux diffé-

(1) Pourquoi le chat est-il plus sauvage que le chien ? Tout simplement parce que la domestication du chat est presque moderne. Aujourd'hui même, les peuples pasteurs et nomades n'utilisent pas le chat. Cet animal fut négligé jusqu'à ce qu'il devint nécessaire pour défendre les céréales contre la dent des souris ; alors l'ancienne Égypte le considéra comme sacré. Cependant, on s'est toujours contenté d'apprivoiser le chat, tandis que, dès l'origine, le chien a été successivement dressé à la chasse et à la garde des troupeaux. Cette différence d'éducation, jointe à l'énorme laps de temps qui s'écoula entre la domestication des deux espèces, rend compte de la sauvagerie relative du chat.

rent non seulement selon l'espèce, mais, au sein de chaque espèce, selon la race. Les individus même ont leur caractère personnel, modifiable seulement par un dressage systématique et des croisements judicieux. L'un et l'autre moyen exigent la collaboration du temps. Si, pour aller vite, on associe des types disparates, le croisement engendre des produits déséquilibrés ; si le dressage vise au delà des aptitudes naturelles, il forme des animaux sans agrément ni profit, comparables aux fruits secs des collèges que la nature avait en réalité destinés à la charrue.

Le taureau du Sénégal, les béliers South-Down, les verrats du Yorkshire s'adaptèrent très bien aux races du pays. Les étalons furent moins efficaces, soit parce que leur conformation s'éloignait trop des types indigènes, soit parce que le climat ne leur convenait pas. En revanche, leurs qualités et leurs défauts se retrouvèrent chez leurs poulains avec une étonnante fidélité. Tous les fils de *Solférino* ruaient et mordaient, en venant au monde ; tous ceux de *Magenta* étaient doux comme des agneaux.

Il est à remarquer que les parents se transmettent tels qu'ils sont actuellement, non tels

qu'ils étaient au fort de leur jeunesse. Bien que l'influence des mères soit moindre que celle des pères, une jument, ayant, sous les yeux, ces trous qu'on appelle des salières, signes de l'âge, les léguait à tous ses produits. Il en est de même chez les hommes. On rencontre des enfants à l'air vieillot, aux dents gâtées, presque chauves ; d'autre part, des vieillards à la figure jeune, ayant tous leurs cheveux et la bouche garnie. Ceux-ci sont les fils du printemps de la vie ; les autres de l'automne ou de l'hiver. Je connais un père affligé d'une calvitie tellement complète qu'il portait perruque quand il se maria ; son fils n'a jamais eu de cheveux. Rien n'est moins certain que la transmission des fortunes. En revanche, la moindre particularité physique, la plus faible nuance de caractère se retrouvent plus ou moins, parfois au bout de plusieurs générations.

Les mariages tardifs et les croisements interlopes sont cause que des rejetons de savants, d'hommes de guerre illustres, de hautes et puissantes familles, sont parfois au-dessous de la médiocrité.

Avant de clore ce chapitre, qu'il me soit per-

mis de prendre acte d'une observation capitale, concernant l'hérédité, observation qui m'a été suggérée par les animaux. Tout le monde admet la transmission de certaines aptitudes scientifiques, artistiques, commerciales, etc. Une longue expérience, portant sur un grand nombre de faits, me permet d'aller beaucoup plus loin, et d'affirmer, en pleine certitude, que le savoir des pères est transmissible à leur descendance, sinon en bloc, car il faut tenir compte de l'influence maternelle, du moins par paquets, en même temps que le volume, le poids et la qualité du cerveau, le nombre et la forme des circonvolutions cérébrales. Ainsi s'explique que Pascal, enfant, ait reconstitué, sans le secours de personne, trente-deux propositions d'Euclide ; ainsi s'explique que, dans les écoles, on trouve des élèves qui comprennent tout, à demi-mot, sans nul effort, tandis que d'autres traînent à la queue des classes, malgré leur application.

On peut dire absolument que l'enfant d'une race inculte est obligé de tout apprendre, là où celui d'une race cultivée ne fait que *se souvenir*. Le dernier a reçu certaines connaissances et une foule d'idées, à l'état latent comme le feu dans le

bois ; au moindre choc, elles font explosion. Que de choses obscures deviendront claires, le jour où l'on tiendra compte de ces remarques.

Toutes sortes de plantes vénéneuses foisonnent à la Martinique ; même, certaines racines alimentaires, telles que le manioc, ne peuvent servir qu'après avoir traversé l'épreuve du feu.

La plus dangereuse est une fleur à clochettes rouges, connue sous le nom de Brinvilliers. Cette fleur pousse du jour au lendemain, après une pluie d'hivernage, sur les terrains profondément calcinés par les fours à charbon, offrant un des plus curieux phénomènes de végétation spontanée. Il en faut très peu pour tuer un cheval ou une vache, encore moins pour un mouton.

Les nègres ont importé de leur pays d'origine la connaissance de plusieurs poisons végétaux, ainsi que leurs usages thérapeutiques ; en bien des cas, tels que les piqûres de serpent, la fièvre paludéenne, la dysenterie, leurs remèdes sont plus efficaces que ceux du codex. On les a souvent accusés devant moi de se venger de leurs maîtres en faisant périr les bestiaux. Les vieillards conservaient encore le souvenir d'une négresse de

l'habitation Pécoul, surnommée dame Périnne, brûlée au siècle dernier, pour avoir empoisonné ses compagnons d'esclavage, au moyen d'hosties consacrées.

Les travaux préparatoires à l'installation du haras m'avaient mis en guerre ouverte contre les serpents dont la Martinique est infestée; il semble que, plus on en tue, plus il y en a.

Peu de temps avant mon arrivée à Saint-Pierre, le maréchal des logis de gendarmerie en avait trouvé un dans sa chambre; les nègres l'avaient sans doute apporté à la caserne dans un paquet d'herbes destinées aux chevaux. Pendant mon séjour à Château-Bœuf, la fille d'un de mes voisins, M. de Vouves, étant un soir à écrire, faillit mettre la main sur un serpent, en se baissant, avec une bougie, pour ramasser un papier sous son bureau.

Chose singulière : la Martinique et Sainte-Lucie, île anglaise, voisine, sont les seules Antilles en proie aux trigonocéphales. Leur venin est presque toujours mortel. Heureusement ils ne mordent que lorsqu'on marche sur eux ou s'ils se croient en danger. Leurs crocs portent rarement plus haut que le genou; néanmoins, j'ai vu un

négrillon, atteint à la tempe, rapporté mort par son père. Pour hâler un canot le long de la Rivière-Monsieur, il s'était arc-bouté contre une touffe de bambous, d'où le serpent s'élança sur lui.

Excepté dans un cas pareil, l'habitude de chausser de grandes bottes, en cuir épais, est un suffisant préservatif. Les bottes garantissent également contre les démangeaisons de myriades de bêtes rouges, animalcules imperceptibles, quand leur couleur ne tranche pas sur le pantalon blanc. La chique, autre insecte pénétrant, pond sous les orteils des grappes d'œufs qui exercent de terribles ravages, si l'on néglige de les extirper avec la pointe d'une aiguille : en quoi les nègres sont fort experts.

Les Européens ont une peur exagérée des serpents. J'ai cité le capitaine de Chastel. D'autres amis, venant me voir, n'osaient s'écarter de la maison, bien que les abords en fussent toujours rasés.

Je me souviens que des soldats d'infanterie de marine, mis à ma disposition par le colonel Domenech, comme faucheurs, à raison de trois francs par jour, vinrent me déclarer, après une

demi-heure de travail, qu'ils y renonçaient, parce que chaque touffe d'herbe recélait un serpent. Pour les rassurer, je les accompagnai sans autre arme qu'une cravache. Quand ils virent qu'un coup sec suffisait pour casser les reins des plus gros, leur frayeur se calma.

Les créoles de la Guadeloupe, où il n'y a pas de serpents, sont encore plus pusillanimes que les Européens. Une nuit, les voyageurs de l'unique hôtel de Saint-Pierre, situé rue de la Banque, au centre de la ville, furent réveillés par des cris partis du second étage. Tout le monde accourut.

Quand on pénétra dans la chambre, on vit un homme en chemise, debout sur son lit, pâle comme un mort, le bras dirigé vers le pied d'une chaise où se déroulait quelque chose de noir, disant d'une voix étranglée : « Prenez garde ! Un serpent ! » C'était un négociant de la Guadeloupe, arrivé la veille. Vérification faite, il avait pris pour un serpent sa cravate étendue par terre.

J'ai dit que les serpents n'attaquent pas l'homme. Cette règle n'est point absolue. Un matin, tandis que je surveillais des nègres défrichant une savane, je vis, au fond d'un ravin, mon gardien de bœufs courant à toute vitesse.

« Qu'avez-vous? » lui criai-je.

— « C'est ion serpent ka poursuiv' moin! » répondit-il avec effarement. Personne ne le voulut croire. Sur son insistance, je pris deux hommes et descendis vers lui. — « C'est là! » dit-il, en montrant un fourré de bois morts, couverts d'herbe. Au premier contact des coutelas, il en sortit un énorme serpent gris, que nous eûmes de la peine à tuer, son corps se moulant dans la terre argileuse à chaque coup.

Quand il fut achevé : « Ça, pas ta moin! » Ce n'est pas le mien, s'écria le nègre ; « ta moin, c'est ion jaune! » A peine restait-il une touffe d'herbe ; néanmoins on continua. Aussitôt s'élança, comme un ressort qui se détend, un serpent jaune qui nous fit bondir en arrière. Après l'avoir assommé, on le pendit avec son camarade à une branche d'arbre sur le bord de la route. Ce sont les plus gros que j'aie vus : chacun mesurait plus de deux mètres. Les serpents, ainsi que beaucoup d'animaux, deviennent agressifs en temps de rut. La couleur jaune distingue, dit-on, les mâles.

En une autre circonstance, après le coucher du soleil, un nègre vint m'avertir qu'il y avait un

serpent *lové* sur l'un des ponceaux donnant accès dans la propriété. Cela signifie que l'animal ressemble à un boudin enroulé sur un plat. En cette posture qui correspond à celle d'un chien en arrêt, la tête est appuyée sur la plus haute spirale et le corps, prenant son point d'appui sur la queue, peut se détendre de toute sa longueur.

Le nègre me demandant de l'accompagner avec une lanterne, j'objectai que, sans doute, le serpent avait quitté la place. « Non, répondit-il, moin arrêté li ! » Curieux de savoir ce qu'il entendait par ces mots : « Je l'ai arrêté », je le suivis une lanterne à la main. Nous trouvâmes, en effet, le serpent à l'endroit indiqué, en arrêt devant une poignée d'herbes tressées en nœud. Un coup de coutelas lui régla son compte.

Il suffit de lancer un objet quelconque à l'encontre de ce stupide animal pour l'hypnotiser. Voyant un ennemi dans la chose qui a remué, il ne la quitte plus du regard et reste indéfiniment sur la défensive.

Un spectacle curieux est celui d'un combat entre le serpent et le chat. En pareil cas, le chat se sert d'une patte, en guise de bouclier, pour couvrir son museau, sachant qu'il est vulnérable

en cet endroit dépourvu de poils ; avec l'autre patte, il s'efforce de briser la colonne vertébrale du serpent, ce qui lui réussit presque toujours, grâce à son agilité et à la supériorité de son intelligence.

J'avais une chatte passionnée pour ce sport ; plusieurs fois je la surpris en pleine bataille, ou traînant derrière elle le cadavre de son ennemi.

Un jour, elle revint avec la tête démesurément enflée ; je la guéris au moyen de scarifications. Plus tard, ayant des petits, elle fut atteinte à ses mamelles gonflées de lait ; cette fois, elle périt de la gangrène.

D'autres animaux furent piqués par des serpents. Deux juments demeurèrent estropiées. Les porcs seuls n'ont rien à craindre, protégés par l'épaisseur de leur graisse.

Souvent, on voit des rossignols tournoyer autour d'un arbre, en poussant des cris plaintifs. Si l'on continue à les regarder, on s'aperçoit que leur nombre diminue. Un serpent *lové* sur une branche les attire successivement dans sa gueule en les fascinant.

Les rossignols de la Martinique ne dépassent

guère nos moineaux dans l'art du chant. J'ai, depuis, remarqué que les aptitudes musicales des rossignols diffèrent sensiblement selon les climats; d'où l'on peut conclure que les animaux sont plus ou moins en progrès, les uns par rapport aux autres, selon les circonstances, et que la perfectibilité n'est pas exclusivement un attribut humain.

Les serpents ne sont pas le seul danger pour la vie de l'homme et des animaux.

Ceux-ci sont en proie aux tiques articulées, de couleur cendrée, qui s'attachent à la peau et se logent dans les oreilles, où elles pondent des œufs en quantité prodigieuse. Si l'on n'a pas soin de les détruire, elles finissent par tuer même le gros bétail, en pompant tout le sang.

Les merles donnent la chasse à ces insectes sur le dos des bœufs; malheureusement, ils ne sont pas assez nombreux pour en venir à bout.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, le haras de Château-Bœuf dominait, à gauche de la Rivière-Monsieur, l'habitation de Valmenière. La partie basse de cette propriété forme un marécage où plongent les racines d'une forêt de palétuviers. Le soleil, traversant la toiture de ces arbres, aspire toutes

les matières en décomposition à leurs pieds, et les transforme en buées verdâtres, qui remontent la rivière sur les ailes du vent. Ce n'est pas une exagération de dire qu'on voit venir la fièvre. A la longue, j'en avais pris mon parti. Sauf le temps perdu, tous les trois jours, à grelotter dans mon lit, elle ne me gênait guère, lorsque tout à coup, mon état s'aggrava.

Un matin, en revenant de me baigner au bassin des bambous avec mon chien de Terre-Neuve, il me sembla que le feu me dévorait les entrailles. Pour l'éteindre, j'avalai deux blancs d'œuf battus dans une carafe d'eau avec quelques gouttes de laudanum, remède dont j'avais plusieurs fois éprouvé la vertu. Cette fois, il fut de nul effet. La dysenterie se déclara le même soir. Mon foie grossit au point de dépasser les fausses côtes.

Les forces et l'énergie disparurent, en même temps que l'appétit. Bientôt je ne fus plus que l'ombre de moi-même ; mes vêtements pendaient sur mon corps comme sur un squelette. Par une singulière coïncidence, mon ami M. Sainte-Catherine de Percin, fut pris du même mal quelques jours après moi. Il se hâta de partir pour l'Europe. Les médecins me pressèrent également de m'em-

barquer, mais je m'y refusai avec obstination.

La maladie eut pour conséquence immédiate de me faire manquer une occasion de fortune. Etant dans mon lit, je reçus une invitation à me rendre d'urgence chez le gouverneur. Le tilbury se trouvant en réparation, je fis seller un cheval, où l'on me hissa comme un paquet, et je me mis en route, soutenu de chaque côté par un domestique. L'amiral de Maussion me reçut dans une galerie qu'il arpentait d'une marche rapide, par habitude du banc de quart, entraînant avec lui ses visiteurs. J'essayai d'abord de l'accompagner, mais bientôt je dus me laisser choir dans un fauteuil. Alors seulement il se rendit compte de mon état et s'assit à son tour.

Le ministre de la marine venait de l'informer que le gouvernement de l'empereur avait résolu l'expédition du Mexique. Fort-de-France devant servir de port de relâche et de ravitaillement à la flotte, il s'agissait d'assurer la fourniture de viande fraîche et le renouvellement du bétail embarqué ; de plus, de trouver huit cents mulets pour le service des transports. L'État avançant l'argent au fur et à mesure, il n'y avait rien à déboursier. « J'ai pensé à vous, me dit l'amiral, parce que je

serais heureux de récompenser vos services. » Hélas ! j'étais dans un tel état de prostration qu'une seule chose m'apparut à l'esprit : l'impossibilité d'entreprendre quoi que ce fût. Au lieu d'accepter la fourniture, sauf à la transmettre pour l'exécution, j'eus à peine la force de remercier le gouverneur. Un ancien soldat d'infanterie de marine, nommé Boccon, se chargea de me remplacer ; il y gagna huit cent mille francs !

Peu de temps après, au sortir de la période aiguë de mon mal, étant assis sous le portique de la maison, ma jumelle braquée sur la baie de Fort-de-France, je vis paraître un navire portant la flamme de guerre à son grand mât.

« C'est le premier vaisseau chargé de troupes pour le Mexique », me dit un visiteur. « C'est la guerre d'Espagne du second empire qui passe ! » répondis-je. Bientôt de tristes nouvelles arrivèrent à Fort-de-France par chaque navire revenant du Mexique. Les correspondances particulières et les officiers rapatriés pour cause de santé, maudissaient le *crétinisme bureaucratique*, (*sic*) qui avait organisé l'expédition. Ce n'était pas la peine d'arroser de sang et d'argent l'Afrique, la Crimée, l'Italie, la Chine, si nous devions nous

montrer incapables de mettre en campagne un petit corps de trois mille hommes.

Lorsque, en 1847, les Américains portèrent la guerre au Mexique, trois mille chariots et quinze mille mulets les accompagnaient. La tenue, l'outillage, les approvisionnements étaient appropriés au climat. Cette prévoyance assura leur succès.

L'amiral Jurien de la Gravière n'avait, en débarquant à Vera-Cruz, pour transporter son artillerie et ses bagages, que 254 mulôts et 45 chevaux, achetés dans l'île de Cuba. Le reste était à l'avenant. « Les Français s'imaginent que les Mexicains en sont encore aux casse-tête et aux flèches! » s'écria l'ancien président de la république mexicaine, Santa-Anna, au moment où la flotte quitta la Havane.

A Paris, on avait entrepris l'expédition sur trois suppositions romanesques : l'impopularité du gouvernement de Juarez, l'impuissance des Mexicains à se défendre et le triomphe final du Sud sur le Nord dans la guerre de sécession des États-Unis. Quand la vérité éclata, l'amiral Jurien de la Gravière, secondé par le dévouement des officiers et des équipages de la flotte, tenta vaine-

ment de remédier, sur place, à l'incurie du gouvernement. Le temps lui manqua. Forcé de se porter en avant, à tout prix, par l'insalubrité du climat, il mit quatre jours à franchir six lieues, distance de Vera-Cruz à la Tejeria.

Après deux heures de marche sous un ciel de feu, les soldats, accablés par la chaleur et la poussière, ayant épuisé leur provision d'eau, se couchaient le long des routes, mourant de soif. Les conducteurs de bagages et de vivres, aux prises avec des mulets sauvages, achetés dans le pays, qui refusaient le bât et se roulaient avec leurs fardeaux, ne purent gagner l'étape. Il y eut des souffrances indescriptibles. 280 hommes succombèrent. On se demande ce qui fût advenu en présence de l'ennemi.

Si, du moins, ce désastreux début avait servi de leçon ! Il n'en fut rien. Deux ans après, l'armée du général Forey arriva à la Martinique avec son attirail de France, ses shakos et ses bonnets de police pour se garantir contre les insulations.

Aujourd'hui même, malgré la supériorité reconnue du casque indien, l'absurde shako survit encore, concurremment avec un képi dur, orné de toutes sortes de colifichets, à la satisfaction

des fournisseurs et des trafiquants de pots-de-vin ; même le pantalon rouge, dont personne n'oserait recommander l'adoption, parce qu'il assure une précision mathématique au tir ennemi, trouve encore des défenseurs.

Cependant la dyssenterie rendait impossible mon séjour à Château-Bœuf. Les médecins me pressaient de partir, tout au moins de changer d'air. Pour leur donner satisfaction, je me fis remplacer à mon poste et me mis en route à destination de Saint-Pierre. Comme je traversais Fort-de-France, pour me rendre à l'embarcadère, une dame, rentrant chez elle, se retourna sur sa porte, au bruit de la voiture, que conduisait un ami, et me reconnaissant, poussa un : Ah ! mon Dieu ! tellement significatif qu'il m'enleva le dernier doute sur la gravité de mon état.

Deux heures de mer me firent tant de bien qu'en arrivant à Saint-Pierre, il fallut m'imposer le hamac pour me porter dans mon ancien domicile de la savane du Fort. Là, je reçus la visite du docteur Saint-Vel qui me traita par l'ipéca-cuana. Une légère amélioration s'étant produite, il me conseilla de la mettre à profit pour tenter de nouveau l'efficacité de la mer. Docile à cet avis,

je pris passage sur une goélette à destination de Porto-Rico.

Je m'installai dans l'unique cabine avec un domestique et des provisions, remettant mon sort au capitaine, un homme de couleur, dont les connaissances nautiques se bornaient au cabotage. Ce brave homme fut aux petits soins pour moi.

Le voyage s'accomplit heureusement. Sans perdre de vue les côtes, la goélette mit quatre jours, en longeant la Dominique, la Guadeloupe et les îles Vierges pour arriver à Naguabo, bourg espagnol, situé sur la côte méridionale de Porto-Rico, où elle devait embarquer une cargaison de bœufs.

Mon état, sensiblement amélioré, me permit de descendre à terre. Dès les premiers pas, je me crus transporté dans les prairies d'Amérique. Toute la contrée environnante est couverte d'herbes de Para où paissent des milliers de bœufs et de chevaux attachés par des chaînes à des piquets. Deux fois par jour, pendant que les animaux vont boire, les piquets sont portés en avant de la longueur de la chaîne et ce qui reste d'herbes est rasé au coutelas. Telle est la vivacité de la plante et la fertilité du sol qu'au bout

d'un mois, les troupeaux y disparaissent comme dans une forêt de roseaux ; telles sont les qualités nutritives du pâturage que trois mois suffisent à transformer un bœuf maigre en bœuf gras. Aussi l'exportation du bétail est-elle pour ce pays une source de richesse. Toutes les Antilles s'y approvisionnent d'animaux de labour et de boucherie.

Afin de se garantir contre l'humidité, très grande dans les fonds, où l'humus a plusieurs mètres d'épaisseur, les habitants construisent leurs maisons sur pilotis ; ainsi l'air circule entre le rez-de-chaussée et le sol. L'espace intermédiaire abrite, pendant la nuit, des dindons qu'on exporte également. En outre, Porto-Rico nourrit une race de chevaux d'origine andalouse dont le climat a rapetissé la taille. Ces chevaux sont très recherchés, parce qu'ils marchent l'amble. On sait que cette allure, aussi rapide et beaucoup moins fatigante que celle du trot, convient aux médecins, aux curés de campagne, aux personnes dont la profession s'exerce sur de longs parcours en pays accidentés. L'extrême chaleur des colonies la recommande surtout aux femmes. Un bon ambleur se paie à Porto-Rico jusqu'à trois mille francs.

Au cours de ce voyage, je fis, pour la première fois, connaissance avec la literie espagnole. A la Martinique, les lits en bois dur, impénétrable aux insectes, sont garnis d'un matelas, d'une paire de draps, d'un oreiller et d'une moustiquaire. Tout ce luxe est remplacé à Naguabo par un lit de sangle, couvert d'un seul drap plié en deux. Ma grande taille s'y trouva fort mal à l'aise, sans compter que les moustiques et autres insectes me firent une guerre acharnée. Force me fut de regagner ma goélette au milieu de la nuit.

A la veille de mettre à la voile, je reçus la visite d'un Suisse, ancien officier de notre légion étrangère. Après avoir fait la campagne d'Italie, il était devenu propriétaire à Porto-Rico, à la suite d'un héritage. En le voyant, je crus reconnaître mon sosie, tant il était pâle et exténué.

Atteint, comme moi, de la dysenterie, il venait me demander le partage de ma cabine jusqu'à Saint-Thomas, où le packet de Southampton devait le recueillir. La confraternité militaire et la communauté d'infortune firent de nous des amis, après la première poignée de main. Nous oubliâmes la maladie pour nous communiquer

nos vicissitudes. Bien que la parole le fatiguât, je trouvai en lui un homme instruit, fixé sur les hommes et les choses, dissimulant son cœur, ainsi que beaucoup d'anciens soldats, sous des apparences d'insensibilité.

Le vent étant favorable, nous arrivâmes le surlendemain à Saint-Thomas. Pendant la traversée, les bœufs, en proie au mal de mer, avaient refusé le fourrage. On le remplaça par des oranges dont il y avait grande provision à bord. La goélette faisant relâche, j'accompagnai mon nouvel ami à l'hôtel turc, situé sur le port.

En nous promenant, avant le coucher du soleil, dans la principale rue, parallèle à la mer, nous vîmes débarquer une cargaison de pommes venues d'Amérique sur un navire chargé de glace. Il y avait si longtemps que nous étions privés de pommes que nous nous arrêtâmes pour les contempler. Ce fut une mauvaise inspiration. « — Si nous en achetions quelques-unes ? » — Il résista. J'insistai. « — Soit, dit-il à la fin, acheter ne veut pas dire manger. » — Nous acquîmes de ce fruit, cause du péché originel, de quoi bourrer nos poches. De retour à l'hôtel, nous le plaçâmes sur une table en rangées symétriques. Il avait si

appétissante mine que, cette fois, ce fut lui qui joua le rôle du serpent tentateur. « Si nous y goûtions ? — « Oh ! pour cela, non ! » — « Une seule ! » — « Non : il y va de la vie ! » — Bah ! ne me disiez-vous pas tout à l'heure : ce n'est pas le plomb qui tue ! »

Pris à mon propre piège, je capitulai. Quelles pommes ! Toutes y passèrent. On devine les conséquences.

Vers deux heures du matin, j'eus l'idée de prendre un bain de mer ; nouvelle imprudence dont je faillis périr à l'instant. L'hôtel avait un appontement sur le port, servant d'embarcadère aux voyageurs. Cet appontement, à claire-voie, permettait de voir l'eau sous ses pieds.

Quand j'y arrivai, la nuit était splendide, une vraie nuit intertropicale, où la mer reflète, comme en un miroir, d'innombrables étoiles. Il faisait clair comme en plein jour. Mon bain pris, au moment où je quittais l'eau, arrive à toute vitesse un énorme requin qui s'enfonce sous le plancher à claire-voie. Ce monstre m'avait senti de loin. Son coup manqué, il s'en revint lentement. Sa taille dépassait deux mètres. Jamais je n'ai vu la mort de plus près : une seconde de plus dans la

mer, j'étais happé. Pourtant, j'aurais dû me tenir sur mes gardes : lors de mon premier voyage à Saint-Thomas, quand j'allais en Amérique, les requins pullulaient dans le port.

Le lendemain, j'aidai mon compagnon à se rendre sur le paquebot qui devait le conduire en Europe. Au moment de la séparation, il promit de m'écrire, mais il faillit à sa parole. J'appris plus tard qu'il mourut avant de toucher le sol anglais. Beaucoup d'hommes, dont j'ai longtemps subi l'intimité, ont disparu de ma mémoire ; je n'ai jamais oublié cet ami d'un jour.

J'allais rejoindre ma goélette, quand j'aperçus, venant en sens contraire, un canot portant pavillon tricolore, servi par des marins français. Un lieutenant de vaisseau, en grand uniforme, tenait le gouvernail. A côté de lui, sur un tapis baignant dans l'eau, se pavanait une mulâtresse de Fort-de-France, coiffée d'un madras bariolé, portant sur elle toute une bijouterie. Au moment de nous entre-croiser, ils me reconnurent. Le lieutenant fit stopper et me demanda si je n'avais pas de nouvelles d'un caboteur de la Martinique que l'on croyait perdu et qu'il avait mission de rechercher. Tout en causant, il m'offrit de passer à

bord de son stationnaire, où je serais plus confortablement, disait-il, qu'en compagnie des bœufs.

Ravi de rester un jour de plus à Saint-Thomas, je transbordai sur-le-champ mon bagage, sauf les provisions de bouche, de peur d'offenser l'hospitalité. La pensée ne me vint pas que les vivres pourraient manquer à bord d'un navire de guerre ; c'est pourtant ce qui arriva.

A peine engagés dans le voyage de retour, la compagne de l'officier m'apprit que nous n'avions que pour deux jours de viande et de légumes. On pense si je fus inquiet en voyant le navire s'éloigner des côtes, sous prétexte de chercher le vent. Nous le trouvâmes contraire. La navigation dura cinq jours. Les deux derniers, nous vécûmes sur les rations de l'équipage, une boîte de conserves, égarée au fond de ma malle, et un pigeon apprivoisé que pleurèrent les matelots. En compensation, ce dernier séjour en mer me fit grand bien.

De retour à Château-Bœuf, la première nouvelle fut le trépas de mon chien de Terre-Neuve. Le pauvre *Black* m'avait d'abord attendu comme d'habitude, puis, quand il vit que je ne revenais

pas, il se coucha au pied de mon lit, refusant toute nourriture, jusqu'à ce qu'il mourût d'inanition. Cette perte me fut très sensible. *Black* et un petit mouton, nommé *Blanchon*, que j'avais élevé au biberon, étaient mes plus intimes amis ; ils me suivaient partout, tous deux jaloux l'un de l'autre. Il fallait entendre les grognements du chien quand le mouton arrivait au galop et me donnait des coups de tête dans les jambes pour réclamer son biberon ! Il fallait voir l'inquiétude de *Blanchon* quand je me baignais avec *Black* au bassin des bambous ! Courant le long de la rive, il bêlait comme un désespéré, tandis que le chien exultant s'ébattait et plongeait autour de moi.

Napoléon rapporte, dans son *Mémorial de Sainte-Hélène*, la profonde émotion que lui causa, sur un champ de bataille, la rencontre d'un chien gémissant sur le cadavre de son maître, puis il s'écrie : « Quelle leçon la nature nous donnait par l'intermédiaire d'un animal ! »

La nature nous dispense, par l'intermédiaire des animaux, bien d'autres leçons dont nous ne profitons pas...

J'étais loin de la guérison, mais la dysenterie n'avait plus le caractère aigu qui mettait ma vie

en danger immédiat. Bien qu'un voyage en Europe eût sans doute confirmé mon rétablissement, la mort me semblait préférable à l'abandon d'une œuvre sur laquelle reposait mon unique espérance. Pendant quatre ans, je prolongeai la lutte, me nourrissant de riz au lait et de poulet rôti.

Dire ce que j'ai essayé de drogues serait difficile. C'était à qui m'en apporterait. J'avalais tout. Je pris même de la corne de cerf pilée, sur la foi du père Aubry, un vieil officier de santé, grand praticien, doublé d'un philosophe, qui avait débuté sur un négrier: « Prenez toujours, me disait-il, en l'état où vous êtes, vous ne courez d'autre risque que de guérir. »

Tout à coup on m'annonça la mort de M. Sainte-Catherine de Percin, survenue peu de temps après son arrivée à Paris. Bien que la campagne de Crimée m'eût cuirassé contre toutes les épreuves, je ressentis bien douloureusement la perte de cet ami.

## IV

LE NOUVEAU GOUVERNEUR  
L'ORGANISATION COLONIALE — MOEURS GRÉOLES  
HISTOIRES DE DUELS

Sur ces entrefaites, M. de Maussion de Candé fut remplacé par le contre-amiral de Lapelin. Le nouveau gouverneur était un homme très laborieux. Voulant tout voir par lui-même, il vint au haras quelques jours après son débarquement. A partir de cette visite, il m'admit dans sa familiarité.

Un jeune sous-lieutenant d'infanterie de marine, d'un charmant caractère, M. de Ponlevoy, était son officier d'ordonnance. Son chef d'état-

major, M. Houzé de l'Aulnoy, lieutenant de vaisseau, avait, comme tous les marins, la passion du cheval. Au moindre loisir, il arrivait au galop pour me demander une leçon d'équitation ; bientôt il s'éleva jusqu'à la haute-école.

Le zèle de M. de Lapelin se heurtant contre l'indolence créole et l'opposition du conseil général, souvent il m'envoyait chercher pour mettre à profit mon expérience locale. Malheureusement il ne disposait que d'une très faible initiative pour faire face à de grandes responsabilités. Les mesures les plus simples, exigeant l'assentiment des bureaux du ministère, rien ne se pouvait faire en temps opportun. Pour résoudre les questions coloniales, il faut être sur les lieux. L'outrecuidance seule peut les trancher à distance sans tenir compte des milieux.

L'administration centrale est le fléau de la France. Celle d'Auguste tenait en trois chambres de son palais ; jamais l'empire romain ne fut mieux gouverné. Constantin employait quatre cent mille fonctionnaires, qui précipitèrent sa ruine. A quoi servent donc les leçons de l'histoire ?

L'abolition de l'esclavage, ayant pour consé-

quence la désorganisation du travail, ruina les colons. Le suffrage universel, où le nombre fait loi, livra la classe blanche à la merci des nègres et des gens de couleur. Ceux-ci tiennent le haut du pavé. En majorité dans les conseils municipaux et au conseil général, ils gouvernent les finances et l'administration. Par le jury, ils disposent de la justice.

Bref, les anciens esclaves sont les maîtres de leurs anciens maîtres ; c'est le monde renversé. Jouissant des droits de l'homme et du citoyen sans être astreints au service militaire, ignorant la misère et la faim, les nègres sont les plus heureux et les plus libres des Français. Chaque soir, cette pensée hantait mon esprit, en entendant sur les hauteurs voisines leurs cris de joie, à travers le vacarme assourdissant de leurs tambours.

Même à cette heure, je me demande pourquoi l'on n'emploie pas les nègres créoles à l'exploitation de l'Afrique, à Madagascar, au Tonkin, où ils rendraient de grands services, sans dommage pour la culture coloniale, à laquelle ils ne participent presque point.

La gêne a remplacé, dans beaucoup de familles

blanches, l'ancienne opulence quasi-seigneuriale, se traduisant par une nombreuse domesticité, des écuries remplies de chevaux, une hospitalité rappelant les temps primitifs, où l'on immolait des hécatombes. Certains colons en sont réduits, pour vivre, à cultiver des légumes ; d'autres ne craignent pas de se dégrader.

Un jour, je rencontrai dans les bois un homme blanc de haute mine, habillé comme un nègre, portant sur la tête un sac de charbon.

A ma vue, il déposa son fardeau et répondit à mes questions avec cette exquise politesse, apavage de l'aristocratie de vieille souche, dont les générations actuelles ont perdu le secret.

Sur son invitation, je le suivis jusqu'à sa case. Plusieurs petits mulâtres vinrent à sa rencontre. Leur mère, une franche négresse, parut également.

— Monsieur, me dit-il d'un accent indéfinissable, j'ai l'honneur de vous présenter ma famille !

Puis, il fit un signe pour demander à boire. La négresse servit une bouteille de tafia qu'il vida, après m'en avoir offert.

J'observai que, même dans l'ivresse, il conserva

le ton et les manières d'un homme de race. Je ne dirai pas son nom, que portait un compagnon de Guillaume le Conquérant.

Sans descendre aussi bas, beaucoup de colons vivent en concubinage avec des filles de couleur. Celles-ci préfèrent souvent le titre de maîtresse d'un blanc à celui de femme d'un noir.

Un jour, comme je me trouvais à diner chez un grand propriétaire du Lamentin, une câpresse parut, et fit le tour de la table, portant dans ses bras un poupon couleur jus de tabac, enveloppé de batiste.

— Quel est ce babouin ? demandai-je.

— Chut ! me dit un voisin, en me poussant du coude, c'est le fils du maître de la maison.

De ce que les mœurs sont faciles aux colonies, il ne faut pas conclure à un état moral inférieur à celui d'Europe. Les hommes sont polis, généreux et braves. Au besoin, ils seraient encore capables d'imiter leurs ancêtres qui, pour se débarrasser d'un gouverneur, l'embarquèrent de force sur un navire et le renvoyèrent en France. Leur défaut est dans la piaffe et la pose, où se complait la vanité dans les petits et même dans les grands pays.

Les femmes créoles sont généralement des épouses et des mères irréprochables, dignes de comparaison avec les matrones romaines pour leurs qualités d'intérieur, leur dévouement conjugal et leur fécondité. Elles sont douces et modestes comme partout où les hommes conservent leur virilité. Souvent jolies, belles quelquefois, toujours gracieuses, n'ayant pas la taille déformée par le corset ni les pieds par la chaussure elle peuvent offrir des modèles à la statuaire. Leur manière de prononcer les r, dépouillée de l'afféterie des muscadins, est charmante.

On chercherait vainement, parmi elles, l'idéal d'une littérature décadente, l'androgynisme effronté, aux allures de *horseguard*, parlant haut un langage naturaliste, à laquelle s'applique le proverbe chinois : « Quand la poule chante comme un coq, tue-la ! » et que La Fontaine a décrite par anticipation :

Homme et femme à la fois dont le sexe hideux  
Des deux sexes formé diffère de tous deux.

Elles se contentent d'être femmes, d'où leur empire sur les hommes. La faiblesse attire la force : on ne s'imagine pas Hercule filant aux

pieds d'une virago, tandis que Joséphine a captivé Napoléon.

Malgré leur apparence nonchalante et délicate, dans les circonstances graves, les femmes créoles déploient la plus grande énergie.

Lors du coup de vent de 1817, qui ruina la Martinique, en rasant tous les caféiers, un officier de marine du nom de La Thibaudière, marié de la veille à Fort-de-France, se trouvait à terre. Obéissant à l'appel du devoir, il voulut regagner son brick mouillé sur rade ; mais telle était la violence des flots qu'aucune embarcation n'osa les braver.

En vain il courait sur le rivage, suppliant les nègres de le transporter à bord, disant que la perte de son navire entraînerait son déshonneur. En voyant son désespoir, sa jeune femme, qui l'avait suivi, le quitta pour voler à la maison, d'où elle revint avec un sac rempli de doublons d'Espagne.

L'énormité de la somme tenta les nègres ; une pirogue reçut l'officier, et le passage s'effectua heureusement. Quelques minutes après, le brick leva l'ancre pour fuir les côtes ; mais, à partir de ce moment, il disparut sans laisser de traces. On

suppose qu'il sombra en débouchant dans la haute mer.

Une fille naquit à madame de la Thibaudière, en souvenir de cette nuit. Lorsque, quarante ans plus tard, j'eus l'honneur de lui être présenté, elle portait encore le deuil de son mari. L'âge l'avait à peine effleurée. C'était une ravissante petite grand'mère, très accorte et sémillante d'esprit. Elle avait concentré son affection sur de nombreuses petites-filles, toutes remarquablement jolies, dont l'ainée épousa l'un de mes meilleurs amis, M. Grilhaud des Fontaines, juge d'instruction à Fort-de-France. Plusieurs fois, j'ai entendu de sa bouche le récit de la catastrophe de 1817. Lui ayant un jour demandé si le fait d'avoir contribué à la perte de son mari la laissait sans remords, elle me fit cette réponse digne d'une Spartiate :

— J'aime mieux qu'il soit mort que déshonoré!

Le point d'honneur gouvernait les créoles des deux sexes, comme au temps où leurs ancêtres se réfugièrent aux colonies, pour échapper aux édits de Richelieu contre le duel. S'agissait-il de relever un défi ou de laver une injure, l'épouse

excitait son mari, la mère armait le bras de son fils. Le duel n'était pas une plaisanterie comme aujourd'hui en France. Le plus souvent, il entraînait mort d'homme.

On se battait à l'épée ; au fusil, à quatre-vingts pas ; au pistolet, à vingt, à dix et même à sept pas. De mon temps, un nommé Audibert en fut quitte, à cette distance, pour une balle dans le bras.

Parmi les duels célèbres, celui du marquis d'Audiffredy avec un capitaine au long cours est digne de mention. Un malentendu, à propos d'une question de fret, les avait mis aux prises. Le marin, un vrai loup de mer, de la race des forbans de Saint-Malo, savait mieux donner un coup de poing que faire des armes. Le marquis, au contraire, passait pour une fine lame et un bretteur consommé.

Arrivé sur le terrain, accompagné de ses témoins, suivi de plusieurs domestiques, il descendit de cheval et, après avoir tiré son épée, s'en servit pour labourer la terre d'une raie sur laquelle il posa le pied gauche, attestant par là qu'il ne romprait pas d'une semelle ; puis il battit des appels et fit le salut des armes. L'autre, n'en-

tendant rien à cette mise en scène, se précipita sur lui en criant :

— A l'abordage !

Ce fut, au dire du vieux chevalier de Percin, qui m'en a fait le récit, un combat homérique, une attaque à la désespérade, bravant toute riposte, un cliquetis de fer d'où jaillissaient des étincelles, jusqu'au moment où le marquis subit la peine de son entêtement à ne pas vouloir reculer, en tombant criblé de blessures mortelles.

En pareil cas, il suffit de rompre avec sang-froid pour qu'un adversaire inexpérimenté s'embroche sur l'épée tendue.

Un duel, unique en son genre, avait eu pour théâtre Fort-de-France, avant mon arrivée, entre l'avocat Beker et un commis de marine nommé Saint-Félix ; celui-ci, haut de taille et d'une grande force physique ; l'autre, faible et tout petit. Ces messieurs avaient échangé leurs femmes légitimes et, chose plus extraordinaire, de part et d'autre, les enfants avaient suivi leur mère. Cette situation anormale ne pouvait durer.

La brouille se mit entre les deux hommes. Il en résulta une rencontre au pistolet, où l'avocat reçut dans l'épaule les deux balles de son adver-

saire; mais il ne se tint pas pour battu; aussitôt rétabli, il demanda sa revanche. Cette fois encore, deux balles l'atteignirent, achevant de démolir son épaule et de lui mettre le cou de travers. Plus enragé que jamais, il voulut tenter, une troisième fois, les chances du duel: mais il ne trouva plus de témoins. Pour compléter l'histoire, il faut ajouter que, malgré ses quatre blessures, Beker survécut à Saint-Félix; celui-ci mourut d'une maladie du foie vers la fin de mon séjour dans la colonie.

Avant de clore ce chapitre, il me reste à raconter un duel où je jouai le rôle de témoin. Un jour, M. Haurigot, rédacteur du journal *Les Antilles*, m'écrivit de Saint-Pierre qu'ayant une question d'honneur à vider, il avait donné rendez-vous à son adversaire, pour le lendemain, sur l'habitation La Dillon et que, comptant sur mon assistance, il arriverait dans la soirée pour s'entendre avec moi. Me voilà fort ennuyé.

Depuis longtemps, je partageais l'opinion émise par un magistrat que, dans tout duel, il y a au moins une folie, quand il n'y a pas une lâcheté. Cette maxime s'applique surtout aux témoins dont la vanité se fait un piédestal

aux dépens de ceux qui risquent leur peau.

N'ayant rencontré qu'une seule fois M. Haurigot, arrivé depuis peu de la Guadeloupe, je ne voyais aucune raison de lui sacrifier les excellentes relations que j'entretenais avec tout le monde. M. de Maynard, son adversaire et son prédécesseur à la rédaction des *Antilles*, était un écrivain de talent, membre du Conseil général. Son frère avait péri en duel. Lui-même passait pour un tireur de premier ordre, ayant l'habitude du terrain.

Tout jeune, il avait figuré dans une cause célèbre, qui passionna la France entre les années 1846 et 1847. Son témoignage, en Cour d'assises, entraîna la condamnation de Beauvallon, rédacteur du *Globe*, beau-frère de M. Granier de Cassagnac, à huit ans de travaux publics, pour avoir tué Dujarrier, rédacteur de la *Presse*, avec des pistolets qu'il avait préalablement essayés. Bref, M. de Maynard était un homme considérable dans son pays, le véritable porte-drapeau de la classe blanche, et j'avais beaucoup à perdre, en prenant parti contre lui.

A son arrivée, M. Haurigot s'excusa d'avoir disposé de moi sans mon consentement, faisant

valoir qu'à l'exception d'un avocat de Saint-Pierre, M. Hachard, il ne connaissait personne en état de l'assister et qu'en ma double qualité d'ancien militaire et de compatriote européen, je ne pouvais lui refuser mon concours.

C'était un petit Béarnais à la barbe noire, avec une tête énorme, myope au point de porter lunettes, inexpert dans le maniement des armes, mais plein d'amour-propre et vif comme la poudre.

Avant tout, je m'enquis des causes du conflit. Il s'agissait d'un article de journal, qu'un point d'interrogation entre parenthèses permettait de transformer en offense. Au fond, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ; encore moins d'exposer la vie de deux pères de famille. J'acceptai, comptant bien empêcher la rencontre ; mais, comme il fallait tout prévoir, j'envoyai chercher des fleurets et une boîte de pistolets.

Dans la soirée, voulant éprouver M. Haurigot, je lui mis en main un fleuret démoucheté pour lui apprendre tout au moins à se mettre en garde. Cet exercice le fatiguant, il me dit tout à coup : « Je ne me soucie point d'en savoir davantage ; tenez, voici ce que je ferai. » En même temps, il fonça sur moi, et m'atteignit dans la région du

ventre. Le sang tacha mon pantalon blanc; un peu plus, j'étais embroché. Cette expérience me suffit.

Le lendemain, dans l'après-midi, témoins et adversaires se réunirent à La Dillon. M. de Maynard était assisté par M. de Percin Northumb, cousin du magistrat, et une autre personne dont le nom m'échappe. Il avait amené, de plus, un médecin, le docteur Cougit. M. Hachard, novice en la matière, me donna carte blanche.

Pendant deux heures, j'essayai vainement de tous les moyens de conciliation.

Une démarche personnelle n'eut pas plus de succès. M. de Maynard m'accueillit fort civilement, et, tout en jouant avec son épée, me déclara que « le vin étant tiré, il le fallait boire ». « Maintenant, m'écriai-je, arrive qui plante, je m'en lave les mains ! »

Ayant retrouvé M. Haurigot : « Vous n'avez qu'une ressource, lui dis-je, c'est de faire comme hier, et de vous figurer que vous montez à l'assaut; il vous tuera, mais il dépend de vous de le tuer en même temps. » Sa réponse fut que je pouvais être tranquille.

Derrière l'habitation La Dillon, contre le jardin, s'étendait une longue galerie dallée, couverte en zinc, soutenue par des piliers. Ce fut le théâtre du duel. Quand nous y arrivâmes, les abords étaient couverts de nègres, d'Indiens et de Chinois. Des cavaliers passant sur la grand-route, attirés par la curiosité, augmentèrent le rassemblement.

Il était plus de cinq heures. Le soleil des tropiques se couchant à six, sans crépuscule, pas une minute à perdre. On me remit la direction du combat. Ayant calculé que, moins il y aurait de distance entre les champions, plus les chances seraient égales, j'engageai les épées jusqu'à la garde. En ce moment, il se fit un tel silence que l'on entendait le bruissement d'ailes des oiseaux-mouches.

Au commandement : Allez ! M. Haurigot se précipita sur M. de Maynard comme le capitaine de Saint-Malo sur le marquis d'Audiffredy. Les deux adversaires, pris corps à corps, faillirent s'entre-poignarder. Quand on les sépara, ils n'avaient point de mal, mais leurs épées, ayant porté sur le sol, étaient en tire-bouchon. Il fallut recommencer. Dans tout combat, les yeux sont

les premiers vaincus. Ayant lu dans ceux de M. de Maynard l'effet produit par la foudroyante impétuosité de son adversaire, j'étais moins inquiet.

Cette fois, M. de Percin prit la direction du combat. Il aboutit à un nouveau corps-à-corps ; seulement, M. de Maynard, n'ayant pu conserver la ligne droite, donna contre un pilier de la galerie, où l'épée du Béarnais, passant entre son bras et sa poitrine, s'éparpilla en éclats. On les sépara de nouveau. Tous deux en étaient quittes pour des égratignures aux jambes, ce qui me fit dire qu'ils avaient une rivalité de mollets.

Les épées étant hors d'usage, je me dirigeai avec une lenteur préméditée du côté des pistolets. Alors les témoins de M. de Maynard vinrent me déclarer que, de part et d'autre, on avait déployé assez de courage pour satisfaire l'honneur.

« Rien ne peut m'être plus agréable » répondis-je, « seulement je tiens à prendre acte que c'est vous qui demandez la cessation du combat. » M. de Maynard, ayant entendu ces paroles, en saisit la portée et désavoua ses témoins ; mais ceux-ci tinrent bon, et l'affaire en resta là.

## V

PASSAGE DE L'ARMÉE DU MEXIQUE — ÉPIZOOTIE  
MON DÉPART POUR LA VERA-CRUZ

Cependant l'expédition du Mexique suivait son cours. Fort-de-France avait vu passer l'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte allant au-devant de leur tragique destinée. Une légion austro-belge les avait précédés.

La rade était encombrée de vaisseaux chargés de troupes et de munitions de guerre. La savane, où s'élève la statue de Joséphine, avait l'aspect d'un camp de cavalerie.

Cette arme se trouvait affaiblie de deux escadrons à la suite d'un coup de vent. Avant d'ar-

river à la Martinique, le transport l'*Aube* perdit 100 chevaux sur 357 ; le *Jura*, 120 sur 362. Ces animaux, incapables de se soutenir, malgré leurs sangles d'attache, sous l'influence d'un roulis de 43 degrés d'amplitude, défoncèrent avec leurs poitrails les demi-cloisons qui leur servaient de mangeoires, se cassèrent les jambes sur le pont ou furent précipités à fond de cale par l'ouverture des panneaux.

Hommes et chevaux séjournèrent huit jours à terre pour se remettre d'une première traversée. L'infanterie était casernée au fort Desaix. Plusieurs soldats furent piqués par des serpents, en s'engageant dans les halliers, sans tenir compte des avertissements. Soignés par les médecins militaires, selon les méthodes d'Europe, ils moururent presque tous. Les remèdes du pays, appliqués plus tard, eurent plus d'efficacité.

La proximité de la ville attirait à Château-Bœuf de nombreux visiteurs. Je vis ainsi défiler, sous mes yeux, des généraux et des officiers de tout grade, parmi lesquels le lieutenant-colonel Marguerite du 12<sup>e</sup> Chasseurs qui, devenu général, fut tué à Sedan. J'ai surtout remarqué le prince

Charles Bonaparte, chef de bataillon de la légion étrangère, dont le masque césarien semblait moulé sur celui du premier consul.

Mes rapports avec les chefs de l'armée du Mexique m'enlevèrent bien des illusions. Soldat, je considérais un officier supérieur comme un homme supérieur ; un général sur son cheval harnaché d'or, avec son chapeau à plumes, ses broderies, ses décorations, produisait sur mon imagination l'effet du Roi-Soleil. Je fus stupéfait de ne trouver chez plusieurs que des caporaux vieilliss. Certaines questions et certaines réponses trahissaient une ignorance de simple soldat illettré. Pour eux, la guerre de la sécession américaine avait passé inaperçue. Ils riaient en entendant parler des *raids* de cavalerie, de l'artillerie employée à l'avant-garde, des améliorations introduites dans le service des hôpitaux et de tant d'autres progrès dont les Allemands ont fait leur profit.

Point d'instruction générale ; en revanche, la foi qu'un sabre remplace tout, sans songer que celui qui trancha le nœud gordien était tenu par un disciple d'Aristote et que le génie de Napoléon s'alimentait des études les plus variées.

Alors seulement je compris qu'à la mort de Turenne, les soldats eussent acclamé son cheval pie. « Qu'on mette la pie à notre tête, s'écrièrent-ils, elle connaît le chemin de la victoire ! »

Les généraux de Lorencez et Félix Douai sortaient du commun. Les jugements qu'ils émitent, à leur retour du Mexique, sur la situation politique et militaire, furent, plus tard, pleinement confirmés. Au cours d'un entretien, le général de Lorencez cita un fait digne de remarque. En lui confiant le commandement de la première expédition, l'empereur l'avait mandé aux Tuileries avant son départ, pour lui communiquer ses plans. Un compas à la main, il releva des distances sur une carte du Mexique et après les avoir rapportées à l'échelle, déclara que cinq jours suffiraient pour aller de la Vera-Cruz à Mexico. Or, il en fallait quinze !

Le compas de l'empereur avait enjambé les montagnes sans tenir compte des sinuosités de la route, ni de son impraticabilité, faute d'entretien, ni de l'insuffisance des moyens de transport, qui triplaient la distance pour une armée marchant sous un climat destructeur, avec tous ses *impedimenta*, sans compter que les Mexi-

cains ne tremblaient plus, comme au temps de Fernand Cortez, devant l'apparition des chevaux et le bruit du canon.

Une autre visite marqua dans ma mémoire. Étant cloué sur mon lit, par une recrudescence de mon mal, j'entendis un galop de chevaux s'approchant de l'habitation. Un instant après, on m'annonça la visite de deux anciens sous-officiers du 6<sup>e</sup> dragons, nommés Veyret et Domont, qui avaient fait avec moi la campagne de Crimée. Je me levai comme galvanisé, et ordonnai la préparation d'un festin. Ma première question, après les embrassades, fut pour leur demander des nouvelles de mon dernier cheval du régiment, *le Jésuite*. Ils m'envoyèrent au diable, incapables de comprendre que mon souvenir se portât de préférence sur un animal.

Ne voulant pas admettre que je fusse malade, ils s'étonnèrent de mon refus de les suivre au Mexique. Tous deux, d'une trempe d'acier, ne manquaient pas d'instruction. Domont était bachelier ; Veyret connaissait les campagnes de la République et de l'Empire, au point de pouvoir dire la place de tel régiment dans telle bataille. Comme les condottières du moyen-âge, ils ne

respiraient que la guerre. Après avoir quitté le service, l'un avec la croix, l'autre avec la médaille militaire, ils venaient de se rengager, une troisième fois, simples soldats, aux chasseurs d'Afrique, pour entreprendre une nouvelle campagne et violenter la destinée, le sabre à la main. Quant à moi, j'avais d'autres soucis, pour le moment, que de répondre aux appels de la trompette. C'est à peine si je parvins à leur faire les honneurs de la table ; après leur départ, je retombai sur mon lit. J'appris plus tard qu'ayant reçu des commandements dans la contre-guerilla du colonel Dupin, ils s'associèrent à ses prouesses et à la terreur de son nom.

Je revis également le marquis de Galiffet que j'avais rencontré une première fois en Crimée, au lendemain de l'assaut de Sébastopol. Revenant en France, après la prise de Puebla, atteint d'une grave blessure, il venait de se faire photographier, appuyé sur des béquilles, en petite tenue d'officier supérieur, formant groupe avec un collègue également blessé.

Chez le même photographe, je fis la connaissance de plusieurs jeunes gens composant la mission scientifique attachée à l'expédition. Un

Dolfus du Havre, allié à la grande maison alsacienne de ce nom, figurait parmi eux. Tous, remarquablement intelligents, promettaient de suivre la trace glorieuse de leurs précurseurs de l'armée d'Égypte. Leurs travaux sont tout ce qui reste à la France en échange du sang et de l'or gaspillés au Mexique.

A la fin de l'année 1864, une foudroyante épidémie s'abattit sur les animaux du haras. Dix-sept chevaux et vingt-huit bœufs, sans compter les moutons, périrent en moins de quinze jours. Nul symptôme précurseur; à peine quelques heures entre le début de la maladie et la mort. Dans le cercle de mes relations, on attribua cette perte à la vengeance des nègres, parce que, lors de la prise de possession de Château-Bœuf, j'avais barré les chemins de traverse qui abrégèrent leurs courses. Une enquête judiciaire, dans ce sens, n'aboutit à rien.

En ce qui me concerne, je ne crus pas à la malveillance. Malgré mon triste état de santé, je m'étais astreint, dès le premier cas, à rechercher sur les cadavres la cause naturelle du fléau. Chaque enfouissement était précédé d'une autopsie qui révélait uniformément dans la rate, le foie

et les méésentères, les tumeurs caractéristiques du charbon. Le docteur Aubry me surprit pratiquant une de ces opérations en plein soleil : « Malheureux ! s'écria-t-il, vous ignorez donc le danger que vous courez ! »

Je savais à quoi m'exposait une piqûre anatomique, aussi répondis-je au docteur par le mot de Valentine de Milan : « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus ! » L'écroulement de mon échafaudage d'avenir, me surprenant en proie, depuis quatre ans, à la plus déprimante des maladies, m'avait, pour ainsi dire, coupé bras et jambes.

L'homme a cela de commun avec l'araignée que, tant qu'il conserve son organisme intact et qu'il trouve en soi un générateur d'action, il recommence sa trame. Ces conditions manquant, il se consumerait, comme l'insecte, dans l'impuissance et le découragement, si personne ne venait à son secours. Généralement, l'infortune a pour conséquence l'abandon. Mes amis de la Martinique démentirent cette règle : aucun ne me fit défaut, mais tous m'engagèrent à ne reprendre la lutte qu'après avoir demandé ma guérison au climat d'Europe. Or, l'idée de revoir mon pays, sans position, avec une santé délabrée,

au risque d'avoir besoin de son assistance, ne pouvait entrer dans mon cerveau. Que d'autres considèrent la France comme une vache laitière : quant à moi, je revendique l'honneur de l'avoir toujours servie gratuitement.

M. Crassous, connaissant mes scrupules, me proposa d'entreprendre un voyage au Mexique, afin de tenter la vertu de son climat et d'y nouer, le cas échéant, des relations d'affaires, pour le compte de sa maison. Ce projet me souriant, j'en fis part à M. de Lapelin, gouverneur de l'île, qui l'approuva pleinement, et m'offrit aussitôt un passage à bord du transport *Le Var*, attendu à Fort-de-France, dont le commandant était de ses amis. Pendant que je faisais mes préparatifs, ce fut à qui m'apporterait des lettres de recommandation. En outre, j'étais sûr de retrouver un ami à toute épreuve dans M. de Chavannes de Chastel, grand prévôt de l'armée.

Quand vint l'heure du départ, je ne dis pas adieu à la Martinique, mais au revoir. Un séjour de cinq ans dans cette colonie m'avait rendu créole de langue et de mœurs, au point que les indigènes, ignorant mon origine, me prenaient pour un compatriote. J'étais loin de penser que

---

je ne la reverrais plus. En dépit du temps et de l'éloignement, mon souvenir lui reste fidèle. De tant de pays où j'ai planté ma tente, c'est le seul que je regrette, parce que, somme toute, l'espèce humaine y vaut mieux qu'ailleurs. Bien que je n'y aie pas trouvé la fortune, en échange de mon travail et de ma santé, j'en suis sorti plus riche d'instruction générale et de connaissances pratiques, mieux armé pour reprendre, sur un autre théâtre, la bataille de la vie.



# AU MEXIQUE

---

## I

### UNE PAGE D'HISTOIRE

En m'embarquant au mois de janvier 1865, sur le *Var*, à destination de la Vera-Cruz, je n'avais d'autre but immédiat que le rétablissement de ma santé. L'idée de m'enraciner au Mexique était loin de mon esprit. Je connaissais, soit par les journaux des deux continents, soit par les rapports des officiers du corps expéditionnaire, retournant en France, les événements dont ce pays était le théâtre depuis trois ans.

Entrepris en violation des lois morales, aussi

inexorables que les lois physiques, où elles s'incarnent tôt ou tard, le drame historique en cours ne pouvait aboutir qu'à une catastrophe.

Les Mexicains avaient célébré la prise de Sébastopol avec un enthousiasme extraordinaire, comme si la France eût été leur patrie. Cinq ans plus tard, le gouvernement français les payait de retour par des revendications iniques, suivies d'une guerre d'extermination.

Cette guerre a une double origine, politique et financière.

Un banquier suisse, nommé Jecker, avait trouvé moyen de devenir créancier de l'État Mexicain pour une somme de 75 millions, en gratifiant d'un pot de vin de 3 millions, Miramon, président de la république.

Juarez, successeur de Miramon, ayant refusé de reconnaître cette dette, Jecker se rendit en France et acheta l'influence du duc de Morny, moyennant la promesse d'une commission de 30 pour cent. A partir de ce marché, la diplomatie française fut au service de Jecker.

Mis en demeure d'exécuter le traité Miramon par M. Dubois de Saligny, ministre plénipotentiaire de France, créature du duc de Morny, Juarez

s'obstina dans son bon droit; mais la pénurie du trésor l'ayant obligé de suspendre, pour deux ans, le payement d'indemnités dues à des sujets français, anglais et espagnols, il fournit à leurs gouvernements le prétexte d'une intervention armée.

Une convention entre les trois puissances, signée à Londres, en détermina le programme, sauf sur le point essentiel : la justification des sommes dues à chaque partie.

Cette omission les mit bientôt en désaccord.

Après le débarquement des forces alliées, Juárez envoya un fondé de pouvoirs à la Soledad, bourgade située entre la Vera-Cruz et Orizaba, avec mission de régler les questions en litige, pour éviter la guerre.

Les Anglais et les Espagnols, représentés par sir Charles Wike et le général Prim, s'étant bornés à la revendication de ce qui leur était justement dû, obtinrent aussitôt satisfaction.

Les Français, exigeant par l'organe de M. Du Bois de Saligny et de l'amiral Jurien de la Gravière, commandant l'escadre et les troupes de débarquement, en plus de leurs propres créances, s'élevant à quelques centaines de mille francs,

les soixante-quinze millions de Jecker, les autres commissaires jetèrent les hauts cris : « En admettant, » dirent-ils, « que pareille somme soit due à Jecker, cela ne vous regarde pas : Jecker est Suisse ! »

« Qu'à cela ne tienne », répondit M. Dubois de Saligny, « Jecker sera naturalisé Français (1). »

Il y eut à ce sujet, entre M. Dubois de Saligny et le général Prim, une scène de violence d'où faillit sortir un duel qui aurait pu mettre aux prises les troupes françaises et espagnoles. Finalement, les commissaires des autres puissances refusèrent de s'associer aux arrière-pensées de la diplomatie napoléonienne et évacuèrent le Mexique. Les Français y restèrent.

Telle est, brièvement résumée d'après les documents publiés, l'origine financière de l'intervention. Son origine politique est également lamentable.

La bataille de Solférino, suivie de la paix de Villafranca, ayant enlevé à l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche, le gouvernement de la Lombardie, celui-ci profita, en

(1) Jecker fut naturalisé trois mois après, le 26 mars 1862.

1861, de ses loisirs, pour entreprendre, avec sa femme, un voyage en Angleterre.

Au retour, le couple princier reçut, aux Tuileries, un accueil sympathique et brillant. On raconte que, dans un entretien où la jeune archiduchesse Charlotte exprima ses regrets de la Lombardie perdue, l'empereur lui dit : « Consolez-vous ! Je vous réserve, en compensation, un empire dans une mine d'or. »

En France, les idées dépassent les hommes : Napoléon III était Français sous ce rapport.

Trompé par les rapports de ses agents diplomatiques et militaires, il croyait que la guerre de sécession des États-Unis se terminerait par le triomphe du Sud sur le Nord ; de là, le rêve de profiter du déchirement de la grande république pour établir, à côté d'elle, un empire sur le modèle du sien, capable d'offrir un centre d'attraction aux races latines du continent américain.

Une pareille intervention, dangereuse en tout temps, n'avait aucune chance de réussite au moment où elle se produisit.

Pour la première fois depuis quarante ans, un certain ordre régnait au Mexique.

Après avoir usé un empereur (Iturbide), 18 pré-

sidents de république, 14 présidents provisoires, 9 dictateurs, ce pays, divisé en fédéralistes et en unitaires, en cléricaux et en libéraux, avait enfin rencontré dans Juarez, Indien de pure race, d'un caractère intègre, ferme et patient, un chef capable de s'imposer. Loin de lui créer des embarras, l'intérêt de la France était de le soutenir, d'autant que le parti libéral, qu'il représentait, engoué des principes de 89, se faisait honneur d'être désigné sous le nom de parti français par ses adversaires, animés de l'esprit de l'ancien régime et de l'émigration.

Les conseils dans ce sens ne manquèrent pas à Napoléon III ; mais ils furent étouffés par son entourage.

Quand les femmes se mêlent de politique, sans en avoir le génie, ce sont les pires brouillons, les plus dangereux boute-feux. L'impératrice entretenait les rêves de son mari, poussée par une coterie de réactionnaires et de cléricaux mexicains, que diverses mesures du président Juarez, notamment la sécularisation des biens du clergé, avaient éloignés de leur pays, après avoir réduit leur fortune et leur influence.

L'empire de Maximilien naquit au point de

rencontre de ces intrigues ; ce ne fut pas sans peine.

L'amiral Jurien de la Gravière, desservi par M. Dubois de Saligny, dont il ne partageait ni les illusions, ni l'absence de scrupules, tomba en disgrâce et dut céder le commandement au général de Lorencez, envoyé de France avec une brigade de renfort.

Une tentative de ce général pour s'emparer de Puebla (5 mai 1862) fut repoussée. Les zouaves arrivèrent, en un furieux assaut contre le fort de Guadelupe, qui domine la ville d'une hauteur de 60 mètres, jusque sur les parapets, où ils se firent tuer. 465 vétérans d'Afrique, de Crimée et d'Italie, restèrent sur le carreau. Leurs médailles et leurs décorations, ramassées par boisseaux, comme les anneaux des chevaliers romains après le désastre de Cannes, furent renvoyées au général de Lorencez au nom de Juárez.

La retraite s'imposa. Elle se fit par l'unique route, en mauvais état, à travers les sinuosités de hautes montagnes, avec un long convoi de blessés et de bagages, l'ennemi, supérieur en nombre, talonnant sans cesse l'arrière-garde, au son de

la *Marseillaise*. De l'avis des témoins oculaires, pas un homme n'aurait dû repasser les Cumbres d'Aculcingo. Heureusement, le vieux renom français, encore intact, suffit à contenir les Mexicains.

Le mot surprise résume depuis longtemps l'histoire militaire de la France; il est vrai qu'il résume également son histoire politique.

De retour à Orizaba, la petite armée du général de Lorencez n'échappa que par hasard à la destruction. Déjà l'avant-garde mexicaine, forte de 2,000 hommes, occupait le cerro Borego, mamelon en pain de sucre de 300 mètres d'altitude, situé en plein faubourg, lorsqu'une *soldadera* révéla sa présence, en descendant en ville pour y acheter des provisions.

Les propos indiscrets de cette femme furent recueillis par un gendarme. Lorsque le grand prévôt les transmit à l'état-major, personne ne voulut croire à la présence de l'ennemi sur le Borego. Il fallut que M. de Chastel forçât la porte du général de Lorencez pour décider l'envoi d'une compagnie en reconnaissance.

Cette troupe, commandée par le capitaine Détrie (1), gravit à pic le versant intérieur du ma-

(1) Le général Détrie commande la division d'Oran.

melon, en se cramponnant aux herbes et aux broussailles. Arrivée sur le plateau, elle découvrit tout un camp. Dans l'impossibilité de reculer, ayant l'abîme à dos, elle se précipita tête baissée sur l'ennemi. Une deuxième compagnie, attirée par la fusillade, vint à la rescousse, et les Mexicains furent culbutés, à la baïonnette, sur l'autre versant.

A la suite de ces faits, le corps expéditionnaire, porté de 6,000 à 35,000 hommes, passa sous le commandement du général Forey. Comme l'amiral Jurien de la Gravière, le général de Lorencez rentra en France en disgrâce. Le jour de son départ, tous les officiers disponibles lui constituèrent une escorte d'honneur. La veille, les soldats l'avaient acclamé au théâtre militaire d'Orizaba.

Ces manifestations traduisaient également l'antipathie de l'armée pour M. Dubois de Saligny, personnage néfaste, dont le trait caractéristique fut mis en relief par des caricatures mexicaines, le représentant une bouteille de cognac à la main. Il avait tant de fois répété qu'il suffisait de quatre hommes et d'un caporal pour s'emparer du pays, que le général de Lorencez finit par le croire.

Quand la vérité éclata, après l'échec de Puebla et la surprise du Borego, malgré les fautes militaires commises, la responsabilité des dangers encourus lui fut unanimement attribuée, et, aussi longtemps qu'il conserva son poste, les officiers lui tournèrent le dos.

Soit dit en passant, le temps n'est plus où le grand Frédéric rendait hommage à la diplomatie française, en proclamant que son habileté suffisait à réparer les bévues de son gouvernement.

Napoléon III fut particulièrement mal servi au Mexique. Le général Forey se montra, comme ses devanciers, inférieur à son rôle politique et militaire.

À la guerre, il faut débiter par un coup d'éclat ; la renommée fait la moitié du reste. Forey traîna les choses en longueur.

Débarqué à la Vera-Cruz, le 21 septembre 1862, il n'investit Puebla que le 16 mars 1863. Dans cet intervalle de six mois, les Juaristes eurent le temps de construire une ceinture de forts et d'accumuler les moyens de résistance. Pendant cinquante-six jours que dura le siège de Puebla, beaucoup d'hommes périrent à l'assaut des maisons et des couvents. La ville ne capitula qu'après

avoir épuisé ses vivres, détruit ses drapeaux, ses armes et ses munitions. La plupart des généraux et des officiers de la garnison s'échappèrent. Déjà deux corps de cavalerie, de 1500 hommes chacun, avaient percé, sans coup férir, les lignes d'investissement!

Juarez, ayant renoncé à la défense de Mexico, Forey, devenu maréchal de France, y fit son entrée sous des arcs de triomphe, payés au moyen d'une avance, consentie par un banquier. Il perdit encore trois mois dans l'ostentation de son pouvoir, suivant les processions à la tête de l'état-major, les troupes formant la haie; distribuant des croix à tort et à travers, au point de rendre difficile, plus tard, la récompense des actions d'éclat; signant des proclamations et des décrets impolitiques, qui furent désapprouvés à Paris; au mieux avec M. Dubois de Saligny dont il partageait l'impopularité.

Tous deux ayant échoué dans leur mission d'édifier un trône pour l'archiduc Maximilien, furent enveloppés dans la même disgrâce. Ils s'y attendaient si peu, se croyant indispensables, qu'il fallut des ordres presque comminatoires pour décider leur rapatriement.

Autant l'armée regretta MM. Jurien de la Gravière et de Lorencez, autant elle applaudit au départ de leurs successeurs.

M. de Montholon, consul général à New-York, remplaça M. Dubois de Saligny. Au maréchal Forey succéda Bazaine.

Ce général s'était mis en évidence par le brillant combat de San-Lorenzo, où il dispersa une armée envoyée au secours de Puebla, et la capitulation de cette place, attribuée à ses conseils.

Quand il prit le commandement, l'occupation, vieille de trois ans, se bornait encore aux villes situées sur la route de Mexico à Vera-Cruz et aux ports des deux océans, où flottait le pavillon français. Son premier soin fut de l'étendre, au nord et au nord-ouest, jusqu'à San Luis de Potosi, à Zacatecas et à Guadalajara. Il déploya dans cette opération une activité qu'il perdit dès qu'il eut obtenu le bâton de maréchal. Les adhésions à l'empire, qu'il recueillit au galop de son cheval, parurent suffisantes à Maximilien pour accepter la couronne, qu'une députation de notables, précédemment enrôlée par Dubois de Saligny et Forey, lui avait offerte à Miramar.

Après bien des hésitations, ce prince finit par prendre pour la voix du peuple un *pronunciamiento* de moindre valeur que ceux dont se prévalent en tout temps les compétiteurs indigènes. Les instances de sa jeune femme, ambitieuse de régner, et la promesse formelle de Napoléon III qu'il serait soutenu jusqu'en 1868 par l'argent et les soldats de la France, déterminèrent surtout son acceptation.

Muni de la bénédiction de Pie IX, il arriva au Mexique, le 29 mai 1864, sur la frégate la *Novara*, avec laquelle il avait autrefois visité Madère et le Brésil, et qui devait, trois ans plus tard, rapatrier ses restes.

Il ne fit que traverser Vera-Cruz, bien que la municipalité eût dépensé 274,000 francs pour le recevoir. Trois dames seulement, femmes de fonctionnaires, vinrent saluer l'impératrice au passage. Un accident de voiture, survenu dans les terres chaudes, fut interprété comme un mauvais présage.

Maximilien et Charlotte rencontrèrent 1500 arcs de triomphe, 6 par kilomètre, dressés par ordre, sur une étendue de 60 lieues, distance de la Vera-Cruz à Mexico. Comme pour les victimes

des sacrifices antiques, la destinée les couronnait de fleurs avant de les immoler !

On dit que, dès ce moment, Maximilien se plaignit d'avoir été trompé.

Au lieu de la nation mexicaine, il n'avait pour lui qu'un petit nombre de partisans ; au lieu d'une mine d'or, un pays épuisé ; au lieu d'un allié sûr, un souverain vacillant de caractère, obligé de compter lui-même avec l'opinion de la France.

Il pouvait choisir entre trois partis : se retirer ; s'entendre avec Juarez pour soumettre son sort à un plébiscite ; imiter Henri IV, et conquérir sa couronne les armes à la main. Ni son origine, ni son caractère, ni les circonstances ne lui permirent de rencontrer le salut.

La constitution d'une cour et de hautes charges domestiques, l'organisation d'une garde palatine, toutes sortes de questions d'étiquette et de cérémonial, où se complaisait sa femme, prirent au début la meilleure partie du temps.

En politique, il suivit les inspirations de son ancien gouverneur autrichien et d'un ingénieur belge, secrétaire de l'impératrice, tous deux hostiles à la France, travaillant à compromettre les relations naturellement délicates entre le quar-

tier général et le palais. Quand il voulut gouverner par lui-même, il était trop tard.

L'empire mexicain eut à sa disposition 45,000 auxiliaires Français, Belges et Autrichiens, 25,000 soldats indigènes, au moins quinze bâtiments de guerre, le revenu de tout le territoire occupé, les ressources tirées de l'épargne française, l'influence du clergé et du parti conservateur, l'idée nouvelle d'une monarchie représentée par un prince libéral, juste et magnanime.

Toutes ces forces devaient se briser contre Juarez fugitif et quelques guérillas mal armées, sans solde et en haillons: tant il est vrai qu'en politique, comme dans la vie privée, rien ne prévaut définitivement contre la justice!

En vain, Maximilien sépara sa cause de celle de l'intervention, en vain il répudia le parti clérical, qui l'avait appelé, pour faire sien le programme libéral de Juarez, en vain il essaya de gagner les sympathies du peuple; son empire, coupé en tronçons par les troupes juaristes, ressemblait à une flotte dispersée sur la haute mer, dont chaque navire occupe juste la place de son sillage. Sans compter d'inextricables difficultés financières, la guerre de la sécession américaine

tirant à sa fin, il était facile de prévoir qu'à brève échéance, le souffle seul des États-Unis le disperserait comme paille au vent.

Mais parmi toutes ces graves considérations, je ne pouvais oublier mon avenir personnel. L'échafauder sur une base aussi chancelante eut été pure folie. Or, j'avais tout mon bon sens. Certain de retrouver à la Martinique une situation honorable, ma santé rétablie je me mis en route pour le Mexique sans plus de projets que pour une cure dans une ville d'eau.

## II

## DE FORT-DE-FRANCE A MEXICO

La veille de mon embarquement, le gouverneur de la Martinique m'avait invité à déjeuner avec l'amiral Bosc, commandant la station navale des Antilles, et M. Loyer, capitaine de frégate, commandant le transport *le Var*.

« Vous allez rencontrer de singuliers types à bord », me dit celui-ci. En effet, on eût difficilement trouvé une collection mieux réussie d'aventuriers, la plupart remarquablement intelligents, mais incapables de gagner leur vie par un travail régulier. Tous avaient la prétention de régénérer le Mexique. En attendant, ils courtoisaient la dame de pique.

Pendant quinze jours de traversée, par une mer d'huile, le lansquenet ne quitta la table qu'à l'heure des repas. Quand les uns se couchaient, vaincus par le sommeil, les autres se levaient pour prendre leur place. Avant d'arriver à destination, plusieurs n'ayant plus ni argent, ni montre, ni bijoux, étaient condamnés à des expédients pour continuer jusqu'à Mexico.

Dans le nombre se trouvait un jeune homme de bonne famille, que j'avais connu engagé volontaire au 6<sup>e</sup> dragons, après le retour de Crimée. Il m'englua si bien par d'amicales démonstrations que j'eus la faiblesse de le secourir. Quand, plus tard, il me paya d'ingratitude, je n'en fus point surpris. Déjà j'avais appris, à mes dépens, que la vengeance d'une injure est plus commune que la reconnaissance d'un bienfait, et qu'il en est des amis comme des monnaies, dont les unes sont d'or, les autres de peu de valeur, quoique frappées à la même effigie.

Favorisés par un temps superbe, portés par les vents alizés et le Gulf-Stream, nous arrivâmes sans encombre en vue du Mexique.

Le littoral, dépouillé d'ombrage et de végétation, a le triste aspect du désert africain. Dépas-

sant de peu le niveau de la mer, il ne serait perceptible qu'en le touchant, sans le volcan d'Orizaba, dont le pic de cinq mille mètres d'altitude, couvert de neiges éternelles, sert de point de repère aux navigateurs.

La Vera-Cruz n'a point de port. Sur un îlot, juste en face, la vieille forteresse de Saint-Jean-d'Ulloa, dominée par un phare, sert de paravent aux navires de commerce qui occupent l'espace intermédiaire. A la moindre brise du Nord, ils doivent fuir au large. Les vaisseaux de guerre trouvent un meilleur ancrage un peu plus au sud, dans la baie de Sacrificios.

La ville, construite à l'endroit où débarqua Fernand Cortez, entourée de marécages et de hautes dunes de sable interceptant la circulation de l'air, est d'une extrême insalubrité. La fièvre jaune, plus homicide que la guerre, ne la quitte pour ainsi dire jamais. La chaleur, la poussière et les moustiques y sont aussi insupportables qu'en Egypte, à l'époque du *Khamsin*.

Cette observation me fut communiquée, en débarquant, par des soldats égyptiens que le Khédivé Ismaïl avait mis à la disposition de la France, pour garder les terres chaudes.

Ces soldats, la plupart décorés de la médaille de Crimée, se distinguaient par l'éclatante propreté de leur uniforme en coutil blanc.

La Vera-Cruz comptait, en 1865, une quarantaine de mille âmes dont beaucoup de *Zambos*, descendants de nègres et de femmes indigènes. Ceinte d'une muraille garnie de bastions, régulièrement bâtie en pierres avec des toits en terrasse, elle renferme des édifices remarquables, parmi lesquels la Douane et le palais du gouverneur. Les rues sont très propres. Des *zopilotes*, sortes de vautours, gros comme des dindons, perchés au faite des corniches, se tiennent prêts à fondre sur les détritns provenant de chaque maison. Ils ont les sens tellement subtils qu'ils découvrent leur proie aux plus grandes distances. Qu'une bête de somme ou de trait pèrisse sur une route, on les voit aussitôt s'abattre sur son cadavre.

En raison des services qu'ils rendent, on ne leur fait aucun mal.

Je descendis dans un hôtel confortable, tenu par un Suisse. C'était un samedi. Le commandant du port, pour qui j'avais une lettre de recommandation, m'invita à visiter le lendemain

un gros bourg, nommé Métélin, qui célébrait sa fête patronale.

Avant d'entreprendre cette excursion, j'entrai dans plusieurs églises à l'heure des offices. En pays nouveau, la première chose est de se rendre compte de l'état religieux.

Peu importe que les classes dirigeantes soient sceptiques : il suffit que les femmes et la masse du peuple entretiennent la routine du culte pour que la religion joue un rôle important.

Tel est le cas au Mexique.

En arrivant à Métélin, où je m'attendais à trouver une population en liesse, nous fûmes accueillis par un silence de nécropole. L'explication de ce fait ne tarda point.

La chaleur, tenant ouvertes toutes les issues des maisons, on voyait, à l'intérieur, des hommes groupés autour de tables, jouant un jeu semblable au lansquenet, appelé monte. Coiffés de larges sombreros, portant vestes et pantalons de cuir à boutons de métal, la cigarette à la bouche, ils suivaient, impassibles et silencieux, les péripéties des cartes. A chaque coup, des piles d'or et d'argent changeaient de mains.

Plus loin, de pauvres *peones* et des enfants

accroupis dans la poussière, à l'ombre de mesures, risquaient des piécettes de cuivre. Le démon du jeu, dont les Anglais disent qu'il dérobe trois choses à l'homme : le temps, l'argent et la conscience, semblait planer sur ces lieux.

« Eh bien ! » me dit mon compagnon, « que pensez-vous de ce spectacle ? — « Je pense », répondis-je, que si tous les Mexicains ressemblent à ceux-ci, leur pays est bien malade ! »

Le lendemain, je me mis en route pour la capitale.

A cette époque, le chemin de fer n'allait pas au delà d'un village des terres chaudes appelé *Paso del Macho*, en français, Pas du Mulet. Il était particulièrement en butte aux attaques des guérillas. Pour le défendre, une escorte de soldats égyptiens occupait dans chaque train un wagon spécial ; mais cette précaution ne préservait pas les voyageurs des coups de fusil et les convois des déraillements.

Des tertres surmontés d'une croix marquaient l'emplacement de plusieurs catastrophes.

Voici l'Arroyo Seco, où le 10 juin 1862, trois officiers français, sept hommes, deux cantiniers et leurs femmes, furent massacrés, en compagnie

de 27 cavaliers de la garde urbaine de Vera-Cruz !

Voici Camaron, de sinistre et glorieuse mémoire ! C'est ici que, le 30 avril 1863, une compagnie de la légion étrangère, commandée par le capitaine Danjou, les sous-lieutenants Vilain et Maudet, fut enveloppée par 1,800 guerilleros dont 800 cavaliers. Tous les hommes de la compagnie et leurs chefs furent tués ou faits prisonniers, sauf un tambour, laissé pour mort.

« Suivez mon exemple ! », avait dit simplement le capitaine Danjou. Il succomba le premier ; puis ce fut le tour des lieutenants Vilain et Maudet. Tant qu'un homme resta debout, il répondit par le mot de Cambronne aux sommations de se rendre.

Vaincre ou se faire tuer : à la guerre, point d'autre alternative pour les gens d'honneur !

A défaut de la reconnaissance du pays, qui prodigue au hasard ses statues et ses monuments commémoratifs, je voudrais que cette page fût d'airain, pour disputer à l'oubli la mémoire de ces soldats qui préférèrent la mort à l'ignominie d'une capitulation.

De Paso del Macho, il fallait trois jours, en diligence, pour arriver au sommet du plateau,

qui sépare l'Atlantique du Pacifique, où se trouve Mexico. Pendant ce temps, les voyageurs devaient compter sur le hasard pour échapper aux guérillas. Les patrouilles préposées à la surveillance des routes ne pouvant se trouver partout à la fois, les attaques se renouvelaient presque chaque semaine, toujours où l'on s'y attendait le moins.

Les bandes, armées de mauvais fusils, s'embusquaient sous bois ou dans une *barranca*, ravin creusé par les eaux, en un point éloigné de secours. D'un signe au cocher, elles arrêtaient la diligence, invitant les voyageurs à descendre et à vider leurs poches, ne prenant le temps ni de fouiller ceux-ci ni d'ouvrir leurs malles. La moindre résistance exposait à une décharge. Généralement on s'en tirait moyennant un sacrifice d'argent préparé d'avance. Pourtant il arriva que les malles furent pillées et les voyageurs des deux sexes abandonnés sur la route sans vêtements.

En sortant de la gare, nous trouvâmes la diligence prête à nous recevoir. Neuf voyageurs s'entassèrent à l'intérieur sur trois banquettes transversales. Trois autres grimperent sur l'impériale pour s'abriter sous une capote derrière le cocher et le conducteur. Les bagages furent arri-

més à l'arrière. Douze chevaux demi-sauvages, attelés quatre de front, se cabraient et bondissaient sur place, contenus à grand'peine par des arrieros.

Le cocher se passait de fouet, ayant assez à faire de tenir entre ses mains un énorme paquet de rênes. Le conducteur, placé à côté de lui, avait entre les jambes une musette remplie de pierres, où il puisait pour corriger ou stimuler adroitement tel ou tel animal.

Au signal du départ, l'attelage s'élança par à-coups, avec une telle furie que nos têtes s'entre-cognèrent et menacèrent de défoncer le plafond. La route était à ce point impraticable, faute d'entretien, que nous allions à travers champs, aveuglés par la poussière, franchissant les fossés, rebondissant sur des quartiers de roches, risquant de verser à chaque soubresaut.

Quatre ans de maladie m'ayant déshabitué des exercices violents, j'étais au supplice. Alors je me souvins que l'amiral Bosc, commandant la station navale des Antilles, m'avait dit, la veille de mon départ de la Martinique, que je devrais m'estimer heureux d'arriver à Mexico sans os rompus. Pour comble d'ennui, chaque voyageur

avait entre les jambes un fusil destiné à servir en cas d'attaque. L'imagination transformant en bandit tout porteur de sombrero aperçu sur la route, aussitôt un branle-bas de combat faisait apprêter les armes, au risque d'éborgner les voisins.

J'eus beau prêcher que cette agitation ne servait à rien, qu'encaqués comme nous l'étions, un seul coup de feu dans le tas tuerait l'un ou l'autre d'entre nous et mettrait les autres dans l'impuissance, à chaque instant les fusils étaient braqués sur des passants inoffensifs.

Agacé par ce manque de sang-froid, je descendis au premier relais pour mettre dans ma malle un revolver que j'avais dans ma poche, et le remplacer par des cigarettes, disant qu'elles serviraient à payer notre rançon ; mais nos rencontres se bornèrent à des convois d'argent allant à la Vera-Cruz, sous escorte de soldats mexicains.

Aussi longtemps qu'on reste dans les terres chaudes, dont la zone s'étend jusqu'au torrent du Chiquihite, à vingt lieues de Vera-Cruz, la route est encadrée par des bois vierges, des forêts de bananiers et de cocotiers, des plantations d'ananas et de caféiers. A mesure qu'on s'élève, cette

végétation fait place au tabac et au maïs ; plus haut, on rencontre l'orge et le blé.

Après plusieurs relais, dont le principal est Cordoba, nous arrivâmes, vers dix heures du soir, à Orizaba, harassés, moulus, saturés de poussière. L'hôtel où s'arrêta la diligence avait un *patio*, cour intérieure, avec des galeries étagées sur lesquelles s'ouvraient les chambres ou plutôt des dortoirs garnis de lits de sangle. Un diner de table d'hôte nous attendait.

L'excès de fatigue m'ayant coupé l'appétit, je comptais surtout sur le repos, quand on annonça le réveil pour deux heures du matin, à cause du mauvais état des routes. Cette nouvelle me consterna ; néanmoins je dormis d'un sommeil de plomb jusqu'au départ.

A la sortie d'Orizaba, la diligence s'engagea, pour gravir une côte à pic haute de 800 mètres, dans une série de 38 lacets aboutissant au plateau d'Anahuac. L'attelage, augmenté de quatre mules, se traina péniblement à l'allure du pas. Cette circonstance permit aux voyageurs de reprendre, appuyés les uns contre les autres, leur sommeil interrompu.

Une sensation de froid m'ayant réveillé aux

approches du jour, je mis pied à terre pour me réchauffer en marchant; je fus alors surpris de trouver sur les flaques d'eau une mince couche de glace. Sous la même latitude, la température du Mexique subit des variations de plus de trente degrés dans les vingt-quatre heures. La tenue légère et le chapeau de Panama des tropiques conviennent pendant le jour; la nuit réclame le manteau ou le *sarape*, sorte de châle dont s'enveloppent les indigènes.

Après avoir relayé à Ingenio et à Aculcingo, nous arrivâmes, la diligence allant presque toujours au pas, à Cumbres, situé à 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, altitude supérieure de cent mètres à celle de Mexico. De ce point culminant nous descendîmes au galop jusqu'à San Augustin del Palmar, où l'on s'arrêta pour déjeuner.

Ce lieu ne sortira jamais de ma mémoire. Il s'y trouve une eau limpide comme du cristal, très agréable à boire. Ayant eu le malheur d'en abuser, j'en devins malade au point de me croire perdu. Pour ne pas être abandonné sur la route, je dus payer une once d'or au conducteur de la diligence.

J'arrivai à Puebla dans le plus pitoyable état, incapable de voyager le lendemain. Une nuit entière de sommeil me rétablit tant bien que mal. Ne voulant pas perdre le temps de mon séjour forcé, je me mis à la recherche d'un capitaine autrichien dont j'avais reçu la visite à la Martinique. C'était un homme du monde, parlant plusieurs langues, pourvu de tous les talents d'agrément. Il me fit les honneurs de sa résidence pendant toute la journée.

Puebla est une ville de 60,000 âmes, admirablement située, régulièrement bâtie, avec de beaux monuments et plus de cinquante églises. Les rues, coupées à angle droit, forment des blocs de maçonnerie dont chacun servit de forteresse à l'épreuve du canon pendant le siège de la place par le général Forey, en 1862. Les ruines et les dégâts de ce siège, n'ayant pas été réparés, semblaient dater de la veille, notamment dans la direction du Pénitencier, du couvent de Guadalupe, des églises San Marco et Santa Inez, où l'acharnement de la résistance causa la perte de tant de braves, parmi lesquels le général d'artillerie de Laumière et le commandant Capitan, chef d'état-major de la division Douay.

De la citadelle du Guadalupe, théâtre de notre première défaite, la vue s'étend sur la ville et la contrée environnante jusqu'à Cholula, ancien centre de civilisation aztèque, où se trouve une pyramide en argile et en briques séchées au soleil, haute de soixante mètres, ayant autrefois servi, comme celles d'Égypte, de lieu de sépulture. Plus loin s'élèvent les cimes neigeuses des volcans d'Iztaccihuatl et de Popocatepel, dont le dernier exhale un nuage de fumée.

En ce moment, Porfirio Diaz, le principal champion du parti de Juarez, qui s'était rendu au maréchal Bazaine après le siège de Oajaca, se trouvait à Puebla, sous la garde des Autrichiens. Il s'évada peu de jours après mon passage.

Dans la soirée, la diligence de Mexico amena le comte de Montholon, ministre de France, avec sa famille et sa suite. Remplacé par M. Dano, il allait occuper le même poste aux États-Unis. Ayant une lettre de recommandation à son adresse, j'attendis la fin de son repas pour lui faire passer ma carte. Admis aussitôt, je trouvai M. de Montholon mal disposé pour le Mexique et l'empire de Maximilien. « Ce qu'il y a de mieux à faire ici », me dit-il, « c'est de s'en aller. »

J'ai ouï dire que ses rapports officiels avaient contribué à entretenir dans l'esprit de Napoléon III la croyance que la guerre civile des États-Unis se terminerait par le triomphe du Sud sur le Nord. Cette illusion lui venait, paraît-il, de sa femme, américaine d'origine sudiste.

Avant de me dire adieu, M. de Montholon me rendit ma lettre, apostillée de quelques mots obligeants à l'adresse de M. de La Londe, premier secrétaire de la légation française à Mexico. Le lendemain, la poste l'emporta dans la direction de Vera-Cruz, à l'heure où je repris mon voyage vers la capitale.

Sur le parcours de la diligence, la vallée de Puebla est d'une grande fertilité. Des champs d'agaves s'étendent à perte de vue. Le suc de cette plante, que l'on recueille, en creusant une cavité à l'endroit d'où s'élancent les feuilles, donne une boisson douce et fade qui porte le nom d'*aguamiel*.

On l'appelle *pulque*, après sept ou huit jours de fermentation en des vases découverts ; alors elle devient capiteuse et rappelle le cidre mousseux.

Nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, à Rio-

Frio, relais voisin des neiges du Popocatepel. Non loin de là, on découvre l'immense arène au fond de laquelle se trouve Mexico, dont l'accès est défendu par de grands lacs.

A certains endroits, le panorama est superbe. Grâce à la transparence de l'air, des villes, distantes de plusieurs lieues, semblent proches, tant il est facile de distinguer leur relief, et de dénombrer les coupoles de leurs églises. Après avoir quitté les hauteurs, la route laisse, à droite, le lac de Texcoco, à gauche, ceux de Cochimilco et de Chalco, dont les eaux se confondent dans la saison des pluies.

La capitale aztèque se trouvait, comme Venise, au milieu de lagunes. Mexico est situé en terre ferme, à cinq kilomètres au delà des lacs qui se sont rétrécis, depuis le déboisement des montagnes et la construction d'un canal dérivatif. Des efflorescences salines marquent leur ancienne étendue. Les herbes qui les encombrant permettent difficilement la circulation de radeaux, poussés avec des perches, là où les brigantins espagnols naviguaient à pleines voiles.

## III

## MEXICO

Il faisait nuit quand la diligence entra dans Mexico, au triple galop de son attelage de mules. Nous traversâmes d'abord des faubourgs mal éclairés, paraissant vides d'habitants. En approchant du centre, les rues acquirent plus de lumière et d'animation. La dernière, celle de San-Francisco, où se trouve l'hôtel Iturbide, terme du voyage, offre l'aspect de la Chaussée d'Antin. Un de mes compagnons du *Var*, arrivé de la veille, m'y attendait. Je le suivis à l'hôtel National, tenu, comme celui de la Vera-Cruz, par un Suisse.

Sur tous les points du globe, j'ai rencontré des établissements gérés par des Allemands et des Suisses ; ceux-ci avaient en outre la spécialité de teneurs de livres et de caissiers. Avec une représentation diplomatique peu dispendieuse, sans entretien de marine et de colonies, la Suisse et l'Allemagne faisaient partout concurrence aux autres pays.

L'hôtel National est situé calle de San-Francisco, à mi-distance de la Place d'armes et de l'Alameda.

On y payait relativement cher, comme dans tous les pays où l'on compte par piastres et dollars au lieu de francs.

Le lendemain, ma première visite fut pour mon vieil ami, M. de Chavannes de Chastel, grand prévôt de l'armée. Il me reçut à bras ouverts et me mit aussitôt au courant de la situation. Pour lui, qui avait assisté, dès le début, à toutes les péripéties de l'intervention, l'empire de Maximilien était un établissement sans consistance ni durée.

Il venait de rentrer à Mexico, après avoir accompagné le maréchal Bazaine au siège d'Oajaca. La prise de cette ville offrit d'énormes dif-

ficultés. Pour traverser le ravin de Las Minas, profond de plusieurs centaines de mètres, entre deux parois de granit presque verticales, on avait dû vider les caissons et transporter les projectiles à dos d'Indiens. On estimait à plus de 300 francs le prix de chaque coup de canon tiré contre Oajaca.

Un jeune capitaine d'artillerie, M. Voisin, aujourd'hui général, se distingua particulièrement à ce siège.

— Puisque vous êtes ici, me dit M. de Chastel, restez-y aussi longtemps que votre santé l'exigera et que vos ressources vous le permettront; en attendant, profitez de l'occasion pour apprendre l'espagnol et venez monter à cheval avec moi tous les matins.

Je suivis ce programme. Une grammaire Ollendorff, apprise par cœur, me permit bientôt de lire les journaux du pays et de converser en espagnol.

J'avais entrepris le voyage avec des cartes du pays, seule manière de ne pas embrouiller sa mémoire et de ressusciter les moindres détails après de longues années.

Un plan de la capitale me permit de la visiter

méthodiquement et de rattacher mes observations personnelles à des points de repère certains.

Mexico est une ville ouverte, sans portes ni remparts, ayant la forme d'un échiquier. Les intervalles entre les carrés sont de larges rues pavées et bordées de trottoirs, orientées aux quatre points cardinaux et parfaitement alignées, laissant voir les montagnes à l'horizon.

Les maisons sont en pierres de taille, à terrasses, surmontées de corniches d'où les gouttières, semblables aux gargouilles du moyen âge, allongent leur museau effilé. Des niches, garnies d'une statue de la Vierge ou d'un saint, ornent les encoignures des rues.

Au centre, se trouve la place d'Armes, d'un tiers moins grande que celle de la Concorde. Elle est bornée, à l'est, par le palais national, immense construction, dissimulant en profondeur, derrière une façade de deux cents mètres, le siège du gouvernement, tous les ministères, le Sénat, la Chambre, la cour suprême de justice, la commanderie générale, la trésorerie, l'hôtel des monnaies, l'hôtel de la poste, le jardin botanique, et trois casernes. En face, du côté occi-

dental, se dressent *Los Portales de los Mercadores* dont les arcades, semblables à celles de la rue de Rivoli, abritent des restaurants, des cafés et les plus beaux magasins. Au sud, la *Casa de Cabildo*, hôtel de ville; au nord, la cathédrale. Ainsi encadrée, cette place est magnifique.

La cathédrale est un pur chef-d'œuvre. Commencée sous Philippe II, elle a l'aspect majestueux des églises de la seconde moitié du seizième siècle. De loin, elle ressemble à Saint-Sulpice avec plus d'ampleur dans les dimensions; Sa coupole rappelle celle du Val-de-Grâce. De près, on est frappé de l'art avec lequel les différentes parties sont agencées, de l'habileté de l'ornementation. Le soubassement des tours est de construction massive, soutenu par des contreforts percés d'ouvertures qui lui donnent des apparences de forteresse.

Tous les enjolivements de la Renaissance se trouvent en cette cathédrale, environnée de guirlandes et de festons, de balustres dont les supports sont ornés de statues et de cassolettes gigantesques.

Un grande sobriété, une parfaite harmonie ont présidé à la distribution de ces ornements

dont le puissant relief attache un caractère vraiment grandiose à l'ensemble.

On remarque à l'intérieur une toile de Murillo, dite Vierge de Belem, et de grandes richesses d'orfèvrerie ; à l'extérieur, incrusté dans la muraille, un énorme bloc de pierre, portant le fameux calendrier aztèque, découvert en 1790.

Outre la cathédrale, Mexico comptait alors plus de 300 églises et de nombreux couvents.

Beaucoup de ces édifices ont fait place à des maisons, notamment le couvent de San-Francisco, qui occupait six hectares, et dont les sept coupoles avaient chacune la hauteur et les dimensions de l'Assomption de Paris.

Les peintures religieuses reproduisent généralement l'extase et la douleur ; il y en a d'horribles, comme partout où souffla le vent de l'Inquisition.

L'École des mines est une œuvre architecturale d'un bel effet. On remarque encore la douane, l'hôtel Iturbide, la fontaine de *Salto del Agua*. Le musée est très riche en antiquités mexicaines dont quelques-unes semblent empruntées à l'Égypte ; déjà la pyramide de Cholula m'avait suggéré ce rapprochement, ainsi

que le calendrier aztèque, qui rappelle le zodiaque de Dendérah.

L'Opéra, le théâtre français, exploités par des troupes de talent, plusieurs scènes espagnoles, le cirque Chiarini, une arène de taureaux, de nombreux cafés-restaurants, le glacier Fulchieri, suffisaient amplement à la distraction.

L'Alameda, où les musiques françaises jouaient tous les matins, est un beau square dont le pourtour intérieur reçoit les cavaliers. L'allée de Bucareli, bordée de saules et de bouleaux, offre hors ville, sous le nom de *Paseo*, une promenade du soir aux équipages. Des voitures de place, propres et confortables, attelées de deux mules, stationnent sur les points principaux.

En résumé, Mexico, avec ses deux cent mille habitants, son site superbe, sa place d'armes, ses monuments, ses rues Platero, San-Francisco, de la Profesa, del Espiritu Santo, plus larges et plus belles que la rue de Richelieu, est une vraie capitale, d'un séjour aussi agréable que Bruxelles ou Munich.

Parmi les habitants des villes, très peu sont de pur sang indien ou espagnol. Ces derniers portent le sobriquet de *Gachupinos*, porteurs d'épe-

rons. Les fonctionnaires, les politiciens et la masse du peuple comptent beaucoup de sang-mêlé. On évalue leur nombre à plus de deux millions. L'anarchie dans les croisements est, comme ailleurs, une des principales causes de l'anarchie sociale. La minorité seule vit, selon l'ordre, de son travail; le reste attend tout de la fortune et des révolutions.

Les indigènes de la basse classe se divisent en *peones*, *perdiosos* et *leperos*. Les premiers, véritables ilotes, exercent des professions serviles et cultivent la terre pour autrui. Il y a au Mexique d'immenses propriétés; l'hacienda de Peotillos comptait 74 lieues carrées, 10,000 chevaux, 8,000 bœufs, 20,000 moutons. Celle de Custodio, près San Luis Potosi, mesurait 524,000 hectares. Des avances d'argent y retenaient à l'état de serfs des troupeaux d'Indiens. Une fois endettés, il leur était impossible de s'acquitter avec un salaire de deux réaux par jour, à peine suffisant pour vivre.

L'haciendado spéculait encore sur la nourriture de ces malheureux et le haillon qui les couvre à demi. On estimait la dette, par tête d'Indien, sur une hacienda, à 100 piastres (540 francs) au

moins. Le même régime enchaînait les ouvriers des villes, bien que leur salaire fût supérieur.

L'Indien, très superstitieux, était soumis au clergé. En parcourant le pays, les zouaves trouvèrent dans une église un crucifix mécanique, roulant les yeux au toucher d'un ressort, qui servait à épouvanter les ouailles, quand la collecte n'était pas suffisante.

Les *perdiosos*, tirant leur nom de *por Dios*, pour l'amour de Dieu, subsistent de la charité. La cour des Miracles et le génie de Callot n'ont jamais produit de types plus navrants.

Les *leperos* sont les frères du lazzarone de Naples. Les cheveux en broussailles, rongés par la vermine, étiolés par le mauvais air, la mauvaise nourriture et la débauche, ils vivent en des bouges infects. Dans cette classe se recrutent les soldats, le bas-clergé, les guerilleros et les *soldaderas*, qui accompagnent les régiments en route, armées d'ustensiles de cuisine, semblables à des sorcières se rendant au sabbat.

Tout ce monde s'appelle *compadre*, *comadre*, et pratique l'assistance mutuelle comme en famille. Souvent on rencontre des galériens enchaînés deux à deux, balayant les rues avec un

lourd bruit de ferraille, en conversation intime avec des soldats qui les surveillent, la cigarette à la bouche. L'espèce de solidarité en usage parmi les *peleados* (gueux) rend difficile le fonctionnement de la police.

Pendant la nuit, des veilleurs parcourent les rues de chaque quartier, une lanterne à la main. On les appelle *serenos*, parce que, pour prouver leur vigilance, ils crient les heures et le temps qu'il fait. « *Son las doce! Sereno!* » Il est minuit! Temps serein! Ou bien : « *Son les cuatro! Lluvia!* » Il est quatre heures! Pluie!

Ces cris me rappelaient ceux que j'avais entendus, enfant, dans un village des Vosges : « Il est minuit sonné! Gardez bien le feu! Priez pour les trépassés! *Requiescant in pace!* »

Quand ils ne sont pas complices des voleurs, les *serenos* protègent le sommeil des habitants. On comptait si peu sur eux, au temps de l'intervention, qu'une escorte accompagnait les diligences, pendant la traversée de la ville; en dépit de cette précaution, elles furent plusieurs fois dévalisées dans les faubourgs.

L'intervention ajoutait au pittoresque indigène les uniformes multicolores de nos soldats, les

chapeaux coniques, ornés de panaches, du contingent belge, les sabres trainants et les éperons sonnants des Autrichiens aux toques rouges surmontées d'une longue plume, les hennissements des chevaux d'Afrique escortant des états-majors aux manches surchargées de galons; bref, toute l'animation du train de guerre...

Tel est le cadre où s'élaborait, en pleine évidence pour qui n'était point aveugle, le prologue d'un des plus formidables drames de l'histoire, dont Sadowa, Queretaro et Sedan remplissent les premiers actes, en attendant le coup de tonnerre de la fin. Il faudrait, pour mettre en scène l'enchaînement fatal des causes et des effets, la Muse tragique de Sophocle ou d'Eschyle et les lamentations du chœur antique.

## IV

LES PRINCIPAUX ACTEURS — L'EMPEREUR  
L'IMPÉRATRICE — BAZAINE.

Je n'avais pas attendu la fin de mon enquête sur le pays pour remettre à leur adresse les lettres de recommandation dont j'étais porteur. L'archevêque Labastida me reçut assis sur une espèce de trône en bois sculpté, revêtu d'un surplis et d'un camail, coiffé d'un bonnet quadrangulaire, surmonté d'un pompon. C'était un homme encore jeune, paraissant plus disposé à dire : « Ne touchez pas aux oints ! » que de répondre à un soufflet en offrant l'autre joue.

Il me tendit la main, que j'eusse dû baiser ;

mais, feignant d'ignorer l'usage, j'y mis la mienne, sans que cette privauté l'offusquât. M'ayant fait asseoir, il lut ma lettre, puis il me dit en termes gracieux, que, malgré l'éclipse de son influence, il se tenait à ma disposition. En prononçant le nom de l'empereur, il ajouta textuellement : « C'est une bonne personne, mais on lui donne de mauvais conseils. »

Après avoir fait partie du gouvernement provisoire, institué par le général Forey, au lendemain de l'occupation de Mexico, l'archevêque, mécontent de ses collègues, avait donné sa démission en les excommuniant. L'intervention répudia le parti clérical qui l'avait appelée, mais elle apprit bientôt que les gens d'Église sont comme les guêpes qu'il est dangereux d'exciter, quand on n'est pas sûr d'en venir à bout.

Je vis également le comte de Bombelles, chambellan de l'impératrice, intime ami de Maximilien, fils de l'ancien gouverneur de l'empereur actuel d'Autriche, neveu par alliance de Marie-Louise, deuxième femme de Napoléon I<sup>er</sup>. Issu d'une grande famille française, émigrée en Autriche, pendant la Révolution, il avait un accent allemand qui me choqua.

J'éprouve la même impression chaque fois que je rencontre d'anciens compatriotes devenus étrangers à la suite de nos discordes. La France n'a pas de plus acharnés détracteurs. J'ai su, plus tard, que le comte de Bombelles ne faisait pas exception ; toutefois, il me reçut avec l'ancienne politesse française, assaisonnée d'une pointe d'esprit, tenant de l'humour anglais. Il passait à la cour pour un *jettatore* ; réputation justifiée depuis, par la fin tragique de son ami, l'empereur Maximilien, et de l'archiduc Rodolphe, son pupille.

A la légation de France, je trouvai le successeur de M. de Montholon, M. Dano, ainsi que MM. de la Londe et de Béarn, secrétaires ; le dernier, un charmant jeune homme, qui mourut prématurément. Je n'eus avec ces personnages que des rapports de politesse ; mais je vis souvent M. Colleau, chancelier du consulat de France, ami du commandant du *Var*, dont le caractère m'inspirait une vive sympathie.

En attendant pour ma santé toujours ébranlée les bienfaits du climat, je continuais à monter à cheval, le matin, et à parcourir la ville dans la journée. Le soir, je retournais chez le grand

prévôt, qui m'emmenait souvent en visite chez M. Doutrelaine, lieutenant-colonel du génie, ancien aide de camp du maréchal Vaillant, et qui avait commandé son arme, en sous-ordre, au siège de Oajaca. C'était un officier fort instruit, doublé d'un penseur. Quand on fonda l'Institut mexicain, en souvenir de l'Institut d'Egypte, il en fut nommé président. Parmi les membres de ce corps, figuraient les capitaines de Miribel, Berge, Warnet et Voisin, qui depuis, ont fait leur chemin.

Comme son ami le commandant de Chastel, M. Doutrelaine vivait à l'écart, confiné dans ses devoirs militaires, se bornant à suivre d'un œil anxieux le cours des événements. Lui aussi ne voyait dans le régime imposé et soutenu par les armes de la France qu'une colossale aberration, un simulacre d'empire, représenté par un simulacre d'empereur.

Maximilien s'était offert aux populations comme le personnage peint par M. Corta, « le Messie aux yeux d'azur, venu par la mer d'Orient pour réaliser une prédiction aztèque ». Grand et mince de taille, il avait une tête remarquable par la limpidité du regard, la lèvre atavique des

Habsbourg, et une longue barbe blonde, partagée en deux sur la poitrine.

Toute sa personne était d'un parfait gentleman, plutôt que d'un héros d'aventures. Simple de manières, sobre, animé des meilleures intentions, il s'occupait des affaires avec la régularité d'un fonctionnaire consciencieux ; même en se rendant, dans un modeste coupé, de sa résidence de Chapultepec, le Saint-Cloud de Mexico, au palais gouvernemental, il compulsait de volumineux dossiers.

Il n'aimait point les Français, disant d'eux en chaque occasion : « Nous les payons assez cher pour ce qu'ils font. » Plus tard, il se réjouit de voir les relations s'envenimer entre la France et les États-Unis. Une lettre de lui, en date du 16 mars 1866, exprime la satisfaction que lui causerait une guerre entre les deux puissances.

Dans ses rapports avec le maréchal Bazaine, il se montrait tantôt prodigue de reconnaissance, jusqu'à lui offrir le titre de duc, tantôt plein de hauteur jusqu'à se dispenser envers lui des formules de politesse ; alors, il lui décochait des plaisanteries et des critiques acerbes, aussitôt colportées. Bazaine, de son côté, le dépeignait à

Paris comme étant « plus Mexicain que les Mexicains, plus Juariste que Juarez, n'inspirant aucune confiance par sa politique versatile et son caractère, qui était celui d'un rêveur allemand. »

Maximilien manquait de sens pratique, d'esprit de suite et d'énergie, mais il avait au plus haut degré l'orgueil de sa race et le souci de sa dignité. « S'il faut renoncer au trône », disait-il, « j'en descendrai tête haute. »

Parfois on le rencontrait sur une petite hacienda, nommée la Teja, s'exerçant à lancer le lazo en costume mexicain. Peut-être crut-il se rendre populaire en se dépouillant des formes ostensibles du pouvoir... Inconcevable erreur chez un prince ! Le peuple ne respecte que ceux qui lui imposent le respect : « Passez, rois débonnaires ! » L'anecdote suivante confirme, sur ce point, la philosophie de l'histoire et l'expérience du cœur humain.

Au cours d'une visite chez une vieille dame espagnole, nous causions sur son balcon, d'où la vue s'étendait, d'un côté jusqu'à la place d'armes, de l'autre, jusqu'à l'entrée du Paseo. Tout à coup, nous aperçûmes une troupe de cavaliers,

suisant un homme qui semblait leur chef : « *Quienes son estos caballeros?* » me dit la dame. Les ayant examinés : « C'est l'empereur et sa suite » répondis-je. — « Ay Jésus ! » s'écria-t-elle, « ce n'est pas possible. »

A l'approche du cortège, elle se pencha pour mieux voir. Quand elle reconnut que je ne m'étais pas trompé : « Cet homme est perdu ; un jour, vous le verrez pendu là-bas, contre la façade de son palais ! »

Après un instant de silence, elle continua ainsi : « Au temps de la domination espagnole, le vice-roi passait souvent sous ces fenêtres. Il était dans un équipage ruisselant d'or, attelé de huit chevaux magnifiquement harnachés et empanachés, que conduisaient des cochers et des piqueurs chamarrés sur toutes les coutures. Un nombreux cortège le précédait et le suivait. Il fallait voir alors les gens du peuple ! Tous s'arrêtaient, sombrero bas, pétrifiés de respect. Remarquez la différence ! A part les officiers étrangers, personne ne s'arrête, personne ne salue ! »

Tandis qu'elle parlait encore, le son d'une clochette frappa nos oreilles. En même temps, deux chevaux blancs parurent au coin de l'Alameda,

trainant un lourd carrosse surchargé d'ornements, aux lanternes allumées. Dans l'intérieur, des prêtres en costumes d'officiants. Celui qui occupait la place du fond tenait entre les mains un ostensor. C'était le viatique que l'on portait à un malade. Des gens d'église et des enfants de chœur l'escortaient à pied, en marmottant des prières.

A l'appel de la clochette, les portes donnant sur les balcons s'ouvrirent et les dames de chaque maison s'agenouillèrent derrière les grillages, en faisant le signe de la croix. Dans la rue, les passants, le chapeau à la main, se prosternèrent sur les trottoirs, dans une attitude recueillie.

Le cortège ayant passé : « Voyez, me dit ma vénérable interlocutrice, comment le peuple rend hommage au bon Dieu. Si nos prêtres le portaient, comme je l'ai vu en France, dans une poche de leur soutane, on ne lui ferait pas meilleur accueil qu'à l'empereur en veste de cuir ! »

Tous les grands moralistes ont émis d'analogues réflexions. Pour frapper le populaire et les femmes, il n'y a que les oripeaux; même sur les hommes de haute culture, un général en uniforme, un magistrat en robe rouge, pro-

duisent plus d'effet qu'un chef d'État en habit noir.

Maximilien avait les qualités d'un souverain constitutionnel ou d'un président de république, nullement celles d'un *imperator*. Jamais il ne parut à cheval à la tête des troupes. Manquant d'initiative, il fuyait les responsabilités. On doit lui rendre la justice qu'il n'accepta l'empire qu'à contre-cœur. Avant de quitter Miramar, il laissa échapper ces mots que l'histoire a enregistrés : « Si quelqu'un venait m'apprendre que tout est rompu, je m'enfermerais dans ma chambre pour sauter de joie, mais Charlotte... »

L'impératrice Charlotte contrastait avec son mari. La fille du roi Léopold, petite-fille du roi Louis-Philippe, était une grande et belle femme, accusant sa double origine par sa structure germanique et son nez bourbonien. A première vue, toute sa personne exprimait la vocation de régner. Autant Maximilien se montrait indifférent à l'ostentation du pouvoir, autant Charlotte semblait s'y complaire.

Elle était radieuse, présidant à quelque cérémonie, couronne en tête, décorée de son ordre de San-Carlos, ou traversant la place d'armes pour

se rendre à la cathédrale, au son des cloches et au vacarme des *cohetes*, avec tout l'appareil de la dignité impériale. Même, quand elle se promenait à cheval, en amazone couleur nankin, accompagnée du comte de Bombelles, son chambellan, l'impératrice apparaissait avant la femme.

Très instruite, parlant avec une égale facilité presque toutes les langues européennes, écrivant d'un style clair et concis, intervenant dans les affaires avec une rare sagacité, elle dominait son entourage et l'empereur.

A l'occasion, elle n'épargnait pas au maréchal Bazaine, dont sa perspicacité féminine avait pénétré le fond, les traits d'un esprit incisif, rappelant la princesse palatine. Les cléricaux ne lui pardonnèrent jamais de leur avoir appliqué le sobriquet de *Cangrejos*, écrevisses.

Le sang français qui coulait dans ses veines l'emportait toujours sur ses ressentiments politiques. « Les Autrichiens et les Belges sont très bons en temps de calme », écrivait-elle, « mais vienne la tempête, il n'y a plus que les pantalons rouges. »

Le 15 avril 1865, quatre compagnies belges

furent surprises à Tacambaro, dans le Michoacan par Regules, un des lieutenants d'Arteaga. 8 officiers, parmi lesquels le major Tygdadt, et 20 hommes, furent tués. Regules emmena 210 prisonniers, dont 3 officiers et 11 hommes blessés. Trois mois après, la légion belge, commandée par le général Van der Smissen, vengea brillamment cet échec sur Arteaga lui-même, en lui enlevant 6 canons, son parc, 600 fusils et 165 prisonniers.

Quand la nouvelle de ce succès parvint à Mexico, le colonel de Pothier, qui avait eu précédemment les Belges sous ses ordres, alla complimenter l'impératrice à Chapultepec, à la tête de son régiment, le 81<sup>e</sup> de ligne, un des plus beaux de l'armée. Le hasard ayant dirigé de ce côté ma promenade à cheval, je vis l'impératrice passer la troupe française en revue, questionnant les officiers et les soldats, fière et visiblement émue d'une démarche qui lui rappelait ses liens avec la France (1).

(1) On lit dans une lettre d'elle, en date de ce jour-là : « J'ai passé devant le front des troupes en parlant à la plupart des officiers et à plusieurs soldats, puis le régiment a défilé aux cris de : « Vive l'empereur ! Vive l'impératrice ! » Ils

De tous les personnages qui ont traversé la scène du Mexique, l'impératrice Charlotte est le seul pour lequel la nature eût fait un effort. Elle semblait marquée, pour jouer, dans l'âge mûr, le rôle d'une Marie-Thérèse ou d'une Catherine de Russie. En ce moment, l'infortunée n'avait que vingt-cinq ans !

En attendant qu'il vérifiât cette sentence de Tacite : *Imperium cupientibus nihil medium inter summa aut pæcipitia*, le maréchal Bazaine inaugurait dès lors, au Mexique, l'esprit d'insubordination militaire et de malsaine ambition dont le réveil, sous forme de *boulangisme*, a mis la France en péril.

Bazaine n'avait rien de ce qui distingue à première vue les pasteurs de peuples et les conducteurs d'armées : ni le regard foudroyant de

étaient superbes avec leur air martial, leurs pantalons rouges, couvre-nuque et guêtres blanches.

» A vous vrai dire, la vue de tout régiment français me cause un battement de cœur indéfinissable et je ne sais quel sentiment de consanguinité. Les drapeaux troués qui sont restés parmi les premiers souvenirs de mon existence, produisent sur moi une sensation que je ne saurais dire. C'est de l'affection, de l'admiration, mais que suis-je pour ces hommes-là qui me sont tout ! »

Napoléon, ni la haute stature de Kléber, surmontée d'une tête de lion, ni même la désinvolture charlatanesque de l'école de Murat. De moyenne taille, trapu, court d'encolure, bouffi de visage, il représentait un gros Major d'infanterie, indolent et débonnaire, avec suffisamment de malice dans les yeux pour expliquer son avancement.

Au lieu de suppléer au manque de prestige naturel par l'étalage du commandement en chef, il affectait une grande simplicité. On le rencontrait journellement à cheval, seul ou accompagné d'un officier d'ordonnance, vêtu d'un dolman sans insignes, un couvre-nuque blanc sur son képi, armé d'un fouet de chasse, qu'il s'amusait à faire claquer, suivi de loin par deux chasseurs d'Afrique.

Dans ses promenades, il se montrait familier avec tout le monde. Je l'ai vu tendre la main à des gens au-dessous de cet honneur.

On lui attribuait la passion des femmes ; pour se procurer celle d'un sergent mexicain, il nomma le mari capitaine et l'envoya servir à la frontière. Comme le fameux Chamillard, ministre de Louis XIV, il cultivait le billard. Sans avoir le

goût des cartes, il lui arriva de perdre une grosse somme au *monte*, en cherchant à se rattraper après un *banco* malheureux. Le lendemain, il paya, bien qu'il eût la certitude d'avoir été volé.

Les officiers de son entourage vantaient son coup d'œil militaire, son humeur toujours égale et son sang-froid dans l'action ; plusieurs d'entre eux, notamment le commandant Vilette, un excellent homme, que je rencontrais souvent chez le grand-prévôt, lui étaient fort attachés.

Pendant seize mois, temps de mon séjour à Mexico, Bazaine n'en sortit pas. Pour soumettre le Mexique, il eût fallu le génie et l'infatigable activité de César ; pourtant César employa dix ans à conquérir la Gaule. Au train dont Forey et Bazaine conduisirent la guerre, un siècle n'eût pas suffi à la pacification d'un territoire cinq ou six fois plus étendu que la France.

Les esprits clairvoyants suspectaient Bazaine de poursuivre un but personnel. Son mariage avec une Mexicaine accrédita cette opinion, même parmi les soldats. Maximilien la partageait (1).

(1) On trouve cette phrase dans une lettre de lui, en date du 18 juillet 1865, où il est dit : « On se joue des deux

Surfait au point de vue militaire, Bazaine n'entendait rien à la politique, qu'il ne faut pas confondre avec l'intrigue. Les hommes qu'un caprice souverain ou l'engouement populaire élèvent trop haut ont besoin de s'appuyer sur quelqu'un pour ne pas tomber à plat. Ney perdit sa tête en perdant Jominy ; mais il n'en resta pas moins un honnête homme, un grand patriote et le brave des braves.

Bazaine rencontra dans son conseiller intime, officier intelligent et ambitieux, à la façon des Saint-Arnaud, des Cousin-Montauban et des Dupin, son mauvais génie. L'histoire dira sans doute que, s'il rêva de devenir l'arbitre de la France, après avoir convoité l'héritage de Maximilien, il y a été poussé. Les préliminaires de la capitulation de Metz, où le général Napoléon Boyer remplit une mission secrète en Angleterre, rapprochés des dernières convulsions de l'empire mexicain, où son empreinte est marquée dans les documents officiels, mettent en évidence le

empereurs, voilà la situation ; mais elle ne durera pas longtemps ; les deux empereurs commencent à voir clairement, et le Mexique et la gloire de l'armée française seront sauvés et triompheront de toutes les intrigues méprisables.»

trait d'union qui relie les deux catastrophes, et le rôle joué par un comparse dans la plus grande tragédie de l'histoire moderne.

Dans un Mémoire publié en 1868, par ordre du gouvernement mexicain, on trouve en détail, et jour par jour, les sommes payées aux maréchaux Forey et Bazaine pour leur entretien.

Du 13 juillet au 22 octobre 1863, le maréchal Forey reçut, pour meubles, réparations, plantes et fleurs, loyer, salaire des domestiques, deux cent quarante-deux mille cent trente-six francs soixante-dix centimes. Dans ce compte figurent 4,000 fr. pour deux vases, 2,900 fr. pour vaisselle en porcelaine, 1,950 fr. pour un service bleu et doré, 1,750 fr. pour un lit, 800 fr. pour draps de lit et couvre-pieds, 16,500 fr. pour soie, brocatelle et autres étoffes, 500 fr. pour achat de chemises, 8,000 fr. pour casquettes et jaquettes blanches des cuisiniers, culottes en velours des cochers, brosses pour nettoyer les souliers, etc., etc.

Après le départ de Forey, Bazaine occupa le même hôtel, depuis le 3 novembre 1863 jusqu'au 27 mars 1866. Pendant ce temps, le trésor mexicain lui versa la somme de un million, quinze mille neuf cent onze francs, quatre-vingt-quinze

centimes. Il est juste de remarquer que, répartie sur plusieurs années, la dépense de Bazaine est moindre que celle de Forey limitée à trois mois. On trouve dans les détails : A Gourgaut, pour livrées de domestiques, 8,985 fr; à Borel, pour casquettes et chapeaux de domestiques, 610 fr.; à Courtois, pour compte de la blanchisseuse, 275 francs.

Bazaine recevait cinq mille francs par mois pour indemnité de logement, et son état-major 5,250 francs. Quand il se maria, l'empereur Maximilien lui fit don du château de Buena-Vista, sa résidence : il n'en continua pas moins à toucher ses frais de logement. Son compte se termine par la mention suivante : A Vargas, pour reliure des titres de propriété remis au maréchal Bazaine, 100 francs !

Quand le mauvais exemple vient de haut, il descend jusqu'en bas.

C'était à qui tirerait de l'argent du gouvernement et de la municipalité. La protection des diligences, service essentiellement militaire, était payée à part. Les douze chasseurs d'Afrique, formant l'escorte du maréchal, recevaient 1775 francs par mois ; le reste à l'avenant.

L'intervention a coûté cher au Mexique. Aucun pays, si ce n'est la Turquie et l'Égypte, n'a été plus effrontément exploité par les étrangers, avec la connivence de leurs représentants officiels. La plus grande partie des revenus servait au paiement de créances nullement justifiées ou démesurément grossies. Avant l'empire, la dette publique mexicaine s'élevait à 920 millions de francs; elle était de 1750 millions deux ans après.

Sans être financier, il est facile de se rendre compte de ce que Maximilien a réellement touché du montant des emprunts contractés sous son règne. Les titres étaient émis avec une perte de 40 pour 100. Les frais et commissions se montaient à 10 pour cent. Les intérêts, qui couraient pendant l'émission, prenaient 20 pour 100. Restaient 30 pour cent sur lesquels le gouvernement français prélevait 25 pour 100.

*Cinq pour cent* du total des emprunts : voilà ce qui entra réellement dans les coffres de l'empire !

S'emparer du revenu des douanes, c'est rendre impossible l'existence d'un gouvernement au Mexique; d'ailleurs la fraude avait singulièrement

diminué ce revenu. On en peut juger par ce fait que, pendant une période de quatorze mois, sous l'intervention, la douane de la Vera-Cruz ne produisit que 10 millions, au lieu de 30, recette normale.

Des centaines de caisses débarquaient tous les mois, en franchise, sous le nom de l'empereur, qui n'en savait rien. Quelques-unes seulement contenaient des meubles et autres objets destinés au palais impérial, les autres appartenaient aux spéculateurs et aux aventuriers cosmopolites qui entouraient la cour.

La contrebande s'exerçait surtout sous couvert de bagages de l'armée. Des chargements de vins, des caisses remplies de marchandises et d'articles de mode, entraient, sans payer les droits, pour être publiquement vendus dans les magasins de Mexico. Souvent la main militaire venait délivrer les objets en douane. Toute protestation était étouffée par des influences qu'on désignait nominativement... Passons!

## V

UNE RENCONTRE — UNE SÉANCE DE LA COUR  
MARTIALE

L'hôtel national avait un restaurant ouvert sur la rue où beaucoup d'officiers prenaient leurs repas, en même temps que moi. Quand il ne s'y trouvait personne de ma connaissance, je mangeais seul, toujours à la même table, en lisant les journaux. Sans compter ceux du pays, il y en avait plusieurs en langue française, même un *Petit Journal*. *L'Estafette*, organe du maréchal Bazaine, et *l'Ère Nouvelle*, journal officieux de l'empire, étaient rédigés, non sans talent, le

premier, par M. de Barrès, le second, par M. Masseras.

A quelque distance de ma table venait régulièrement s'asseoir un habitant de l'hôtel dont la personne attira mon attention par un je ne sais quoi où l'on reconnaît les hommes au-dessus du commun. Sans qu'il y parût, je l'observais, cherchant à pénétrer son *incognito*. En procédant par élimination, je parvins à déterminer ce qu'il n'était pas ; quant à dire ce qu'il était, j'eusse été fort embarrassé. Ce qui me déconcerta fut de l'entendre parler, tantôt le français avec l'accent anglais, tantôt l'anglais avec l'accent français, mitigé du ton nasillard des Américains. Au bureau de l'hôtel, on ne savait rien sur son compte, sinon qu'il fréquentait les ministères et qu'il recevait des dépêches timbrées du sceau impérial.

Un jour, au moment où je m'y attendais le moins, il m'accosta pour me demander un entretien particulier. Je le suivis dans sa chambre. Là, sans préambule, il me tint à peu près ce langage : « Je m'appelle de Courcillon ; je suis Français, parent de M. Rouland, ancien ministre ; j'ai depuis longtemps quitté la France pour exercer la médecine à San-Francisco ; plus tard, j'ai renoncé

à ma profession pour m'occuper des mines ; après avoir gagné et perdu plusieurs fortunes, il me reste l'aisance ; j'ai épousé une Américaine ; nous n'avons point d'enfants, ce qui me permet de voyager selon mes goûts ; ici, j'entretiens des relations journalières avec le cabinet de l'empereur, pour des affaires de haute importance ; ayant perdu l'habitude de la langue française, j'ai besoin de quelqu'un pour la rédaction de documents confidentiels. Voilà quinze jours que je vous observe, je connais vos relations et la cause de votre séjour à Mexico ; nous devons nous entendre ; maintenant que vous savez mon histoire, racontez-moi la vôtre. »

En quelques-mots je lui résumai mon passé.

Après quelques jours, il voulut me payer ma collaboration. Je refusai péremptoirement. » Vous avez donc beaucoup d'argent ? » me dit-il. — « Assez », répondis-je, « pour rester indépendant vis-à-vis de vous. » — « Combien ? » — A peu près trois mille francs. » — Ce n'est pas assez. Avec cela, vous pouvez vous trouver acculé contre le besoin, obligé de faire n'importe quoi pour vivre. Vous ne serez maître de votre sort qu'à la condition d'avoir toujours dix mille francs

devant vous. Mangez des cailloux, s'il le faut, jusqu'à ce que vous les teniez. Si vous profitez de mon conseil, au lieu d'être mon créancier, vous serez mon débiteur. »

Un an après, j'avais une somme plus que suffisante, quand on n'est pas son propre esclave, pour être libre envers tout le monde, et employer couramment le mot *non*, le plus difficile à prononcer dans toutes les langues.

Bien que M. de Courcillon dissimulât son altruisme sous des apparences de paysan du Danube, nous nous entendions parfaitement. Souvent il m'accompagnait dans mes excursions.

Un jour, l'idée nous vint d'assister à une séance de la cour martiale. Arrivés dans une salle vide, au premier étage d'un ancien couvent, nous nous assimes sur des banquettes, où nous représentions à nous seuls tout le public. Les juges ayant pris place, on amena deux pauvres diables, accusés de s'être nuitamment introduits, à main armée, déguisés en militaires, dans une case isolée, et d'avoir contraint, sous menace de mort, les habitants à se coucher, le visage contre terre, pour s'emparer d'une hachette et d'un foulard.

Un interprète leur traduisit l'acte d'accusation et les questions du président. Tous deux protestèrent de leur innocence.

— « C'est bien ! Faites entrer les témoins ! »

Un homme et une femme parurent successivement ; vrais types de *peleados* en guenilles, auprès desquels les accusés figuraient de grands seigneurs. Sommés de dire la vérité, ils racontèrent la scène esquissée plus haut. A cette question du président : « Puisque vous étiez couchés sur le ventre, comment avez-vous dévisagé ces hommes ? » ils répondirent qu'ils se redressèrent au moment où les autres fouillaient la case, une chandelle à la main. — « Alors, vous êtes sûrs de les reconnaître ? »

— Oui ; par le sang du Christ ! »

— « La parole est au commissaire du gouvernement ! »

Un capitaine prononça un bref réquisitoire, concluant à la peine de mort.

— « La parole est au défenseur ! »

Un sergent débita des lieux communs sans rapports avec le fond du débat. Peste soit de la rhétorique ! Une phrase suffisait pour dire qu'il était inadmissible que deux hommes se fussent

déguisés en soldats — où auraient-ils pris les uniformes? — pour voler une hachette et un foulard.

Quand le sergent se rassit, le président se leva : Au nom de l'empereur, les nommés tel et tel, convaincus, etc., etc., sont condamnés à mort. La sentence, sans appel, sera exécutée dans les vingt-quatre heures. »

Nous sortîmes de la salle atterrés, sans échanger une parole. En passant, nous vîmes les condamnés écoutant la lecture du jugement, devant la garde assemblée. L'interprète l'ayant traduit en espagnol : « *Esta bien, señor!* » dirent-ils simplement.

Le soir, je trouvai le président de la cour martiale chez le glacier Fulchieri ; il vint me dire qu'il m'avait vu à l'audience. « Moi aussi, je vous ai vu ! » répondis-je. « Est-il possible de jouer ainsi avec la vie humaine ! » Puis, j'essayai de lui démontrer les invraisemblances de l'accusation.

— « Bah ! » fit-il, « tout Mexicain est un guerillero ; ou il l'a été, ou il le sera ; on ne risque pas de se tromper en fusillant ceux que l'on tient ! » Il se mit à rire, quand je voulus le con-

vaincre que la peine du talion gouverne l'histoire, et qu'en abusant des droits de la guerre, on risque de déchaîner sur son propre pays les Euménides vengeresses. Peut-être l'année terrible lui a-t-elle ouvert les yeux !

Peu de jours avant mon arrivée, la même cour martiale avait condamné à mort le fameux chef de guerillas, Romero, qui s'était fait prendre au combat d'Apacingo, par le colonel de Pothier. Cette condamnation ayant été critiquée par les journaux mexicains, le maréchal fit arrêter de sa propre autorité et traduire en conseil de guerre cinq rédacteurs qui furent condamnés à la prison et à l'amende.

L'empereur laissa la justice suivre son cours, mais il ressentit vivement l'injure faite à son pouvoir et fit des démarches pour obtenir le remplacement de Bazaine par le général Douay, en ce moment à Paris, en vertu d'un congé de convalescence.

Maximilien n'entendait rien aux choses militaires. Pour réorganiser l'armée, il commença par licencier celle qu'il avait. Cette mesure entraîna la défection de compagnies entières, capitaines en tête, qui ne tenaient à l'empire que

par la solde. Aux portes mêmes de la capitale, les troupes, commandées par Fragoso et Valdez, passèrent à Juarez.

Le maréchal Forey ayant supprimé la *leva*, qui consistait, comme la *presse*, autrefois pratiquée en Angleterre, pour le recrutement de la marine, à ramasser dans les rues et les lieux publics les premiers venus, jugés aptes au service, il eût fallu la remplacer par la conscription ; mais le système était impraticable à cause du préjugé de castes qui ne permettait pas de confondre dans les rangs les diverses classes de la société.

Restait la ressource d'incorporer les déserteurs et les prisonniers de guerre ; triste ressource, car on était obligé de les enfermer dans les casernes et de les garder à vue, pendant les marches, pour empêcher les désertions. L'armée mexicaine était si peu sûre que le général Casanova refusa de conduire sa troupe au Yucatan, à moins qu'on ne le fit accompagner par une force au moins égale.

Au fond, rien d'efficace n'était possible, l'argent faisant défaut. Pour résoudre des problèmes insolubles, Maximilien nommait des commissions ; on sait à quoi elles aboutissent.

Parmi les fonctionnaires, quelques-uns eurent le courage de dire la vérité. On lit dans une lettre du préfet de Morélia, à l'empereur, en date du 30 juin 1865 : « La révolution marche à son but, rien ne l'arrête... Sa force est dans la faiblesse du gouvernement. Celui-ci n'a pas de pensée fixe... l'opportunité et l'unité d'action manquent dans tout. En un mot, Sire, on cherche en vain l'intelligence qui dirige, la volonté ferme qui décide, la main vigoureuse qui exécute ; le chaos en est la conséquence forcée... »

A défaut d'une armée nationale, restait celle de l'intervention.

Le contingent autrichien avait des officiers distingués, mais, parmi les soldats, recrutés au hasard, beaucoup de fantassins n'ayant jamais touché un fusil, beaucoup de cavaliers ne tenant pas à cheval ; il fallut les instruire avant de les utiliser.

Les Belges, qui étaient venus au Mexique pour former la garde d'honneur de l'impératrice, trompés dans leur attente, irrégulièrement payés, ne se souciant pas de courir le pays à la poursuite des guerilleros et de verser leur sang pour une cause stérile, ne demandaient qu'à retourner en Europe.

Les chefs de ces corps, jugeant que Bazaine, dans un but d'ambition personnelle, contrecarrait l'empire, au lieu de l'aider, n'obéissaient qu'avec impatience à ses ordres.

## VI

LA GENDARMERIE MEXICAINE — LE GARROTE VIL  
LE SERVICE A MEXICO

Sur ces entrefaites, parut un décret de l'empereur concernant la création d'un corps de gendarmerie mexicaine. Ce corps devait être recruté parmi les soldats français, belges et autrichiens avec adjonction de Mexicains offrant des garanties de fidélité. Un concours portant sur la langue espagnole et les diverses branches du service de cavalerie, déciderait du choix des officiers, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de capitaine. Les candidats étaient invités à se présenter à jour fixe devant un jury d'examen.

A l'annonce de ce décret, mes amis me pressèrent de concourir. En vain, j'objectai qu'il était trop tard pour recommencer, après cinq ans d'interruption, une carrière manquée au début, et que, n'ayant jamais porté l'épaulette, j'aurais mauvaise grâce à rivaliser avec des officiers joignant à plusieurs années de grade la supériorité des services rendus et de l'entraînement à la guerre. J'insistai sur ma quasi-ignorance de la langue espagnole, le délabrement de ma santé et surtout sur la fragilité de l'empire qui ne permettait pas de s'attacher à sa fortune. « Qu'importe ! » dirent-ils, « si vous êtes reçu, vous pourrez toujours donner votre démission ; vous aurez du moins la satisfaction d'avoir été officier. » Cet argument me décida.

Le concours étant fixé à quarante jours de date, j'avais du temps devant moi. Je possédais encore les matières de cavalerie, d'hippiatrique et d'équitation. La langue espagnole seule me préoccupait, d'autant que les autres candidats avaient eu le loisir de l'apprendre à fond, tous comptant plusieurs années de séjour au Mexique. A partir de ce moment, je m'enfermai dans ma chambre, n'en sortant, pour ainsi dire, qu'à l'heure des

repas. Au bout de trente-trois jours, j'avais repassé les théories militaires et je savais assez d'espagnol pour rédiger un rapport en cette langue. Bref, je fus reçu le premier à l'examen.

Le décret n'ayant pas prévu le cas où un ancien sous-officier l'emporterait sur des officiers, mon numéro me donnait droit au grade de capitaine. On m'offrit celui de sous-lieutenant, que je refusai, bien que M. de Chastel m'engageât à l'accepter.

L'affaire traina quelques jours, au bout desquels on m'offrit une lieutenance, que je refusai encore sur les conseils de M. de Courcillon. — « Tenez bon ! », me disait celui-ci, « capitaine ou rien ! » — Le surlendemain, de très bonne heure, une estafette me remit une invitation à me rendre chez le commandant Loysel, chef du cabinet militaire. Je le trouvai dans son lit. — « Bonjour, capitaine », fit-il, en me voyant ; puis il me déclara que ma nomination, contraire à toutes les règles, était la chose la plus difficile qu'il eût obtenue de l'empereur ; en même temps, il m'annonça que je commanderais l'arrondissement de Mexico.

Ce poste n'était pas sans importance. Au point de vue pécuniaire, il comprenait, outre une pre-

mière mise pour l'achat de deux chevaux, les frais d'habillement et d'équipement, diverses allocations se montant, avec la solde, à une douzaine de mille francs par an. L'uniforme était plus simple et plus pratique que celui de la gendarmerie française. Un sombrero servait de coiffure en grande tenue de service.

Le corps d'officiers se composait d'un lieutenant-colonel, véritable mastodonte pour la taille et le poids, ancien chambellan de la reine de Hollande, et officier de la Légion d'honneur bien qu'il détestât la France et les Français ; d'un commandant mexicain ; d'un lieutenant détaché du 3<sup>e</sup> zouaves pour remplir les fonctions de trésorier, de deux lieutenants et de deux sous-lieutenants dont un Autrichien et trois Mexicains. Au début, j'étais le seul capitaine.

Nous formions d'abord un état-major sans troupes. D'après le décret d'organisation, le corps devait monter à 1,900 hommes ; il en comptait à peine cent au bout de six mois. Le service était à peu près nul.

Avant tout, il s'agissait de couler dans un moule homogène des soldats différents d'origine. On me confia cette tâche où la connaissance de

l'allemand me servit, les Autrichiens formant la majorité. C'étaient de braves gens, plus faciles à discipliner que les Belges et les Français.

Capitaine improvisé, j'avais à craindre l'opposition de mes subordonnés immédiats, mais je n'eus pas de peine à leur imposer le respect. Seul, le chef du corps m'enveloppa d'un réseau d'intrigues, qui aboutirent finalement à sa confusion.

Nous n'étions pas d'accord sur l'achat des chevaux.

Il avait d'ailleurs une manière d'entendre le service, contraire aux règlements. La caserne de gendarmerie servant de prison à des individus dénoncés comme ayant fait cause commune avec les dissidents, il s'était arrogé le droit d'interroger les prévenus et de les soumettre à la bastonnade pour leur arracher des aveux.

Ni les soldats français, ni les belges, ni les mexicains ne se prêtèrent à cette besogne. Parmi les Autrichiens, des Croates seuls obéissaient aveuglément. Plusieurs fois, je ne pus m'empêcher d'intervenir en faveur des prisonniers illégalement maltraités. Cette conduite toute naturelle me procura une intéressante aventure.

Un soir qu'on donnait le *Trouvère* à l'Opéra,

j'allais, en costume civil, prendre une place au guichet, quand un Mexicain voulut passer devant moi. Je l'arrêtai net par les épaules. Comme il protesta, je lui remis ma carte, disant que s'il n'était pas content, je me tenais à sa disposition. Le lendemain, quelle fut ma surprise de recevoir sa visite !

« En lisant votre carte, » me dit-il, « je me suis rappelé que vous avez soustrait au bâton un de mes parents arrêté sous une fausse accusation. Non seulement je ne vous en veux pas de l'affaire d'hier, mais je suis prêt à vous servir. Si jamais vous tombez entre les mains d'une guérilla, réclamez-vous de moi. » En même temps il me donna son nom.

Me voyant étonné, il se méprit sur mon sentiment :

« *Yo soy caballero, señor!* s'écria-t-il du ton d'un homme offensé. Sur ma réponse que sa démarche le prouvait, il prit congé, non sans avoir répété, en termes emphatiques, que sa reconnaissance me protégerait à l'occasion.

J'en'ai jamais revu ce personnage, mais peu s'en fallut que, plus tard, je ne fusse dans le cas d'invoquer son nom.

Les abus cessèrent lorsque le commandement passa au colonel Lafon, fils de l'acteur célèbre, et sortant de la gendarmerie de la garde. Un heureux hasard m'établit dans sa confiance.

Envoyé avec 80 cavaliers dans la direction du Popocatepel, où l'on avait signalé la présence d'une guérilla, je revins au bout de quatre jours, après avoir parcouru 150 kilomètres, en pays de montagnes, sans un cheval blessé. Quinze jours après, le lieutenant-colonel hollandais ramena d'une semblable expédition 31 chevaux hors de service; en outre, il s'attira des plaintes de la part des habitants. Ce contraste, relevé par l'État-Major général, mesura la valeur militaire de chacun.

Vers ce temps eut lieu l'exécution de trois malfaiteurs au moyen du *garrotte vil*. Ce supplice est atroce.

Qu'on se figure un échafaud sur lequel sont implantés autant de poteaux qu'il y a de patients. Un carcan de fer, faisant saillie en avant de chaque poteau, est relié par une vis, qui le traverse, à un tourniquet. Quand les condamnés arrivèrent sur des tombereaux attelés de mules, à travers une foule silencieuse, d'où s'élevaient des fumées

de cigarettes, trois prêtres les accompagnèrent sur la plate-forme, en récitant la prière des morts. Les bourreaux les firent asseoir sur des planchettes, le dos tourné contre les poteaux, leur passèrent le cou dans les carcans qu'ils refermèrent avec des clavettes, puis ils s'attelèrent aux tourniquets jusqu'à ce que l'on entendit les gémissements du bois et le craquement des vertèbres.

Les appareils fonctionnant mal, le supplice dura plusieurs minutes. Quand il fut consommé, un *Padre* grimpa sur l'échafaud et se mit à débiter un sermon, accompagné de gestes véhéments, pour engager les spectateurs à profiter de l'exemple, courant d'un cadavre à l'autre et les secouant, comme pour les prendre à témoignage. Les *peleados* écoutaient, bouche béante, sans trahir aucune émotion.

En revenant de ce spectacle, je jurai qu'on ne m'y reprendrait plus.

Créée et entretenue à grands frais, la gendarmerie mexicaine ne fut presque pas utilisée. Des semaines se passaient sans prise d'armes. Le service des hommes se bornait au pansage des chevaux et aux corvées. Il n'y avait même pas

de factionnaire à la porte de la caserne. Les officiers étaient presque toujours en bourgeois. La même oisiveté rongait la garnison française.

Dans les armées de vieux soldats, le service ordinaire se fait pour ainsi dire tout seul. Les officiers n'ayant pas à intervenir dans les détails, tous les ressorts se détendent à la longue, surtout en campagne et lorsque les exigences de la guerre ne sont pas suffisantes pour les remonter. A Mexico, sauf le maréchal, le colonel Petit et le commandant Lardeur des chasseurs d'Afrique, peu d'officiers montaient régulièrement à cheval.

Le soir, on les rencontrait, soit à l'Opéra, soit au théâtre français dont Bazaine manquait rarement une représentation. La troupe comptait plusieurs acteurs de talent, notamment Paul Aleza et mademoiselle Elodie Girard; tous périrent, en 1867, à bord de l'*Evening Star*, qui se perdit, corps et biens, en se rendant de New-York à la Nouvelle-Orléans.

Des officiers passaient les nuits au jeu, risquant le nécessaire dans l'espoir de gagner le superflu. Un scandale, éclatant de temps à autre, dévoilait les ravages causés par ce vice.

A l'époque où je préparai l'examen de gendar-

merie à l'hôtel National, une nombreuse compagnie se réunissait, chaque soir, pour jouer au lansquenet, dans un salon de l'étage supérieur. Souvent il m'arriva d'y monter en quête d'une distraction. Mon habitude, dans ce cas, était de circuler autour du tapis vert et d'observer sur les physionomies le reflet des émotions.

« Pour connaître un homme », disent les Orientaux, « il faut le voir à table, en voyage et au jeu. » De ces trois épreuves la dernière est la plus probante. Certains sont capables de perdre royalement leur dernier écu, dont l'âpreté se trahit au moindre gain.

Un soir, l'un des joueurs s'absenta momentanément. Devenu banquier, après son retour, il eut une telle veine qu'en un clin d'œil il rafla tout l'argent. Cette fois, je ne remarquai rien d'inso- lite; mais le même fait s'étant exactement repro- duit à quelques jours d'intervalle, m'inspira des soupçons.

Parmi les perdants se trouvaient deux capi- taines français; l'un, M. de Pontécoulant, fils d'un ancien pair de France, officier de la Légion d'hon- neur en récompense de nombreuses actions d'éclat; l'autre, nommé Berthelin, jouissait éga-

lement d'une haute réputation militaire. Une première fois, à la tête d'une compagnie franche, il dégagea le général mexicain Nivas, très compromis ; quelques mois après, il détruisit la bande du fameux Rojas et s'empara d'un obusier, de 500 chevaux et mulets, de sa caisse et de son chien, une magnifique bête que tout le monde appelait Rojas, en souvenir de son ancien maître.

Ayant rencontré, le lendemain, ces deux capitaines, au restaurant, je leur fis part de mon observation. « Ouvrez l'œil ! » leur dis-je, « sur ce personnage suspect ; vous le surprendrez probablement en flagrant délit. »

Le même soir, vers minuit, un vacarme du diable et les aboiements de Rojas mirent l'hôtel en émoi : c'était le voleur que l'on précipitait dans l'escalier. Plus tard, le capitaine Berthelin fut tué dans une embuscade et le chien Rojas recouvra sa nationalité.

## VII

LE COLONEL TOURRE — VOYAGE A RIO-FRIO  
LE DÉCRET DU 3 OCTOBRE

J'ai dit qu'une partie du couvent de San-Francisco avait été transformée en immeubles. Une nuit, le feu s'étant déclaré dans l'un d'eux, le colonel Tourre, du 3<sup>e</sup> Zouaves, accourut un des premiers, à la tête de son régiment. Pour mieux juger la situation et donner ses ordres, il monta au premier étage de la maison voisine, accompagné d'un officier et d'un clairon ; mais l'incendie s'étant propagé latéralement, les poutres qui soutenaient le plancher s'affaissèrent, entraînant dans les flammes le colonel et ses deux suivants.

Le lendemain, on découvrit leurs restes à l'état d'ossements calcinés. On les transporta avec les honneurs d'usage au champ du repos. Les officiers étrangers et beaucoup de Mexicains s'associèrent au deuil de l'armée française.

Le colonel Toure, jeune encore, semblait promis à un brillant avenir. Un épisode de guerre qu'il raconta devant moi est resté dans ma mémoire.

Dans je ne sais plus quelle affaire, sur les hauts plateaux de la province de Huasteca, les zouaves avaient emporté d'assaut la clé de la position, lorsque, la fusillade éteinte, l'ennemi en fuite, huit d'entre eux tombèrent comme foudroyés. Nulle cause apparente ne justifiant cette perte, on s'aperçut, après examen, que les zouaves étaient morts asphyxiés faute d'air. J'ai observé qu'à l'altitude de Mexico, l'une de mes deux montures, de provenance américaine, s'essouffait facilement.

M. de Courcillon, ayant terminé ses affaires, était retourné aux Etats-Unis. « Qui sait » m'avait-il dit, en partant, « si nous ne nous reverrons pas bientôt? »

Je ne songeais pas alors à quitter une situa-

tion où je n'avais rien à faire, et dont les émoluments, régulièrement payés, m'assuraient des économies. Libre de donner ma démission, à mon heure, j'avais résolu de demeurer au Mexique jusqu'à ce que mes ressources me permissent de demander à la France le rétablissement de ma santé, toujours précaire. Mes amis de la Martinique approuvaient ce plan.

Dans les premiers jours du mois de septembre 1865, le commandant Loysel, chef du cabinet militaire de l'empereur, me fit appeler dans son domicile privé. « Nous avons besoin de vous », me dit-il, « êtes-vous prêt à partir demain pour les Etats-Unis? » — « Oui », répondis-je sans hésiter. Alors il m'expliqua le but de ma mission. On jugera de son importance par les deux pièces suivantes, dont copie authentique est entre mes mains.

Mexico, el 8 de Setiembre.

Las Autoridades mexicanas, sea civiles, sea militares, à qui, enes se presentara este documento, procuraran per todos los medios à su alcanze, facilitar al Señor D. Francisco Carlos Mismar, ayuda, proteccion eficaz y cuantos arbitrios necesitare.

*Por orden de S. M. El Emperador.*

*El jefe del gabinete militar.*

C. LOYSEL.

Mexico, 9 de Setiembre de 1863.

El Señor D. Carlos Mismer, portador de la présente, que parte en comision urgente de orden de S. M. El Emperador puede necesitar caballos de la Posta, en cuyo caso prevengo a Ustedes que le faciliten los que pidiere, satisfaciendo el importe de los que ocupe, la Aduana a quien corresponda, lo que dando aviso de haberse satisfecho se le abonara por esta general en su cuenta corriente respectivo.

*El Director General.*

L. DE LA PALA

S. res (mot illisible) de Correos  
en la carrera de Vera-Cruz.

En même temps que ces pièces, le commandant voulut me remettre une traite de cent mille dollars sur la maison Rothschild de New-York ; mais d'après mon observation, que la moitié de cette somme suffirait, il la réduisit dans la journée à cinquante mille.

Muni d'un passe-port pour moi et pour mon ordonnance, un ancien gendarme français, nommé Lebléis, qui m'avait voué un attachement de Breton, je partis le lendemain matin. A la suite des pluies, la crue des lacs avait confondu leurs eaux. Une partie des faubourgs était inondée par infiltration. La route se trouvant coupée entre

Santiago et Ayotla, il fallut traverser une distance de plusieurs centaines de mètres sur un radeau poussé avec des perches.

La navigation terminée, nous remontâmes dans la diligence, mais tel était l'état du sol, détrempé par les pluies, qu'à peine put-elle se mouvoir au pas. A tout moment on nous invitait à descendre pour permettre à la voiture de franchir des marécages et des fossés. Quand elle penchait d'un côté, menaçant de verser, on la soutenait de l'autre avec des cordes attachées par en haut. Las d'être secoué et d'entendre les cris agaçants de deux femmes mexicaines qui se rendaient à Puebla, je résolus de voyager à pied, en ligne droite, tandis que la diligence s'évertuait dans les détours de la montée.

Je marchais devant, mon ordonnance derrière, tous deux en bourgeois, sans autre arme que ma canne. Quand nous passions sous bois, perdant de vue la diligence, Lebléis me tenait en garde contre la rencontre d'une guérilla ; mais, ayant l'esprit préoccupé, j'étais aussi sourd à sa voix que Don Quichotte aux remontrances de Sancho Pança. D'ailleurs qu'avions-nous à craindre ? Le nom du Mexicain, que j'avais

bousculé à l'Opéra, ne devait-il pas nous servir de talisman ?

Un instant je crus avoir l'occasion d'éprouver sa parole de *caballero*. Nous venions de nous engager, par un sentier en pente raide, dans une *barranca*, quand six cavaliers en armes s'avancèrent à la file au-devant de nous. « Du coup, nous sommes pincés ! » s'écria Lebléis. Nous continuâmes notre marche ; c'était le seul parti à prendre. Les Mexicains passèrent, en portant la main à leurs chapeaux.

Plus loin, nous aperçûmes trois autres cavaliers immobiles à l'ombre d'un arbre. Ceux-ci jouaient au monte. On sait que la selle mexicaine porte un pommeau en argent, ayant la forme et la dimension d'une assiette, qui sert à suspendre le lazo, à écrire, à manger, sans descendre de cheval. Dans le présent cas, le pommeau faisait office de table à jeu. Les trois individus étaient tellement absorbés par leur passion qu'à peine daignèrent-ils nous honorer d'un regard.

Étant remontés en diligence, nous arrivâmes, vers 10 heures du soir, à Rio-Frio. J'y trouvai un télégramme me rappelant à Mexico. Il fallut

recommencer, à quatre heures d'intervalle, le trajet parcouru dans la journée. En descendant, nous ne quittâmes la diligence que pour traverser en radeau la portion de route inondée.

De retour dans la capitale, j'appris que le gouvernement avait renoncé à ma mission. Je ne l'ai jamais regrettée. Pour que je pusse la remplir avec honneur, il eût fallu que l'histoire détournât son cours ; encore n'étais-je pas bien sûr de réussir. Aujourd'hui je remercie la destinée d'avoir soustrait ma chétive barque au naufrage de l'empire mexicain.

Quelques jours après ma rentrée parut le fatal décret du 3 octobre 1865. Il convient d'en rappeler l'origine et la signification.

Un premier décret, signé Forey, en date du 20 juin 1863, avait institué une cour martiale pour juger les malfaiteurs pris les armes à la main. Cette cour, composée d'un officier supérieur président, de deux capitaines juges, d'un officier rapporteur et d'un sergent greffier, jouissait d'un pouvoir discrétionnaire. Elle devait rendre sa sentence le jour même, à la majorité absolue. Cette sentence, sans appel, était exécutoire dans les vingt-quatre heures. A Mexico, on

fusillait les condamnés, en pleine ville, contre une église sécularisée. La façade de cette église était criblée de balles.

Les cours martiales se multiplièrent à mesure que l'armée d'occupation rayonna sur le pays. On a pu se faire une idée de leur fonctionnement par le compte rendu d'une séance de la cour de Mexico.

L'application du décret Forey entraîna de tels abus que les réclamations affluèrent chez l'empereur. Son droit de grâce annula l'effet de plusieurs sentences ; mais alors les cours martiales et les commandants militaires se plaignirent de ce que l'usage de ce droit affaiblissait leur autorité. L'empereur céda.

Le décret de Maximilien diffère de celui de Forey en ce qu'il s'appliquait, non seulement aux malfaiteurs, mais à tous les Mexicains combattant pour leur indépendance. En le signant, Maximilien signa son arrêt de mort. Il était évident que tous les prisonniers, français ou autres seraient exposés à des représailles, et que l'empereur n'en serait pas exempt, s'il tombait au pouvoir de l'ennemi.

La guerre revêtit une forme sauvage. Le 7 oc-

tobre, une guérilla fit dérailler le train de Vera-Cruz à Paso del Macho. Le lieutenant-colonel Friquet, un garde d'artillerie et sept hommes de troupe furent tués et mutilés.

En réponse, le maréchal Bazaine lança une circulaire confidentielle, portant le n° 2729, qui fut communiquée aux seuls officiers. Elle se terminait ainsi :

Je vous invite à faire savoir à vos troupes que je n'admets pas qu'on fasse des prisonniers. Tout individu, quel qu'il soit, qui sera pris les armes à la main, sera mis à mort. Aucun échange de prisonniers ne se fera à l'avenir. Il faut que nos soldats sachent bien qu'ils ne doivent pas rendre les armes à de pareils adversaires. C'est une guerre à mort, une lutte à outrance entre la barbarie et la civilisation qui s'engage aujourd'hui. Des deux côtés, il faut tuer ou se faire tuer.

Pour apprécier la gravité de cette circulaire, il convient de dire que trois compagnies belges étaient prisonnières de l'ennemi, depuis le premier combat de Tacambaro, sans compter les Français et les Autrichiens capturés isolément.

Le général Arteaga fut une des premières victimes du décret. Surpris le 13 octobre à Santa-Ana-Anathlan, par le colonel impérialiste Ramon Mendez, il fut passé par les armes sans jugement,

ainsi que le général Salazar, 3 colonels, 5 lieutenants-colonels, 8 commandants, dont un ancien moine, nommé Gonzalès, et un grand nombre d'officiers subalternes. Le général Arteaga était estimé non seulement de ses compatriotes, mais de l'armée française. Ce n'était pas un vulgaire chef de guérilleros. Lors de la tentative du général de Lorencez sur Puebla, en 1862, il eut les deux jambes fracturées par un éclat de mitraille, en défendant les Cumbres d'Aculcingo. Quand il se laissa prendre, il avait, sous ses ordres, des troupes des trois armes, débris de l'armée régulière de Juarez. Avant de mourir, il écrivit à sa mère une lettre antique. « Ici, traîtres ! » s'écriait-il, en montrant au peloton d'exécution la place de son cœur.

Il faut rendre la justice aux Mexicains qu'ils ne vengèrent pas la mort de leurs compagnons sur les prisonniers belges de Tacambaro ; même ils rendirent la liberté, peu de temps après, à 7 officiers et à 185 soldats.

La mort d'Arteaga fut ouvertement pleurée à Mexico.

J'habitais, à cette époque, Calle de Corpus Christi, en face l'Alamada, ayant pour co-locataire

un capitaine de chasseurs d'Afrique, nommé Polliot, gendre du général Montauban, et connu pour avoir tué plusieurs lions en Algérie.

C'était un habile tireur. Souvent nous montions sur la terrasse de la maison pour y prendre le frais, assis sur des pliants. Dans ce cas, il avait toujours son fusil entre les jambes. Qu'un oiseau de proie, comme il y en a beaucoup au Mexique, vint à tournoyer sur nos têtes, il se levait pour l'ajuster, en offrant de parier qu'il tomberait sur la terrasse. Jamais il ne manquait son coup.

Un jour que nous occupions ce poste, des lamentations s'élevèrent de la maison voisine, habitée par une famille mexicaine. Plusieurs fois, j'avais été réveillé le matin par des cris de femmes, à l'heure où l'on fusillait les condamnés de la cour martiale ; même il m'arriva de distinguer l'exclamation de Ay ! Jesus ! suivie de ces mots : *Esta gente quiere acabar con nosotros!* Littéralement : Cette gent veut en finir avec nous !

« Que se passe-t-il ? » me dit mon compagnon. Informations prises, les lamentations que nous avions entendues avaient pour cause l'exécution d'Arteaga. Ce trait permet de mesurer l'impopularité de l'intervention.

## VIII

SERPENT A SONNETTES — LE COLONEL  
DUPIN — MARQUEZ

Dans une partie de chasse que nous fimes ensemble, le capitaine Polliot m'a peut-être sauvé la vie. Le gibier abonde aux environs de Mexico. Le lièvre y pullule. A certaines époques de l'année, les oiseaux de passage s'abattent sur les lacs par troupes innombrables, surtout les canards. Les gens du pays en tuent par grandes quantités, en disposant au bord de l'eau des espèces de machines infernales, composées d'un assemblage de canons de fusil braqués sous un angle aigu. Des rabatteurs repoussent habilement

les canards à portée des machines, qui déchargent leur mitraille au moment où ils s'envolent en formant nuage.

Notre chasse ne s'adressait pas aux canards, mais aux lièvres. Nous partîmes de bonne heure, à cheval, suivis d'un chasseur d'Afrique portant des victuailles dans son bissac. Bientôt il y eut assez de gibier pour en charger sa monture. Alors nous prîmes place sur une grande roche pour déjeuner.

Déjà nous avions fini et allumé des cigarettes, prêts à remonter à cheval, quand un bruit parti derrière nous, semblable à celui d'un parchemin froissé, nous dressa sur pied comme mus par un même ressort. « C'est un serpent à sonnettes ! » s'écria le chasseur d'Afrique en étendant le bras. « Le voyez-vous ? » Nous vîmes, en effet, à quelques pas de distance, un vilain reptile gris-jaunâtre, d'un mètre de long, dont la queue s'agitait avec une extrême vitesse et dont les yeux étincelaient. Fort de mon expérience des trigonocéphales de la Martinique, je voulus marcher vers lui, la canne haute, mais, plus prompt que moi, mon compagnon le tua d'un coup de fusil. Son intervention me sauva d'un danger que je ne soupçonnais pas.

Le crotale s'élançe, dit-on, avec une telle rapidité, qu'il est impossible de le prévenir; c'est pour cette raison que les Mexicains l'appellent *ecacoalt*, mot qui signifie « le vent. » Il diffère des serpents de la Martinique, dont le regard est froid, par l'éclat de ses yeux quand il est en colère, et par la virulence de son venin, qui entraîne la mort au bout de quelques instants.

A cette époque, un personnage à sensation parut à Mexico. Il portait un dolman rouge, constellé de décorations, un pantalon de coutil blanc fourré dans des bottes en cuir jaune, armées d'éperons du pays, un revolver à la ceinture et un sabre de cavalerie au côté. Un large sombrero ombrageait sa tête de matamore, ornée d'une longue barbe grisonnante. C'était le colonel Dupin.

Déjà célèbre par la mise en vente publique, après la campagne de Chine, d'une collection de bibelots provenant du pillage du Palais d'Été, il avait complété sa réputation au Mexique en se montrant inexorable aux dissidents. Le général Forey l'avait chargé de nettoyer les terres chaudes des bandes qui les infestaient, avec une contre-guérilla, composée d'hommes de

toutes nationalités, qu'un de leurs chefs a ainsi dépeints : « Officiers et soldats se grisèrent sous la même tente ; les coups de revolver sonnaient souvent le réveil. Quant au costume, si cette troupe eût défilé sur les boulevards de Paris, on eût cru assister au passage d'une ancienne bande de truands exhumée du fond de la cité. »

Dupin commença par brûler toutes les cases isolées, les ranchos et les pueblos, sur une étendue de plusieurs lieues. Incendier les villages, pendre les habitants : tel était son système de guerre.

Pour forcer la maîtresse du chef mexicain, Ingenio Avelos, à révéler la retraite de son amant, il ordonna de lui passer la corde autour du cou. Cette femme ne parla qu'à la dernière extrémité.

Une autre fois, il pendit un père et son enfant. Celui-ci, raillant la maladresse des exécuteurs, ajusta le nœud de ses propres mains et demanda qu'on le tournât du côté de l'ombre pour éviter à ses yeux la réverbération du soleil.

A Cotastla, il fit fusiller un aubergiste dont la femme avait vainement tenté d'obtenir la grâce. Après l'exécution, elle barra la route à son

cheval et cria : « Avant huit jours, colonel, tu mourras ! » Puis elle disparut en sanglotant. Dans la même semaine, le train de Vera-Cruz à Paso del Macho dérailla dans le bois de la Pulga ; la locomotive et les wagons s'amoncelèrent, pendant que, de chaque côté des berges, les guerilleros dirigeaient un feu plongeant sur les voyageurs. Le chef de bataillon Ligier, commandant supérieur de la Soledad, fut tué, ainsi que la plupart des soldats égyptiens composant l'escorte. « Où donc est ce misérable Dupin ? » criaient les assaillants, en retournant les blessés et les morts.

Dupin avait joué de bonheur. Parti de la Soledad pour toucher, à la Vera-Cruz, la solde de sa troupe, il devait effectuer son retour par ce train ; mais ayant eu vent de quelque chose, il différa, échappant ainsi à la vengeance de la veuve de Molina.

Son passage à Mexico était motivé par son rappel (1) en France, sur la demande de l'empe-

(1) Le capitaine Ney d'Elchingen succéda au colonel Dupin dans le commandement de la contre-guérilla : elle comprenait en ce moment 3 compagnies d'infanterie, 2 escadrons et 3 pièces, au total, 600 hommes.

reur Maximilien, à qui son nom était odieux.

Singulier moyen de régénérer le Mexique que d'employer des hommes tels que Dupin et Marquez!

Celui-ci était surnommé l'assassin de Tacubaya, pour avoir fait fusiller, à la suite d'un combat livré dans cette ville, les étudiants de l'école de médecine, accourus au secours des blessés. Leur crime était de professer des opinions libérales.

On reprochait encore à Marquez d'avoir violé la légation d'Angleterre pour s'emparer de vive force d'une somme qui s'y trouvait en dépôt. Champion du parti clérical dont les intrigues avaient suscité l'intervention, il mit ses bandes au service du général Forey, qui le récompensa en le nommant commandeur de la Légion d'honneur, au risque de ravalier cette décoration.

Un des premiers actes de Maximilien, après son avènement, fut de se débarrasser de Marquez, en le chargeant d'une mission à Constantinople. Le malheureux empereur n'en expia pas moins, dans les fossés de Queretaro, les conséquences d'une politique qui se montra, dès le début, sans intelligence, sans scrupules et sans pitié.

## IX

## ATTAQUE D'UNE DILIGENCE

LA MISSION LANGLAIS — ATTITUDE DES ÉTATS-UNIS  
MISSION SAILLARD

Le roi Léopold de Belgique étant mort, son fils, Léopold II, chargea une ambassade d'en porter officiellement la nouvelle à sa sœur, l'impératrice Charlotte. Cette ambassade, après avoir rempli sa mission, s'en retournait à la Vera-Cruz, sous la protection de cavaliers mexicains, lorsque, près de Rio-Frio, une guérilla, profitant du moment où l'escorte se trouvait éloignée de la diligence, apparut inopinément.

Les Belges, ayant voulu se défendre, essayèrent une décharge qui tua l'envoyé du roi. Son corps fut rapporté à Mexico. Je me souviens que, pendant le service funèbre, l'empereur et l'impératrice ne purent contenir leur émotion. Le spectacle était poignant.

Connaissant la route de Rio-Frio, pour l'avoir explorée à la tête de 80 chevaux, et parcourue quatre fois, en diligence, je ne m'explique le guet-apens dont l'ambassadeur belge fut victime que par la connivence de l'escorte avec les guérilleros. Il n'y eut ni poursuites ni enquêtes à ce sujet.

Au mois de février 1866, mourut subitement M. Langlais, conseiller d'État, envoyé depuis peu, par le gouvernement français, pour mettre l'ordre dans les finances mexicaines. Maximilien l'ayant investi, par décret, d'attributions presque dictatoriales, les ministres s'entendirent, avant son arrivée, pour prendre, à l'insu des représentants de la France, diverses mesures tendant à paralyser son action. Cette intrigue échoua.

Grâce à un travail acharné, où il prodigua ses forces, M. Langlais conçut un plan de réformes

qui comportait la suppression de trois mille emplois et la réduction d'un tiers de tous les émoluments, y compris la liste civile de l'empereur. Ce plan, conforme aux exigences de la situation, souleva un tollé général parmi les parasites du budget, à ce point que la mort de son auteur fut attribuée au poison : la rupture d'un anévrisme suffisait à l'expliquer.

La dernière chance en faveur de l'empire disparut avec M. Langlais. Il laissa la réputation d'un homme infatigable au travail, éminemment capable, absolument intègre. Si tous les fonctionnaires de l'intervention avaient ressemblé à ce modèle, l'honneur du moins eût survécu à l'inévitable désastre mexicain.

« On peut tout faire avec des baïonnettes, excepté s'asseoir dessus. » Ce mot du prince Napoléon exprime la situation de l'Empereur Maximilien, depuis le jour où il prit terre au Mexique. Pour trouver un point d'appui, il eût fallu qu'il se présentât effectivement aux *peones* comme le libérateur attendu, en rayant d'un trait de plume la dette qui les rendait esclaves des haciendados. C'était le seul moyen de supplanter Juarez dans la sympathie des masses,

d'intéresser à sa cause le monde civilisé, et d'enlever tout prétexte d'intervention aux États-Unis, qui venaient de sacrifier un million d'hommes et 35 milliards à l'affranchissement des nègres.

Maximilien n'était pas de force à concevoir un pareil programme, encore moins à l'exécuter. Dès lors, il ne lui restait qu'à subir l'aveugle destin.

Aussi longtemps que les États-Unis furent aux prises avec la guerre civile, ils se contentèrent de proclamer la doctrine de Monroë : « L'Amérique aux Américains » et d'appliquer à Maximilien cette formule dédaigneuse « *who claims to be emperor in Mexico,* » qui se dit empereur du Mexique. Mais lorsque, après la chute de Richmond, en avril 1865, ils recouvrèrent la liberté de leurs mouvements, ils firent remettre à Paris une note portant que « les États-Unis voulaient ardemment continuer les relations d'amitié qui les unissaient depuis longtemps à la France, mais que cette amitié courrait de sérieux dangers, à moins que la France ne reconnût qu'il était de son intérêt et de son honneur de renoncer à l'idée d'établir une monarchie au Mexique. »

Cela voulait dire : « Retirez-vous ; sinon, vous nous obligerez à vous faire la guerre ! »

A partir de cette note, la situation devint grave. Les enrôlements pour le compte de Juarez se firent ouvertement à Pittsburg, à Philadelphie, à New-York. Des armes, des munitions, des équipements furent envoyés au Mexique.

Une tentative de Maximilien, pour s'entendre directement avec les États-Unis, échoua. Johnson, ministre des affaires étrangères, lui renvoya sa lettre.

Au mois de février 1866, le cabinet de Washington invita, pour la seconde fois, celui des Tuileries à évacuer le Mexique *sans aucune condition ni stipulation*.

La France dut obéir à cette sommation d'autant plus significative, qu'en ce moment, le Congrès américain venait d'adopter une proposition tendant à faciliter à Juarez un emprunt de 50 millions de dollars.

Le temps était loin où Napoléon III écrivait au général Forey : « Nous allons opposer une digue infranchissable aux empiètements des États-Unis ! »

La France s'émut en voyant que « la plus grande pensée du règne », selon l'expression de M. Rouher, menaçait d'aboutir à un fiasco.

Le verbe *postvoir* manque à la langue française ; il serait nécessaire pour définir une infirmité mentale qui ne permet de voir les choses qu'à l'état de faits accomplis. *Stultorum magister eventus*.

Depuis longtemps l'histoire de France ressemble à un roman-feuilleton dont la suite est remise au lendemain et le dénouement au hasard. A défaut d'une direction intelligente, l'histoire s'abaisse au niveau des lois élémentaires de la nature. Bientôt l'enchaînement des causes et des effets présente le spectacle d'un fleuve débordé, qui étend ses ravages, sans qu'aucune puissance humaine le puisse ramener dans son lit.

Cette image rend le désarroi de la politique franco-mexicaine à ce moment. Pour prévenir les conséquences de tant de fautes accumulées, il était trop tard.

Quelques jours après la mort de M. Langlais, je me promenais, à cheval, dans l'allée conduisant à Chapultepec, lorsque je fus rejoint par un

cavalier inconnu, qui m'accosta pour me demander un renseignement.

Il ressemblait à M. de Bismarck, tel que la photographie le représentait il y a vingt-cinq ans ; moins grand toutefois, et moins solidement charpenté.

Bientôt l'entretien s'élargit et porta sur l'ensemble de la situation. J'exprimai, en toute franchise militaire, ce que j'en pensais, concluant à l'évacuation immédiate du Mexique, sous peine d'en être chassés par les Américains : « Si Napoléon III est aveugle », dis-je, le monde entier voit clair. Personne ne croit plus à son génie. En s'obstinant dans une voie sans issue, il ne sauvera pas l'empire du Mexique, et court risque de perdre le sien. »

« C'est possible, — me dit mon interlocuteur, « mais comment dégager la France de cette malheureuse entreprise ? » — « Il n'y a pas à hésiter, répondis-je, « il faut obtenir, à tout prix, l'abdication de Maximilien, en tenant compte du caractère de sa femme, et en lui offrant, d'accord avec l'Autriche, les réparations d'honneur et les compensations auxquelles il a droit. Ce point résolu, rien n'empêche de conclure, par

l'intermédiaire des États-Unis, un arrangement avec Juarez, qui permettra l'évacuation à bref délai. »

Il objecta qu'une pareille liquidation ne se pouvait faire sans révolter l'amour-propre national.

— Qu'importe l'amour-propre ! » m'écriai-je, « en des circonstances où les hommes d'État doivent imiter les chirurgiens qui n'hésitent pas à couper un membre pour sauver le corps. » L'inconnu sembla impressionné par ce langage, mais il garda le silence.

Au moment de me quitter, il m'annonça son retour en France par le prochain paquebot, disant qu'il me reverrait avec plaisir à Paris. En même temps, il me remit sa carte où je lus : *Baron Saillard, ministre plénipotentiaire, etc.*

On verra, plus tard, quelle influence cette rencontre exerça sur ma destinée.

En m'exprimant avec autant de liberté, je ne croyais pas m'adresser à un envoyé extraordinaire du gouvernement français. Pourtant le nom du baron Saillard était dans toutes les bouches. Bientôt on sut qu'il avait mission d'annoncer le rappel des troupes françaises, en trois détache-

---

ments, dont le dernier s'embarquerait au printemps de l'année 1867.

Après avoir refusé de le recevoir, Maximilien finit par lui accorder une audience, où il se plaignit, en termes véhéments, de Napoléon III, lui reprochant de faillir à toutes ses promesses.

## X

## RÉVOLTE DES ZOUAVES A LA MARTINIQUE

Vers ce temps se place l'arrivée à Mexico d'un bataillon de zouaves, qui signala son séjour à la Martinique par une des plus criminelles révoltes militaires que l'histoire ait enregistrées. Je ne la passerai pas sous silence, estimant que la dissimulation ajourne le remède du mal, et que le véritable patriotisme consiste à prémunir son pays contre tous les périls, non à l'endormir dans une fausse sécurité. *Pessimum genus inimicorum laudantes.*

Toutefois, comme il s'agit d'un fait extrêmement grave, je n'ai pas voulu m'en fier à ma mé-

moire, et j'ai prié un ami sûr de me fournir un récit circonstancié des scènes dont il a été témoin. Voici sa réponse à ma lettre :

Notre excellent gouverneur, le contre-amiral de Lapelin, avait été prévenu de l'escale à Fort-de-France du transport l'*Allier*, chargé d'un bataillon de zouaves à destination du Mexique. Ce bataillon, sans état-major proprement dit, était plutôt un ramassis d'un millier d'hommes, destinés à combler des vides. On savait qu'ils s'étaient fait remarquer par leur mauvaise tenue, en passant par Aix et Marseille pour s'embarquer à Toulon.

C'est fin janvier 1866 que l'*Allier* jeta l'ancre au carénage de Fort-de-France; les zouaves furent aussitôt dirigés sur le fort Desaix, où, par mesure de précaution, les postes d'infanterie de marine avaient été renforcés. Vingt-quatre heures après, un samedi, entre midi et une heure, on entend sonner la générale. Grand émoi parmi la population, en apprenant que les zouaves, mécontents d'être internés au fort, se sont rués sur le poste de garde et l'ont désarmé, après avoir tué la sentinelle, grièvement blessé le lieutenant et d'autres hommes du poste. Deux ou trois cents de ces zouaves descendirent la rampe qui conduit en ville.

De la rue Saint-Denis, on les voyait s'abattre sur le pont Cartouche comme des fauves échappés d'une ménagerie; quelques-uns assiégeaient déjà l'hôtel du gouvernement. On peut juger de leurs dispositions par le fait suivant dont j'ai été le témoin consterné. Un de leurs lieutenants, rallié par la sonnerie, courait vers le fort, lorsque, arrivé devant la Direction de l'intérieur, il rencontre un groupe de zouaves et les interpelle. On lui répond par un de ces gestes de la

main familiers aux voyous ; il insiste, dix bras l'envoient rouler dans le ruisseau. Alors je ne pus retenir une exclamation qui me revint quelques années plus tard, à la même place, en apprenant la déclaration de guerre à la Prusse : « Pauvre France ! »

Cependant deux ou trois cents hommes d'infanterie de marine, que pouvait fournir la garnison du fort Saint-Louis, coururent vers le fort Desaix, sous la direction du commandant Sasias, mais il trouvèrent le pont-levis levé. Les zouaves s'étaient enfermés pour piller les magasins. Toutes les tentatives pour les soumettre devinrent inutiles. Alors commença une véritable bataille qui dura de une heure de l'après-midi à trois heures du matin. Et l'on vit, à dix-huit cents lieues de la mère-patrie, des soldats français s'entretuer comme chiens et loups. Les assiégés n'avaient que les armes enlevées au poste du fort ; mais abrités par les manguiers, qui couvrent les parapets, ils tiraient de haut en bas presque à coup sûr. Des balles de l'infanterie de marine s'égarèrent sur des internés d'autres régiments. Un factionnaire oublié dans un coin perdu du fort est découvert, on le désarme, et il va être fusillé, lorsqu'une jeune femme, mademoiselle Amélie Boyer, s'élance au milieu des zouaves et leur arrache une victime.

Le matin de ce même jour, un jeune créole, nommé de Courmont, venait de s'engager dans l'infanterie de marine. Il n'y avait pas deux heures qu'il portait l'uniforme, quand on le chargea d'une dépêche pour le commandant Sasias. Une balle de zouaves le tua raide à quelques pas du fort.

Entre temps, la gendarmerie du chef-lieu faisait la chasse aux mutins ; les gendarmes, peu nombreux, n'y vont pas de main-morte ; il y eut des coups de sabre malheureux.

Vers six heures du soir, le commandant Sasias, qui diri-

geait le siège, se trouve si malade qu'il est obligé de rentrer en ville; le lieutenant Weber a rejoint le fort avec deux pièces d'artillerie, et c'est le commandant Regard, du génie, qui est désigné pour remplacer le commandant Sasias. L'inquiétude augmente à mesure que le jour baisse; que sera la nuit? Toutefois, à partir de neuf heures, les coups de fusil deviennent plus rares et finissent par s'éteindre. Vers trois heures du matin, le commandant Regard et le capitaine du génie Hinstin, aujourd'hui général à Mézières, pénètrent dans le fort sans rencontrer de résistance. Les zouaves dorment ivres-morts. On pouvait croire que tout était fini.

Les morts des zouaves furent empilés dans des fourragères de l'artillerie; mais cela n'était pas du goût des mutins. Ce dimanche, à trois heures de l'après-midi, une sonnerie de clairons éclata à la porte de la cathédrale. Presque aussitôt, trois zouaves envahissent la nef et se précipitent à l'assaut du chœur; l'assistance, qui compte plus de femmes que d'hommes, se disperse affolée; mais au banc de l'administration qui précède le chœur, un officier du commissariat, M. Trillard, barre le chemin aux manifestants, qui réclament le curé pour bénir leurs morts. L'abbé Blanger, administrateur de la paroisse, fut, en cette occasion, comme en bien d'autres, admirable de sang-froid: gardant ses vêtements sacerdotaux, il se rend immédiatement avec les enfants de chœur sur le seuil de la cathédrale où l'attendent deux fourragères chargées d'une cinquantaine de cadavres.

Les prières des défunts récitées, l'abbé Blanger compléta la cérémonie liturgique par une allocution qui émut tous les assistants. Tandis qu'il parlait, les zouaves se tinrent à ses côtés, un genou à terre, la tête dans les mains et l'accompagnèrent du refrain bien connu à Paris, les jours

d'émeute : « Ah ! les misérables, ils ont assassiné nos frères ! et hô... et hô... » L'un d'eux, fixant le prédicateur, s'écria : « Tiens, il parle comme mon oncle, celui-là ! » Les deux autres finirent par se trouver mal. De bonnes femmes s'empresrent à les ranimer avec des remèdes tirés de la pharmacie Fiès.

A l'hôpital, les salles sont bondées de blessés. Les chirurgiens et les sœurs ne peuvent suffire à tous à la fois. Les blessures sont toutes très graves à cause de la courte distance qui séparait les combattants ; il y en a d'atroces provenant des sabres et des baïonnettes.

Le mot de la fin était pour le cimetière où la masse des zouaves s'était donné rendez-vous. Par une précaution qui ne devait pas être inutile, la gendarmerie du chef-lieu avait été renforcée des brigades de Saint-Pierre et de celles des principales localités de l'intérieur. C'était donc une division de cinquante vaillants gendarmes qu'avait sous la main le chef d'escadron Gilet. Par une disposition tout indiquée, l'entrée du cimetière ne fut permise qu'aux hommes accompagnant les fourragères. Les zouaves protestent d'abord, puis des pierres pleuvent sur les gendarmes. Un mouvement tournant menace de les envelopper. Le commandant Gilet, atteint à la tête, pousse une charge qui débande les manifestants. Ainsi finit cette lamentable échauffourée.

Pour l'histoire, elle restera « la révolte des zouaves à la Martinique. »

Il fallait un bouc émissaire pour porter la peine de l'impéritie du gouvernement métropolitain. L'amiral de Lapelin, gouverneur de l'île, fut chargé de ce rôle. Malgré la haute estime dont il jouissait dans la marine, sa carrière fut brisée. Peu de temps avant la guerre de 1870, l'impératrice Eugénie lui reprochait encore aux Tuileries d'avoir « laissé tuer ses zouaves. »

Le jour de l'arrivée de ce détachement à Mexico, une foule de cavaliers et de piétons se portèrent à sa rencontre et l'accompagnèrent sur la place d'armes de la citadelle.

Contrairement à leur habitude de marcher à la débandade, les zouaves se présentèrent à l'étape en rangs serrés et alignés. L'appréhension d'un châtiment mérité se lisait sur leurs visages. Ils en furent quittes pour la peur. Le maréchal leur adressa une semonce. Quelques soldats allèrent en prison ; d'autres, aux compagnies de discipline. Les officiers, qui avaient fait leur devoir, passèrent devant un conseil d'enquête qui les acquitta.

Depuis les Romains jusqu'au commencement de ce siècle, une troupe, coupable de rébellion, était décimée. Napoléon profitait de la première affaire pour la saigner à blanc. Aux termes des règlements en vigueur, les conseils de guerre et les cours martiales étaient armés pour faire justice des coupables. J'ignore si la faiblesse de la répression est imputable au maréchal ou s'il reçut des ordres de Paris. Beaucoup d'officiers y virent l'effondrement de la discipline et le présage des désastres où sombra l'ancienne armée.

Le licenciement des zouaves aurait dû précéder toute autre réforme.

Rien ne justifie, surtout depuis que les Orientaux ont adopté l'uniforme européen, le maintien d'un corps dont la tenue correspond au charlatanisme et au débraillé militaires. Combien est préférable à ces bandes indisciplinées dont la vue consterne les véritables soldats, un régiment tel que le 81<sup>e</sup> de ligne, commandé par le colonel de Pothier ! Quand il défilait dans les rues de Mexico, avec la majesté de la vieille garde, au retour d'une campagne triomphale, on était fier d'entendre les officiers étrangers s'écriant sur son passage : quelle magnifique troupe !

## XI

## LA SITUATION S'AGGRAVE

LA GUERRE AU MEXIQUE — HÉROÏSME DE L'ARMÉE  
DÉTRESSE FINANCIÈRE

Cependant l'annonce du rappel de l'armée française encouragea toutes les résistances et rendit de plus en plus précaire la situation de l'empire. Un proverbe dit : « Quand le navire fait eau, les rats se sauvent. » Abandonné par le clergé, après avoir sanctionné les lois dites « de réforme » ; par les courtisans, aussitôt qu'il n'eut plus de charges, de titres et de décorations à distribuer ; par les agioteurs et spéculateurs de toutes sortes, à mesure que se tarissait la

source des subventions, des concessions et des exemptions de douane ; suspect aux libéraux, en butte à la haine des patriotes, indifférent à la masse du peuple, Maximilien ne pouvait même plus compter sur ses ministres. A part quelques amis particuliers et des serviteurs fidèles venus d'Autriche, à sa suite, tout le monde le trahissait. Parmi les étrangers, le commandant Loysel, de l'État-Major français, et le capitaine Pierron, des zouaves, chefs de son cabinet militaire, restèrent à peu près seuls dévoués à sa personne. Même les représentants des puissances qui avaient reconnu l'empire, bornèrent leurs relations avec son gouvernement à la sauvegarde de leurs intérêts nationaux.

Malgré la rigoureuse application du décret du 3 octobre, les guérillas couvraient les routes. Elles se recrutaient jusque dans les faubourgs de la capitale. La concorde est la suprême ressource des faibles et des vaincus. Renonçant à leurs rivalités, les chefs juaristes s'entendirent, et bientôt la moitié du pays retomba entre leurs mains. Les autorités locales ne savaient plus à qui obéir. Des bandes d'Américains et de nègres, provenant du licenciement de l'armée fédérale,

envahissaient les frontières du nord. La ville de Matamoros, à l'embouchure du Rio-Grande, où se trouvait le général Méjia, à la tête des meilleures troupes mexicaines, était vouée à une prochaine capitulation.

A partir de ce moment, le maréchal Bazaine négligea la pacification intérieure pour concentrer ses troupes en vue d'une guerre contre les États-Unis. Sans quitter Mexico, il ordonna de fortifier certains points stratégiques, pour assurer les communications avec Vera-Cruz. L'insuffisance et l'incohérence de ses ordres aggravèrent la situation.

Le public, qui ne connaît les faits de guerre que par les batailles, ne se doute pas des fatigues et des privations qu'impose une interminable campagne à travers un pays cinq fois plus grand que la France et cinq fois moins habité. En suivant sur la carte l'itinéraire parcouru par tel ou tel régiment de l'armée du Mexique, on est navré de voir tant de vertu militaire et d'héroïsme dépensés en pure perte.

Pour gagner Zamora, le général Douay fit exécuter à ses troupes une marche de 20 lieues en trente heures.

Un détachement du 2<sup>e</sup> zouaves, sous les ordres du commandant Japy, parcourut en vingt-quatre heures, à dos de mulets, la distance de 28 lieues qui sépare Zacatecas de Valparaiso.

Le commandant La Hayrie, de la légion étrangère, franchit avec 156 hommes, à l'aide de quelques charrettes, 23 lieues en vingt heures, pour se rendre de Saltillo à Monterey.

Afin de renforcer le commandant La Hayrie, le général Jeanningros fit 32 lieues en quarante-huit heures avec son infanterie.

Le Michoacan fut quatorze fois occupé et abandonné; Monterey cinq fois; Chihuahua, à 400 lieues de Mexico, deux fois, au prix d'une dépense de 16 millions.

A tant de causes de pertes, il faut joindre le climat. Combien de milliers d'hommes de l'armée et de la flotte périrent de la fièvre jaune, des fièvres paludéennes et de la dyssenterie dans les terres chaudes de l'Atlantique et du Pacifique, à Vera-Cruz, à Tampico, à Acapulco, à Mazatlan! La garnison de Mazatlan, forte de 2,000 hommes, compta jusqu'à 750 hommes malades.

A mesure que la situation devint plus critique, l'argent manqua. Dès le mois de no-

---

vembre 1865, le représentant de la maison Rothschild refusa d'escompter les traites sur la commission des finances mexicaines à Paris. Le maréchal Bazaine donna l'ordre au payeur en chef de l'armée de les accepter jusqu'à concurrence de quatre millions ; mais Paris le désapprouva.

On en fut réduit à puiser dans la caisse des eaux, caisse sacrée aux yeux de tous les gouvernements antérieurs, qu'un impôt spécial alimentait pour la préservation de la ville contre le débordement des lacs. Plus tard, la détresse devint telle que l'impératrice parla de vendre ses bijoux, quand elle entreprit son voyage en Europe, dont le ministre des finances déclarait ne pouvoir couvrir les frais.

## XII

ESCORTE DE L'IMPÉRATRICE — UN DINER AU PALAIS  
MON DÉPART DE MEXICO

J'avais fixé au printemps la date de mon départ du Mexique, lorsque, à la veille de donner ma démission, je reçus l'ordre d'escorter l'impératrice, avec 60 gendarmes, dans un voyage à Texcoco. Cette ville est séparée de la capitale par un lac de 180 kilomètres de superficie, dont les eaux, salées comme celles de la mer, sont également sujettes au flux et au reflux. L'impératrice devant traverser le lac en ligne directe, sur un radeau poussé par des perches, je pris une avance de vingt-quatre heures pour le contourner.

A la tombée du jour, j'établis ma troupe dans un grand *rancho* abandonné, entouré de murs, facile à défendre en cas d'attaque d'une guérilla. Par mesure de précaution, la moitié des chevaux restèrent sellés et la moitié des hommes armés. Les vedettes et les sentinelles furent relevées d'heure en heure. La nuit s'écoula sans alerte.

Le lendemain, nous arrivâmes, à l'heure prescrite, au débarcadère. Déjà *l'ayuntamiento* (municipalité) s'y trouvait, avec des calèches découvertes, attelées de mules. Quand l'impératrice débarqua, simplement vêtue de noir, en deuil de son père, elle dut subir une harangue, qu'elle écouta de fort bonne grâce, sous les ardeurs du soleil, puis elle monta en voiture avec une dame d'honneur de race indienne, sa compagne habituelle. En ma qualité de commandant de l'escorte, je me plaçai à la portière de droite, un de mes lieutenants à celle de gauche, tous deux le sabre à la main. Le comte de Bombelles, qui avait la direction du voyage, et les autorités, occupèrent les autres calèches.

Plusieurs kilomètres séparent maintenant la ville de Texcoco du lac de ce nom, qui baignait autrefois ses abords. Au signal donné, les atte-

lages de mules partirent à fond de train, agitant leurs grelots et soulevant des nuages de poussière.

L'entrée à Texcoco se fit au son des cloches et au vacarme des *cohetes*, sortes de pétards. Nous passâmes sous des arcs de verdure et de fleurs, mais peu d'enthousiasme ; à peine quelques cris de « Viva la imperatriz ! »

Le cortège arriva près de l'église, où tout le monde mit pied à terre. Le clergé vint au-devant de la souveraine, avec un dais, où elle s'abrita, pour s'avancer processionnellement, toujours encadrée par mon lieutenant et moi, jusqu'au trône élevé dans le chœur. Après le *Te Deum*, elle se rendit à la municipalité, où eurent lieu les présentations, puis elle remonta en voiture pour gagner le Molino de las Flores, situé à quelque distance de la ville. Un déjeuner l'y attendait, où je fus convié à titre de commandant de l'escorte.

Jusque-là, malgré la chaleur et la poussière, dont elle avait eu à souffrir, l'impératrice parut satisfaite du voyage. A table, sans se départir de la dignité de son rang, elle eut un mot gracieux pour chacun. Ayant remarqué une de mes

médailles au ruban tricolore, elle me demanda, en langue française, ma province d'origine. Sur ma réponse que j'étais Alsacien, elle fit cette singulière réflexion : « Alors vous n'êtes pas disciple de Voltaire ! »

Un télégramme, qu'elle reçut dans la soirée, la contraria visiblement ; aussi ne fus-je point surpris d'apprendre son retour immédiat à Mexico. Le trajet jusqu'au lac s'effectua ventre à terre sans passer par la ville. Aucune autorité n'assista au départ. A ce moment, je pris les ordres du comte de Bombelles, qui me laissa libre de revenir, le lendemain, à mon gré. Les chevaux étant sur les dents, à la suite des galopades de la journée, nous rentrâmes à Texcoco au pas.

Le voyage de l'impératrice devant durer deux jours, selon le programme officiel, on avait organisé un bal en son honneur. Pour ne pas perdre ses frais, la municipalité décida qu'il aurait lieu quand même, et m'invita à le présider.

Les soins donnés aux chevaux, tous les détails du service réglés, les gardes établies, j'étais à diner, dans un hôtel, avec mes officiers, quand on m'annonça que des gendarmes se battaient, à

coups de sabre, sur la place. J'y courus en toute hâte et trouvai plusieurs Belges engagés dans une rixe sanglante avec des Autrichiens.

Bien qu'ivres de *pulque*, ils mirent bas les armes à ma vue, sauf deux, que je fis lier avec des cordes et garder dans une écurie où ils cuvèrent leur boisson. Le lendemain, ils durent rentrer à Mexico, à pied, avec armes et bagages, conduisant leurs chevaux par la figure.

Cette échauffourée m'empêcha d'assister à l'ouverture du bal. Quand j'y arrivai, je pris place, avec les autorités, sur une estrade où se trouvait un fauteuil destiné à l'impératrice, et que personne n'occupa. Il y avait dans la salle une nombreuse et brillante assistance ; mais ma santé, toujours précaire, m'empêcha de m'y attarder. En revanche, les deux jeunes officiers mexicains, qui m'accompagnaient, ne renoncèrent à la danse qu'à quatre heures du matin, pour monter à cheval.

Au lieu de rentrer à Mexico, en revenant sur nos pas, nous achevâmes le tour du lac, en passant sur la digue de San-Cristobal. Cette digue, de construction ancienne, longue de plusieurs kilomètres, est une des œuvres les plus grandioses de l'art humain, comparable aux Pyramides, avec

cette différence qu'on ne lui saurait appliquer le jugement de Carlyle sur le tombeau de Chéops : « œuvre de géants, conception d'enfant. »

Elle a été édiflée dans un but d'utilité publique, pour préserver la ville de Mexico contre les inondations. Malgré sa massive structure, en briques séchées au soleil, d'incessantes réparations entretiennent son imperméabilité. Un trou, creusé par un rat d'eau, se changerait bientôt en brèche par où le lac de San-Cristobal se viderait dans celui de Texcoco, submergeant la capitale, dont le niveau est de beaucoup inférieur.

A quatre kilomètres environ de Mexico, nous traversâmes une petite ville où se trouve une riche église, consacrée à Notre-Dame de Guadalupe. Pendant plus de trois siècles, cette vierge favorisa la domination espagnole. Elle changea de camp, à l'époque de la guerre de l'indépendance, lorsque le curé Hidalgo appela le peuple aux armes, en déployant une bannière ornée de son image. Depuis lors, elle est la patronne des indigènes.

A certains anniversaires, les peleados se rendent en pèlerinage à Nuestra-Senora-de-Guadalupe. Le culte qu'ils lui rendent, empreint de

fétichisme aztèque, comprend des danses peu chastes, exécutées dans l'intérieur de l'église par tolérance du clergé. Ce spectacle attire une foule de curieux.

Quelques jours après ma rentrée à Mexico, je reçus une carte aux armes impériales, libellée ainsi qu'il suit :

De orden del Emperador, la Secretaria de las Ceremonias tiene la honra de invitar al señor capitán de gendarmería Mismar, comandante del distrito de Mexico, a comer con Su Majestad en el Palacio Imperial de Mexico el Jueves, 5 de abril de 1866, a la 6 de la tarde.

A l'heure fixée, je me rendis au palais. Des hallebardiers gigantesques, en uniformes rouges, montaient la garde à la porte des appartements. On m'introduisit dans un grand salon, où se trouvaient déjà d'autres invités, parmi lesquels deux évêques. Tous se tenaient debout. Un officier supérieur de ma connaissance, le major Roland, de la légion étrangère, me fit signe de venir me placer à côté de lui. Après quelques minutes d'attente, une porte s'ouvrit et le maître des cérémonies annonça : Su Majestad La Imperatriz !

La souveraine parut, suivie de deux dames

d'honneur. Elle portait une robe noire à longue traîne, sans autre ornement que la décoration de son ordre. Tout le monde s'inclina. L'impératrice fit le tour du salon, s'arrêtant devant chaque invité pour lui adresser quelques mots. Arrivée devant moi, elle me demanda si je m'étais bien amusé au bal de Texcoco ; question banale à laquelle je répondis banalement.

Après ces préliminaires, on passa dans la salle à manger, où chacun prit place selon son rang. Un grand laquais, à la livrée impériale, se tenait derrière chaque siège. L'argenterie sortait de chez Christophle ; un voisin me dit qu'il y en avait, en tout, pour quatre cent mille francs.

Les mets étaient mal cuisinés ; les vins médiocres, sauf celui de Hongrie. Le plus grand silence plana sur la table ; c'est à peine si l'impératrice daigna échanger quelques paroles avec ses voisins immédiats. On eût dit un repas de funérailles. Quand il fut terminé, nous retournâmes dans le grand salon, où nous attendait le même cérémonial qu'à l'arrivée.

Je sortis du palais en proie à des sentiments pénibles, voisins de la commisération. De la place d'armes, j'arrivai jusqu'à mon domicile,

*Calle de Corpus Christi*, sans me rendre compte du chemin parcouru, repassant dans ma tête toutes les circonstances de la soirée : l'absence de l'empereur, la contrainte visible chez l'impératrice, les visages des invités, la contenance du personnel domestique, cette étiquette de cour portant à faux, je ne sais quelle tristesse répandue sur les choses — *sunt lacrymæ rerum* — où l'on croit lire un présage de malheur.

Peut-être un vieux fonds de donquichottisme dont je n'ai jamais pu me défaire, m'eût-il entraîné, en ce moment, à courir jusqu'au bout les chances de l'aventure mexicaine ; mais le voyage de Texcoco m'avait révélé la limite de mes forces physiques.

Je pouvais bien, en tendant tous les ressorts de mon énergie, donner un coup de collier ; quant à des efforts de longue haleine, mon affection chronique m'en rendait absolument incapable. Néanmoins, j'attendis encore un mois avant de donner ma démission.

## XIII

## DE MEXICO A VERA-CRUZ

Aussitôt libre, je vendis mes chevaux ; ils m'avaient coûté 1,200 francs ; j'en tirai sans peine 4,000. Avec les économies réalisées sur mon traitement, j'avais plus que la somme jugée nécessaire par M. Courcillon, pour n'être pas à la merci du hasard.

Après bien des hésitations, je résolus de m'embarquer à la Vera-Cruz pour la Nouvelle-Orléans, en passant par la Havane, dans l'intention de gagner New-York par les fleuves et les voies ferrées.

La veille de mon départ de Mexico, le maré-

chal Bazaine, à qui j'avais fait remettre ma carte, m'offrit, par l'intermédiaire de son neveu, officier d'artillerie, attaché à sa personne, un passage gratuit sur un navire de l'État. Ma place étant retenue à bord d'un paquebot anglais, je déclinai cette gracieuseté en adressant au maréchal une lettre de remerciements.

Le soir, je me rendis chez le glacier Fulchieri, où le grand-prévôt m'avait invité à dîner en compagnie du colonel Lafon et de M. Colleau, chancelier du consulat de France. J'y trouvai plusieurs officiers autrichiens discutant avec animation la nouvelle d'une guerre imminente entre l'Autriche et la Prusse; tous regrettaient que leur présence au Mexique les empêchât d'y prendre part.

« Je voudrais bien m'en retourner avec vous », me dit l'un d'eux, « pour assister à l'entrée de nos troupes à Berlin. » « Faites des vœux », lui répondis-je, « pour que les Prussiens n'aillent pas à Vienne ! »

Il y eut un tollé général. Quelqu'un m'offrit de parier une once d'or que les Autrichiens ne feraient qu'une bouchée de la *landwehr* prussienne.

« Je suis prêt » répondis-je, « à tenir une pareille somme contre chacun de vous ! » On me prit au mot. Séance tenante, je déposai sept onces sur le comptoir du café contre autant d'enjeux. Le total me parvint plus tard, en France.

J'avais parié, pour ainsi dire, à coup sûr, le spectacle du drame mexicain ayant achevé de me convaincre qu'à l'heure des crises historiques, les causes profondes sont tout ; les causes accidentelles, rien. Qu'importent le nombre des bataillons, la vaillance des soldats, l'habileté des généraux ? On peut gagner des batailles à coups de canon ; on ne supprime pas le cours naturel des choses. De quel côté se trouve le progrès, de quel côté la réaction ? Voilà le point capital !

Entre le protestantisme et le catholicisme, le Saint Empire à son déclin et l'unité germanique à son aurore, la Prusse exubérante de jeunesse et l'Autriche ankylosée par la routine, le résultat final d'un duel était aussi facile à prévoir que le dernier acte de la lutte entre Maximilien et Juarez.

Ayant dit adieu à mes amis, je partis le lendemain. A Puebla, j'appris que la diligence avait

été rançonnée la veille par une guérilla, au sortir des faubourgs

C'était d'un bon augure pour mon voyage, les attaques ne se produisant jamais deux jours de suite. Comme rien ne me pressait, je résolus de m'arrêter vingt-quatre heures à Orizaba pour visiter cette ville, que j'avais à peine entrevue de nuit, lors de mon premier passage.

La descente des Cumbres d'Aculcingo, dont on a tant de peine à gravir au pas les nombreux lacets, s'effectua ventre à terre. En ce moment, plus d'un voyageur recommanda son âme à Dieu.

Les cochers mexicains sont les premiers du monde pour conduire à grandes guides. On ne saurait se faire une idée, sans en avoir été témoin, de leur merveilleuse adresse à détourner brusquement un attelage de seize mules lancées au galop sur une route étroite et mal entretenue. Mais, quelle que soit la confiance qu'ils méritent, il est impossible de ne pas s'émouvoir, quand on se trouve, après chaque tournant, en face d'un précipice à pic de six cents mètres que rien ne dérobe à la vue.

A Orizaba, je fis l'ascension du côté intérieur

du Borrego par un chemin praticable aux mulets. Du sommet, une vue magnifique comprend toute la ville et ses environs.

Le lendemain, à Paso del Macho, tête de ligne du chemin de fer, je trouvai de nombreux voyageurs attendant, entassés à l'auberge, l'arrivée des paquebots, avant de se rendre à la Vera-Cruz, où sévissait la fièvre jaune. Après réflexion, je jugeai qu'il valait mieux braver le *vomito* dans un hôtel confortable que de subir, en des conditions malsaines, toutes sortes de promiscuités.

Cette détermination me procura l'avantage de faire à la Vera-Cruz la connaissance de Thomas Mejia, le meilleur général indigène au service de Maximilien, et qui venait de rendre aux Juaristes la place de Matamoros.

Il s'installa, le lendemain de mon arrivée, à l'hôtel où j'étais descendu, partageant une chambre avec un officier de son état-major. Pendant les trois jours qui précédèrent mon embarquement, j'eus avec lui plusieurs entretiens en langue espagnole.

C'était un Indien de pure race, comme Juarez, sans grande instruction, mais rompu à la guerre

et très compétent dans les choses de son pays. Forcé de capituler devant des forces supérieures, il avait obtenu de sortir de Matamoros avec armes et bagages et tous les honneurs.

Il m'interrogea avec une curiosité pleine de finesse et de bon sens sur la situation où j'avais laissé Mexico, et convint que le rappel des troupes françaises entraînerait l'effondrement de l'empire. Un de ses officiers ayant dit à mi-voix : « Veremos ! » il se tourna de son côté et lui adressa ces paroles ambiguës, « Hombre ! Tapa Usted sus ojos para no ver ! » Couvrez vos yeux pour ne point voir.

Un an après, le général Mejia tomba frappé de douze balles, à côté de l'ancien président Miramon et de l'empereur Maximilien. Déjà l'aveugle talion, qui gouverne l'histoire, s'était appesanti sur l'impératrice Charlotte. Bientôt Napoléon III, Bazaine, Jecker, tous les acteurs du drame mexicain le subirent tour à tour, et la France elle-même en ressentit profondément le contre-coup.

## ÉPILOGUE

# DE VERA-CRUZ A CONSTANTINOPLÉ

---

### I

#### LA HAVANE — LA NOUVELLE-ORLÉANS LE MISSISSIPI

Deux raisons m'avaient inspiré le projet de regagner l'Europe par la Havane, la Nouvelle-Orléans, les voies intérieures des États-Unis et New-York. La première, de demander ma santé à d'incessants changements de climats; la seconde, de rechercher à Chicago un oncle d'Amérique dont ma famille était sans nouvelles depuis vingt ans.

A bord du paquebot de la Havane se trouvaient un major et un lieutenant autrichiens. Investis par leur gouvernement d'une mission scientifique, ils y avaient renoncé à la nouvelle d'un conflit austro-prussien. Outre d'énormes caisses remplies de collections, deux cages, leur appartenant, encombraient le pont : l'une renfermait un renard d'une espèce particulière ; l'autre, un jaguar. Pendant quatre jours de traversée, le major se consumait d'impatience, disant qu'il n'arriverait jamais à temps pour assister à l'entrée de son régiment à Berlin.

Il y avait parmi les passagers un jeune Espagnol, dessinateur de beaucoup d'esprit. Saisissant au vol le côté ridicule de chacun, il en faisait aussitôt la caricature. Celle du major autrichien eut le plus de succès. Elle le représentait, entrant à Berlin, sur son jaguar, tenant à la bouche la longue pipe allemande, qu'il fumait d'habitude, suivi de son aide de camp monté sur le renard, tous deux caracolant sous une pluie de fleurs, répandue par les dames du haut des balcons. Le major fut le premier à rire de cette facétie. On verra plus tard comment il accueillit la nouvelle de Sadowa.

On arrive à la Havane, capitale de l'île de Cuba, par un long passage aboutissant à une immense baie, accessible aux plus grands navires, et défendue par deux forts célèbres : le château de la Punta et le Morro. La ville, située sur un promontoire, étend ses faubourgs au-delà de ses murs : elle comptait, en 1866, environ 150,000 habitants, dont 25,000 esclaves.

Avant de débarquer, il fallut subir les formalités de l'office sanitaire, des passeports et de la douane, très méticuleuses dans les colonies espagnoles. Une grande activité commerciale régnait sur le port. Partout des magasins de tabac et de cigares. Sur les enseignes, beaucoup de noms suisses et allemands.

Les maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée surmonté d'un étage, à cause des tremblements de terre. Peu de monuments remarquables. La cathédrale, œuvre des Jésuites, renferme les ossements de Christophe Colomb, depuis qu'on les y a transportés de la Jamaïque, en 1790. Au centre de la ville s'élève la Fuerza, citadelle de forme triangulaire, où réside le capitaine général.

Sauf aux heures de sieste, les rues offrent beau-

coup d'animation et d'originalité par le contraste des types humains, le va-et-vient de certaines voitures d'une forme particulière et de chaises suspendues sur un brancard, entre deux mules marchant l'une derrière l'autre, où se prélassent des femmes indigènes, escortées par des négroillons en livrée.

Le théâtre, un des plus élégants et des mieux agencés de l'Amérique, sert de rendez-vous à la société havanaise. En arrivant dans la salle, l'œil est d'abord ébloui par les étoffes chatoyantes des toilettes, les vaporeuses cascades de fines dentelles, l'éclat des bijoux et les feux irisés des diamants. La galerie supérieure reçoit les noirs et les gens de couleur. Dans les trois galeries inférieures s'épanouissent les plus beaux spécimens de la race blanche, depuis les sémilantes Espagnoles jusqu'aux froides beautés du Nord. Les femmes créoles (1) surtout sont remarquables par la finesse et la distinction de leurs formes, leurs attitudes voluptueuses de fleurs affaissées pendant le jour, se ranimant le soir,

(1) « Créole » ne veut pas dire noir ou sang-mêlé, mais simplement né aux colonies, quelle que soit la race d'origine.

sous l'influence de la brise et de la rosée. Si le paradis de Mahomet recrute ses houris idéales sur la terre, c'est entre les tropiques.

En ce temps, l'esclavage régnait encore dans l'île. La quatrième page des journaux était remplie d'annonces comme celles-ci :

« On demande un cuisinier à louer ou à acheter. »

« A vendre un ouvrier de telle profession. »

Certains valaient jusqu'à cinq mille francs.

« Bonne récompense à qui ramenera le nègre... » (suivait le signalement).

Deux ans plus tard, l'esclavage fut aboli, en principe, à Cuba.

Cette colonie est appelée à un immense avenir par sa superficie de plus de 40,000 lieues carrées, l'étendue et la sûreté de ses nombreux ports, la richesse de son sol et de son sous-sol, son climat voisin de la zone tempérée, sa position géographique et sa forme allongée qui la rend à la fois voisine d'Haïti et de la Jamaïque, de l'État le plus oriental du Mexique et de la partie la plus méridionale des États-Unis. En attendant, *la siempre fiel isla* de Cuba reste la perle des Antilles, le plus beau fleuron de la couronne d'Espagne.

Après trois jours passés à la Havane, je m'embarquai de nouveau, à bord d'un *steamer* américain, pour la Nouvelle-Orléans. Le voyage s'effectua sans notable incident. Nous traversâmes le Gulf-Stream « voie lactée de l'Océan, » selon l'appellation du commodore Maury, fleuve d'eau chaude au majestueux courant, reconnaissable à la transparence de sa couleur bleu-indigo, aux débris d'algues et de varechs qu'il charrie avec une vitesse très sensible en ces parages.

Pour nous distraire, nous organisions journellement, entre passagers, une poule qui consistait en ceci : chacun versait deux piastres entre les mains d'un collecteur ; en même temps il lui remettait un papier portant, avec son nom, l'évaluation de la distance parcourue par le navire en vingt-quatre heures. Vers midi, nous nous rendions tous sur le pont, attendant que le capitaine eût relevé la route. Un écriteau donnait le résultat de ses calculs et le vainqueur empochait l'argent.

Le quatrième jour, après avoir remonté le Mississippi sur une longueur de quarante lieues, à travers une flotte de steam-boats et de voiliers, nous arrivâmes à la Nouvelle-Orléans. Cette ville, si-

tuée en terre d'alluvion, presque amphibie, n'offre point d'autre relief que ses monuments, parmi lesquels on remarque la cathédrale, le palais du gouverneur et un marché construit sur le modèle des Propylées d'Athènes. On y parle communément la langue française.

Un Français tenait l'hôtel où je descendis avec deux Espagnols, mes compagnons de voyage depuis la Vera-Cruz, qui s'étaient associés à mon projet de gagner New-York par les voies intérieures. Retournant dans leur pays après fortune faite, ils avaient une telle peur de la fièvre jaune que rien ne put les décider à un séjour de plus de vingt-quatre heures ; mais, comme ils ignoraient la langue anglaise, ils me supplièrent de ne pas les abandonner.

Un voyage à trois se traduit par des économies et d'autres avantages, à la condition de s'entendre. Sous ce rapport, je n'eus qu'à me louer de mes compagnons ; jusqu'au moment de notre séparation à Londres, ils s'accommodèrent à toutes mes dispositions.

Nous prîmes passage, à destination de Saint-Louis, sur un de ces palais flottants qui sillonnent, par centaines, le Mississipi. N'ayant pas la

prétention de découvrir l'Amérique, je me borne à noter les observations et les impressions que je juge profitables au lecteur.

En ce moment, le fleuve commençait à enfler par suite de la fonte des neiges. Au-delà de ses méandres jaunâtres, on apercevait des sites charmants, couronnés de villas, de champs de canne à sucre et de sombres forêts limitant l'horizon. Des troupes d'oiseaux aquatiques rayaient le ciel en poussant des cris sauvages. Au milieu du courant, large comme un bras de mer, des îlots retenaient des arbres entiers avec leurs branches, leurs feuilles et leurs racines, provenant des lointaines régions du nord.

Parmi les passagers se trouvaient des commerçants, des propriétaires riverains, des habitants de la Nouvelle-Orléans, fuyant la fièvre jaune, et un Canadien retournant à Québec, après avoir visité des membres de sa famille établis en Louisiane.

Celui-ci vint à moi, dès qu'il sut que j'étais Français. Que de choses entrent parfois dans l'échange d'une poignée de main avec un inconnu ! Bien que, depuis plus d'un siècle, les Canadiens aient été abandonnés par la mère-patrie, ils demeurent fidèles à son souvenir, s'enorgueil-

lissent de ses gloires et s'affligent de ses deuils. L'histoire de la Louisiane et du Canada, rapprochée de l'aventure mexicaine, fournit le sujet de nos entretiens, où revenaient les noms de Cavalier de la Salle, de Colbert et de Montcalm. A quoi servirait de les reproduire ?

Nous sommes un peuple essentiellement réflexe, fécond en idées, sans cesse en quête d'action, mais incapable de concevoir, de vouloir et d'exécuter une œuvre de longue haleine. Héritiers des Gaulois qui envahirent l'Espagne et l'Italie, pillèrent le temple de Delphes et vagabondèrent jusqu'à la mer Noire et en Asie-Mineure, toujours audacieux, insatiables d'aventures et de batailles, nous avons campé partout sans prendre pied nulle part, comme si c'était notre destinée de frayer la voie aux autres nations. Tant d'héroïsme n'a servi qu'à révolutionner l'Europe au profit de la Prusse, et à livrer à la race anglo-saxonne l'empire du monde.

Ces réflexions et beaucoup d'autres viennent naturellement à l'esprit au spectacle d'un fleuve de mille lieues de parcours, à travers d'immenses territoires qu'ombrageait autrefois le drapeau de la France.

A partir de Bâton-Rouge et de Natchez, des collines plus élevées rompent la monotonie du paysage. Souvent nous rencontrions des trains de bois flottants, provenant de l'Ohio ou du Missouri, surmontés d'habitacles d'où sortaient des troupes d'enfants curieux. De longs cheveux roux trahissaient leur origine scandinave ou germanique. Leurs pères fumaient des pipes semblables à des calumets.

Parmi les passagers, la plupart avaient porté les armes pendant la guerre de sécession, soit dans les rangs des Nordistes, soit dans ceux des Sudistes. Rendus à la vie civile, ils avaient gardé des allures de soldats et racontaient avec orgueil leurs campagnes et leurs blessures.

Le vin valant grand prix à bord, je m'étais mis au régime commun de l'eau glacée, mais je payai cher cette économie. Une recrudescence de dysenterie faillit me faire débarquer à Wicksburg. Le bismuth dont j'avais provision, la tisane de Champagne et le bouillon de poulet me permirent d'arriver, tant bien que mal, à Saint-Louis. Là, je trouvai l'occasion d'appliquer aux Peaux-Rouges mes observations antérieures sur les races humaines.

Lors de mon premier voyage aux États-Unis, j'avais rencontré des Indiens, habillés à l'euro-péenne, vendant des cigares et de menus objets dans les rues de New-York. A Saint-Louis, je vis, pour la première fois, le campement d'une tribu dans une savane, sur la rive droite du Mississipi.

Bien que je fusse singulièrement affaibli, la curiosité m'entraîna à les visiter, à cheval, avec mes deux compagnons. Les récits de Fenimore Cooper et l'exhibition de Buffalo-Bill, à Paris, me dispensent de décrire le spectacle que nous eûmes sous les yeux. Ces Indiens, qu'on nous dit être des Sioux, me frappèrent par la régularité des traits, le développement de l'encéphale et le nez très busqué, ainsi que par leurs manières pleines de réserve et de gravité. Quelle différence avec le type simien, les manifestations turbulentes et enfantines des nègres!

Un Yankee, à qui je fis part de mes remarques, au retour de cette excursion, se récria, disant : « Il n'y a rien à faire avec ces gens-là; le seul parti à prendre est de les détruire! »

— « Pourtant », objectai-je, « la nature les a coulés dans un moule supérieur à celui des

nègres, pour lesquels vous avez dépensé des centaines de mille hommes et des dizaines de milliards pendant la guerre de sécession. »

« Qu'importe le moule ! » dit-il, « les nègres s'attachent à nous et cherchent à nous imiter ; quant à ces brutes, on a beau les soustraire, dès l'enfance, à leur milieu, la nostalgie les attire vers les plaines où l'on retrouve d'anciens lauréats de nos écoles aussi farouches et intraitables que leurs congénères. »

Malgré ces raisons, je pense que les Américains ont commis deux erreurs : la première, quand ils ont prétendu élever sans transition un sauvage à la vie civilisée ; la seconde, quand ils ont conclu de leurs tentatives infructueuses à l'incompatibilité de ce sauvage avec la civilisation. Les Peaux-Rouges seraient-ils moins faciles à apprivoiser que les animaux ?

D'un œuf de canard sauvage, couvé par une poule, sort un caneton, prêt à fuir la basse-cour, en vertu de la loi d'atavisme qui attire l'Indien vers la plaine, si l'on n'a pas soin de lui couper les ailes ; même il faut répéter cette opération plusieurs fois sur sa progéniture directe, jusqu'à ce que la domestication émousse les instincts

---

héréditaires. Chez les hommes aussi, l'éducation ne porte ses fruits qu'à travers les générations. Il est impossible d'enjamber l'âge pastoral et l'âge agricole, intermédiaires entre la vie sauvage et la vie civilisée.

Qui sait si par un travail patient et méthodique, aidé par la sélection dans les mariages, les Peaux-Rouges, de peu inférieurs aux Bretons de César et aux Germains de Tacite, n'eussent pas été défendus contre la destruction par le fer ou l'empoisonnement par l'alcool!

## II

## DE SAINT-LOUIS A NEW-YORK

Le chemin de fer nous conduisit de Saint-Louis à Chicago. Une rivière de même nom traverse cette ville, au centre, en lui servant de port, et la relie, à vingt milles de distance, au lac Michigan, véritable mer intérieure, presque égale en étendue à la moitié de la mer Caspienne. En 1866, Chicago avait à peine cent cinquante mille âmes. Sa population s'est énormément accrue depuis lors, grâce à sa situation, qui la met en communication directe par les canaux, les fleuves et les lacs, avec le Canada, le golfe du Mexique et l'Océan, lui permettant d'envoyer sur tous les

territoires de l'Union et sur tous les points du globe, sans transbordements, par navires jaugeant 400 tonnes, d'énormes accumulations de céréales et les produits de son industrie.

Le culte méthodiste a de nombreux adhérents à Chicago.

On sait que les États-Unis comptent une infinité de sectes, où il est impossible de se reconnaître : réformés de toutes nuances, Luthériens, Calvinistes, Presbytériens, Quakers, Swedenborgiens, etc , possédant des églises et des temples construits et entretenus à leurs frais, sans que l'anarchie dans les idées religieuses compromette l'ordre social. Au fond, malgré le soin qu'il porte à son salut, l'Américain est un homme d'affaires. Un égoïsme froid et dur règne dans les villes de l'Ouest.

Les mots *bussiness*, *money*, *dollar*, sont les plus usités de la langue. L'esprit de famille est moindre qu'en Europe ; aussitôt que l'enfant est en âge de travailler, il faut qu'il vole de ses propres ailes. Fort, chaque nouvelle épreuve ajoute une trempe à son caractère ; faible, il court le sort des mouches au contact de la flamme.

Chose digne de remarque : ces millions

d'hommes, différents d'origine et de croyances, ont un trait commun. Partout, les citoyens de la grande république se distinguent, à première vue, par un je ne sais quoi d'énergique et de puissant, une indépendance de langage et d'allures qui contrastent avec notre manque d'initiative. Point de zéros comme dans l'ancien monde. Chaque Américain est une unité.

On publiait à Chicago une vingtaine de feuilles anglaises et seulement deux journaux allemands, bien que l'émigration allemande couvre cette région.

J'ai déjà sollicité l'attention, dans le deuxième volume de mes Souvenirs, sur la rapidité avec laquelle s'opère, en Amérique, l'absorption de la langue allemande par la langue anglaise. Le français résiste mieux au Canada, parce qu'il correspond au génie d'une autre race et qu'il fait corps avec la religion catholique.

Dans la concurrence des peuples, une langue n'est qu'un instrument; la plus pratique l'emporte tôt ou tard. La langue anglaise, qui s'apprend en six mois, jouit d'une immense supériorité sur celles dont l'acquisition exige plusieurs années. Le temps que d'autres peuples perdent en subti-

lités grammaticales, les Anglais et les Américains l'appliquent à la science proprement dite, d'où résulte une plus large répartition de connaissances fructueuses, sans surmenage intellectuel, sans rupture d'équilibre entre le corps et l'esprit.

Après avoir vainement employé plusieurs jours à la recherche de mon oncle d'Amérique, nous fîmes de grands détours, en passant par Lafayette et Indianopolis, pour gagner Cincinnati. Cette dernière ville, surnommée Porcopolis, à cause de son commerce de lard et de jambons, est située à l'endroit où le Licking se jette dans l'Ohio, fleuve qui la traverse et la relie au Mississipi. Elle s'étend sur un plateau à deux étages, un des plus beaux amphithéâtres naturels du monde, égal en étendue à l'emplacement de Paris.

L'instruction publique est extrêmement répandue à Cincinnati : vingt-sept mille enfants, sur deux cent dix mille âmes, fréquentaient les écoles primaires.

Ces écoles constituent les assises du haut enseignement. Avant de faire des savants et des lettrés, les Américains transforment la matière humaine en hommes et en citoyens capables de

gagner leur vie, de remplir leurs devoirs et d'exercer leurs droits.

Il suffit de voir la population des écoles pour reconnaître que l'instruction n'est qu'un moyen d'éducation. Une certaine rudesse de forme, qui choque les Européens, disparaîtra avec le temps. Déjà, dans les anciens États de l'Union, les enfants ont un air de décence et de politesse, qui prouve la valeur morale de l'enseignement. L'instituteur, bien rétribué, se recrute dans la jeunesse d'élite sans fortune. N'ayant pas d'engagement, il tire de sa carrière de début, honorablement remplie, une recommandation à d'autres fonctions. L'institutrice est souvent une jeune fille d'excellente famille, qui consacre quelques années à l'école publique avant de se marier ; n'ayant pas besoin d'acheter un mari, elle sait que ses qualités lui tiendront lieu de dot.

Telle est la considération dont jouissent maîtres et élèves que l'école primaire reçoit toutes les couches sociales. Le fils du millionnaire coudoie, sur le même banc, l'enfant du pauvre, auquel il continuera, plus tard, à serrer la main. De cette promiscuité résulte le caractère mâle du peuple américain. Les classes supérieures sont moins

affinées qu'en Europe; en revanche, il n'y a point d'abîme entre elles et les classes inférieures.

De Cincinnati, nous nous rendîmes directement par les voies ferrées à Washington. C'était au mois de juillet. En l'absence du congrès, cette ville produit la même impression de tristesse que Versailles et ses immenses avenues, vouées à la solitude et au silence.

Une odeur particulière, que j'ai plus tard retrouvée à Venise, nous surprit désagréablement. Certaines parties de la ville, manquant alors d'égouts, les immondices se trouvaient livrées à leur écoulement naturel, quand elles n'étaient pas entraînées par les eaux de pluie.

Le Capitole, qui abrite la chambre des représentants, est le seul monument remarquable. Du haut de son dôme, la vue s'étend sur la ville et le Potomac, dont la largeur égale au moins cinq fois celle de la Seine à Paris. En ce moment, le tailleur Johnson, successeur du *Rail-Splitter* (fendeur de bois) Lincoln, assassiné l'année précédente, habitait la Maison-Blanche.

On racontait qu'étant gouverneur du Tennessee, il envoya un habillement complet, cousu de sa main, au gouverneur du Kentucky, et que

celui-ci, poëlier de son état, lui fabriqua, en échange, des pincettes et une pelle feu.

En Amérique, rien ne s'oppose à ce qu'un homme s'élève au rang que lui assigne la nature, en vertu de l'axiome anglo-saxon : « The right man in the right place » ce qui ne veut point dire que les derniers remplacent les premiers.

Je ne vis pas le président Johnson, qui était absent; en revanche, j'eus une entrevue avec M. Seward, secrétaire des affaires étrangères. On sait comment sa politique loyale et résolue triompha de la duplicité de Napoléon III. Les hommes réellement forts dédaignent les finesses et les arguties; ils vont droit au but. L'habileté est comme l'art; quand elle apparaît, elle cesse d'être.

Aussitôt reçu, sur la simple présentation de ma carte, je me trouvai en présence d'un homme ayant dépassé la cinquantaine, portant au visage les cicatrices de plusieurs blessures. Ses manières exemptes de morgue contrastaient avec les airs de di ndon courroucé qu'affectent ailleurs les moindres dépositaires du pouvoir.

Je lui dis qu'à la fin d'un voyage d'études, à travers l'Union, je n'avais pas voulu quitter

Washington sans rechercher l'honneur de faire sa connaissance. En apprenant que j'étais Français et que je venais de Mexico, il me posa diverses questions, auxquelles je répondis avec une entière sincérité.

De son côté, il ne me dissimula pas que l'évacuation du Mexique lui causerait un grand soulagement. L'entretien dura vingt minutes, la moitié de ce temps en français.

A Philadelphie, nous restâmes deux jours et une nuit. Ce temps nous permit à peine de parcourir en voiture cette ville peuplée d'un million d'âmes, sans compter les faubourgs le long du Delaware. Construite en marbre et en briques, pavée de cailloux et garnie de trottoirs, elle est d'une grande propreté. On remarque également une aisance et une dignité relatives dans la tenue du peuple. Peut-être faut-il attribuer ce résultat aux Quakers. Cette secte, malgré le petit nombre de ses adhérents, a exercé une grande influence sur la constitution et les mœurs des États-Unis. L'humanité est redevable à son initiative de l'amélioration du sort des aliénés, de l'abolition de l'esclavage, de la ligue de la paix, et d'une foule d'institutions philanthropiques,

tendant à remplacer la charité par la fraternité.

Nous trouvâmes à New-York une chaleur caniculaire, plus insupportable que celle de la Vera-Cruz. J'avais peine à respirer dans ma chambre d'hôtel. La nouvelle que de graves événements avaient éclaté en Europe, abrégéa notre séjour. Néanmoins j'eus le temps de me rendre compte des agrandissements de la ville depuis mon premier voyage; certaines avenues avaient gagné le double de longueur, en moins de sept ans.

Dans une de mes courses, j'eus l'idée de visiter des gorilles empaillés, dont le propriétaire américain portait un nom français. Parmi ces singes sans queue, plusieurs étaient gigantesques de taille et de carrure, capables d'étouffer un homme entre les bras et de tordre une barre de fer entre les mains. Malgré leurs fronts déprimés et l'expression bestiale de leur physionomie, ils me rappelèrent certains types de nègres africains, rencontrés à la Martinique.

Le montreur, auquel je fis part de mes observations, les confirma, en me donnant sur l'intelligence et les mœurs des gorilles des détails extrêmement curieux, recueillis dans ses chasses au Gabon. Finalement il me dit que si je voulais

déjeuner avec lui le lendemain, il me ferait voir ce dont était capable un jeune sujet, le seul qu'il fût parvenu à ramener vivant. Je n'eus garde de refuser.

A l'heure du rendez-vous, quel fut mon étonnement de trouver un jeune singe de quatre pieds de haut, en cravate blanche et habit noir ! Sa fonction était de changer les assiettes ; il les essuyait d'un mouvement convulsif, l'œil fixé sur son maître, répondant à ses ordres par des grognements profonds : *lou, lou*. Rien n'était plus comique que ses grimaces et sa démarche capricante de satyre.

Depuis cette époque, l'idée me hante qu'avec un dressage systématique et des accouplements consanguins, poursuivis à travers plusieurs générations, au Gabon même, afin de ménager l'évolution la plus naturelle, on parviendrait à domestiquer le gorille, peut-être même à lui fournir un vocabulaire de quelques mots. Il est inconcevable que la science ne cherche pas à élucider cet intéressant problème avant qu'il soit trop tard. Bientôt le dernier gorille aura disparu.

Une autre étude de mœurs animales m'attendait chez Barnum. Tout le monde connaît ce nom,

synonyme de puffisme et deréclame. Après avoir acquis une immense fortune, en exhibant la nourrice de Washington, la cantatrice Jenny Lind et le général Tom-Pouce, Barnum perdit tout dans des spéculations. A la suite d'un incendie, ses collections se trouvèrent réduites à quelques objets disparates. Sauf un enfant monstrueux, véritable boule de graisse d'un poids énorme, la seule chose notable était une grande cage, remplie de toutes sortes d'animaux, qu'une pancarte désignait sous le nom de *The happy family*.

Un ours, plusieurs singes, un chien, un chat, des rats, des oiseaux grands et petits cohabitaient paisiblement. Mais adieu la concorde, quand on apporta la nourriture commune, dans un seau. L'ours ramassa le tout avec ses griffes et s'étendit dessus, tournant la tête à droite et à gauche pour écarter les faibles; dès qu'il essayait de manger, les singes, aux aguets, glissaient une patte rapide sous son ventre et dispersaient dans la cage de quoi régaler les autres membres de la famille. Alors l'ours grognait et chacun de s'enfuir sur les barreaux ou dans les trous. Même scène une seconde après; c'était à mourir de rire. Quand il ne resta plus rien, l'ours se leva tout penaud. Quel

joli pendant à la fable du héron de La Fontaine !

Un triste incident s'attache dans mon esprit au souvenir de New-York. La veille de l'embarquement, je rencontrai, dans une brasserie allemande, un ancien capitaine d'artillerie de l'armée autrichienne qui avait perdu son grade, parce que les Français lui avaient enlevé ses pièces, pendant la campagne d'Italie. Ce malheur avait troublé sa raison. Il suffisait de prononcer le nom de Palestro pour provoquer un récit incohérent de ce combat, où se trouvaient des lambeaux d'une véritable éloquence : « *Gott im Himmel* », s'écriait-il, « *Was Konnte Ich machen? Da Kamen rothe; da Kamen blaue; da Kamen schwartze; einige sogar ohne Hosen! Alle schrien wie Viehe. In eniem Nu waren wir überrumpelt!* » Dieu du ciel! Que pouvais-je faire? Il en venait des rouges; il en venait des bleus; il en venait des noirs; quelques-uns même sans culottes (1). » Tout avait sombré dans l'intelligence de cet homme, excepté l'honneur.

Quelques mots suffiront à résumer mes impressions de voyage.

(1) A Palestro, beaucoup de zouaves avaient quitté leurs jupons remplis d'eau au passage des rizières.

L'Amérique est réellement un nouveau monde. La paix n'y dépend pas de la démesure d'un souverain. La décentralisation et la fédération garantissent l'Union ; comme dans un navire à cloisons étanches, aucun accident local n'entraîne un désastre général. Le fonctionnarisme, le pédantisme et le caporalisme n'entravent pas l'évolution. Le fard des histrions, l'argot des mauvais lieux, la quintessence d'immondices ne remplacent pas le savoir et l'esprit. Une psychologie de cabinets particuliers ne régent pas la littérature et les mœurs. Barnum sur un cheval noir ne brigue pas le consulat.

Bref, l'humanité est là plus fière qu'ailleurs ; on dirait que chaque immigrant a rejeté derrière lui la livrée de l'ancien monde, pour faire peau neuve, semblable au papillon où ne se reconnaît plus la chenille d'hier.

L'immensité et la fertilité du sol ; des fleuves, auprès desquels le Rhin et le Danube ne sont que des ruisseaux ; la race d'hommes, sélection de toutes les autres races ; un système d'instruction publique tendant à égaliser les armes dans la lutte pour l'existence, à stimuler l'esprit d'invention, à favoriser la marche parallèle de l'ordre

---

et du progrès ; un budget sans dettes ; la langue anglaise, où les autres langues se perdent au bout de deux générations, tout cet ensemble de circonstances heureuses assure aux États-Unis un avenir illimité. Déjà Franklin, Fulton, Bell, Edison, etc., ont déconcerté nos académies ; et, dans l'estime des penseurs, Washington a détrôné Machiavel.

Si l'Europe continue à se suicider par ses charges fiscales et militaires, il ne faudra pas longtemps pour transporter au delà de l'Océan l'axe de la civilisation.

## III

## DE NEW-YORK A LONDRES

Quelle fut ma surprise de retrouver sur le paquebot de la compagnie Cunard, allant à Liverpool, le major autrichien que j'avais laissé à la Havane, avec son aide de camp, son renard et son jaguar ! La fièvre paludéenne, contractée dans les terres chaudes du Mexique, l'avait retenu à New-York. Cette seconde rencontre affermit nos relations.

La traversée s'effectua en moins de dix jours. Elle marque dans mes souvenirs par la rencontre que nous fîmes, vingt-quatre heures après avoir reconnu le cap Race de Terre-Neuve, du plus

grand navire qui ait paru sur la mer. C'était le *Great-Eastern*, de 210 mètres de long, de 25,000 tonnes de jauge, du coût de 40 millions, représentant, avec le câble qu'il portait dans ses flancs, destiné à relier télégraphiquement l'Europe à l'Amérique, les deux plus grandes victoires du génie humain sur la matière et les éléments.

A mesure que le froid remplaça la chaleur, nous entrâmes dans un brouillard à couper au couteau. Les feux restèrent allumés jour et nuit et, de minute en minute, le formidable sifflet de la machine signalait notre passage par des rugissements prolongés. Ce moyen ne prémunit pas toujours contre les collisions.

Le nombre des passagers de première classe était de cent vingt. Le calme absolu des flots leur permit à tous de paraître à table pendant la traversée. Chaque soir, le salon se transformait en salle de bal, où la jeunesse prenait ses ébats.

Dès le premier jour, je fis la connaissance d'une famille irlandaise, composée de sept personnes, dont trois jeunes filles d'une grande beauté. Un jour, le père me fit visiter l'avant du navire, où se trouvaient de vastes cabines aménagées pour les émigrants : « C'est dans un

de ces chenils, me dit-il, que ma femme et moi nous avons campé, il y a vingt-cinq ans, portant tout notre avoir en deux paquets. » Cet homme rentrait en Europe avec une immense fortune, avouant hautement l'ambition de marier ses filles à des princes.

Avant d'arriver à Liverpool, le paquebot fit escale à Queenstown, sur la côte d'Irlande. Des enfants s'élançèrent à bord, criant les journaux. Je leur achetai les derniers numéros du *Times*. Aussitôt je fus entouré par le major, son aide de camp et plusieurs Piémontais, anxieux d'avoir des nouvelles de la guerre. Les défaites de Custozza et de Lissa consternèrent les Italiens; ils disparurent et on ne les revit plus. « Et nous ? » s'écriait impatiemment le major. Au récit de la bataille de Kœnigsgrätz, de grosses larmes coulèrent de ses yeux. Il faut avoir assisté à de pareilles angoisses et les avoir soi-même éprouvées sur la terre étrangère, pour comprendre le mot de patrie !

Après deux jours consacrés à la visite de Liverpool et de Birmingham, je me rendis directement à Londres, accompagné de mes Espagnols. Dans l'hôtel où nous descendîmes, je fis, pour

la première fois, connaissance avec le spiritisme.

Le soir de notre arrivée, ayant trouvé dans le salon commun des personnes qui s'amusaient à faire tourner des tables, je voulus me rendre compte du phénomène en participant à l'imposition des mains. Plusieurs minutes s'écoulèrent sans résultat. Tout à coup : « Poussez donc ! » me dit tout bas mon voisin. Là-dessus, je me levai, honteux d'avoir été mystifié, mais fixé sur le spiritisme, une des mille variétés de l'humaine folie.

Les dimensions colossales et l'activité de Londres, ses édifices publics, ses musées, ses docks et ses ports sur la Tamise, si vertigineux qu'en soit le spectacle, n'expliquent pas la supériorité de l'Angleterre dans la concurrence des peuples. Ce sont des effets, non des causes. Cette supériorité ne tient pas davantage à la situation insulaire, à la religion, à la constitution politique, à l'abondance de la houille et du fer. D'autres pays, aussi bien sinon mieux dotés par la nature, ont reculé, tandis qu'elle avançait.

L'incessant progrès de l'Angleterre depuis deux siècles est dû fondamentalement, comme celui des États-Unis d'Amérique, à la race

anglo-saxonne, la mieux pondérée de toutes les races humaines, et à la langue anglaise, la plus simple et la plus économique de toutes les langues. Ces avantages seraient décisifs, s'ils n'étaient gâtés par l'égoïsme. Même dans ses œuvres philanthropiques, l'Anglais, comme l'Allemand d'ailleurs, ne voit que l'intérêt de sa patrie : *Rule Britannia!*

Le mot *altruisme*, inconnu des anciens, parce qu'il exprime l'idéal de la civilisation moderne, a été créé par la France; au risque de s'appauvrir, elle a enrichi l'humanité.

Je ne quitterai pas Londres sans rapporter un détail qui montre comme le cœur humain s'attache aux choses matérielles, indépendamment de leur valeur, selon les points de repère qu'elles fournissent à nos souvenirs.

J'avais, depuis sept ans, une canne à bec, mon inséparable compagne dans mes pérégrinations, à laquelle je tenais surtout, parce que je comptais l'offrir à mon père, en arrivant à Strasbourg. Or, il advint qu'en visitant le jardin zoologique, l'homme préposé aux soins des rhinocéros me l'emprunta pour faire lever un de ces animaux, qui faisait sa sieste contre la grille.

Du premier coup, la peau du monstre rendit le son du marbre et ma canne s'éparpilla en éclats. Ce désastre me fut aussi sensible que la perte d'un être vivant, à ce point qu'aujourd'hui même, la première image qu'évoque à mes yeux la ville de Londres n'est pas celle de la capitale de l'empire britannique, mais d'une enceinte de rhinocéros où j'ai perdu ma canne.

Mes deux compagnons de voyage devant gagner l'Espagne par la voie de mer, je pris congé d'eux. Depuis, je ne les ai plus revus. Combien d'hommes ont ainsi partagé ma vie dont j'ai à peine à ressusciter les visages et les noms !

## IV

DEUX MOIS A STRASBOURG — CINQ MOIS A PARIS  
DÉPART POUR CONSTANTINOPLE

Je me rendis en Alsace directement par New-hawen et Dieppe, sans m'arrêter à Paris. Après huit ans d'absence, j'avais hâte de rejoindre mes parents, qui ne m'attendaient pas. Ils furent heureux de me revoir. L'âge avait blanchi mon père. Ma mère souffrait d'une bronchite chronique dont elle mourut deux ans après. En ce moment, elle jugea son état moins grave que le mien. Vainement elle appliqua tous ses soins à me guérir.

Je ne connaissais presque plus personne à Strasbourg, en dehors de ma famille. Des choses auxquelles j'étais habitué dans l'enfance, me surprirent comme un étranger. D'autres m'excitèrent à la réflexion. Ainsi, en assistant à une dispute d'écoliers, j'entendis l'un d'eux criant à l'autre : « Lutherischer Dickkopff ! » Celui-ci répondit par : « Dummer Plebs ! » Je connaissais ces sobriquets pour m'en être autrefois servi, sans m'en rendre compte. Peut-être le mot latin *plebs* a-t-il été introduit dans le patois local par les légions romaines campées le long du Rhin. Quant au *Dickkopff* qui permet de distinguer, à première vue, un Strasbourgeois luthérien d'un catholique, serait-ce qu'au temps de la Réforme, les plus grosses têtes, au sens physique du mot, eussent passé au protestantisme ?

La cathédrale m'attirait surtout. Tant de souvenirs m'attachent à elle ! Enfant, le son de ses cloches remplissait mon oreille, et la première image qui frappa mes yeux, est celle de sa flèche dominant les nues. Plus tard, sa masse diaphane, que les lamentations du vent transforment en harpe éolienne, m'apparut, dans sa mystérieuse et symbolique ordonnance, comme une réalisa-

tion matérielle de la foi catholique. Plus tard encore, elle opposa son *Credo* lapidaire à ma chétive raison.

Quel poème peut rivaliser avec ce chef-d'œuvre d'architecture, le soir, à l'heure où la teinte rougeâtre du couchant vaporise ses formes et prête vie à des milliers de sculptures apocalyptiques ; où ses vitraux dépeignent la légende chrétienne sous des couleurs de feu ; où son immense rosace reflète encore les rayons du soleil, tandis que la nuit étend ses voiles sur la terre !

Un matin, je trouvai ouvert le grand portail donnant sur le parvis. Les chants religieux et les rugissements du grand orgue débordaient au dehors, entrecoupés par des commandements militaires et des crosses de fusils résonnant sur les dalles. A l'intérieur, une foule remplissait la nef. Dans le chœur, au milieu d'une légion d'ecclésiastiques, en surplis blancs, se dressaient plusieurs mitres d'évêques. Je demandai la cause de cet appareil. « C'est Monseigneur Raess », me répondit-on, « qui célèbre le vingt-cinquième anniversaire de son épiscopat. »

Alors me rappelant que, tout petit, j'avais assisté à son sacre, je me frayai un chemin jusqu'à

la place où mon père m'avait élevé sur ses bras, au passage de la procession, pour me faire voir, entre deux rangs de prêtres, sept évêques revêtus de leurs ornements sacerdotaux, bénissant le peuple, appuyés sur leurs crosses d'or.

J'y revis le même tableau, dans le même cadre, mais un quart de siècle — *grande mortalis aevi spatium* — avait passé sur lui et sur moi. La fin de la cérémonie me laissa plongé dans mes réflexions ; il fallut, pour m'en tirer, la voix stridente du coq de l'horloge astronomique, répondant à la Mort qui frappe avec un tibia les douze coups de midi.....

Cependant je m'étais décidé à regagner la Martinique, où m'attirait l'offre d'une gestion agricole dans le quartier le plus salubre de l'île. Je me mis en route avec l'intention de m'embarquer à Saint-Nazaire, après quelques jours passés à Paris.

Arrivé dans cette ville, ma première visite fut pour le baron Saillard, dont j'avais fait la connaissance au Mexique, quand il y vint remplir une mission extraordinaire de Napoléon III. Il habitait le palais du Louvre, à proximité de M. Rouher, ministre d'État, dont il dirigeait le cabinet

diplomatique. Bien que je ne l'eusse vu qu'une seule fois, il m'accueillit avec la plus vive sympathie. L'entretien roula sur la situation du Mexique, mon voyage à travers les États-Unis, et l'état de la France, qu'il jugeait, comme moi, fort grave, depuis Sadowa.

Quand je lui communiquai mon intention de retourner à la Martinique, il protesta, disant qu'à l'heure où le pays réclamait le concours de tous les dévouements, il y avait mieux à faire que de s'enterrer. Son illusion était de croire qu'un homme dépourvu de diplômes et de brevets serait admis à l'honneur de servir la France, en dépit des réglementations.

Sans me consulter, il rédigea, séance tenante, une longue lettre qu'il m'engagea à porter au comte de Saint-Vallier, directeur politique du Ministère des affaires étrangères, avec recommandation d'attendre la réponse et de la lui rapporter. Au palais du quai d'Orsay, je trouvai un personnage qui me fit l'effet d'une femme nerveuse. En lisant la lettre de son collègue, il manifesta ses impressions par des soubresauts de grenouille et des exclamations comme celles-ci : « Saillard n'y pense pas ! Mais, c'est impos-

sible! » Pendant ce temps, je ruminais les paroles du chancelier Oxenstiern à son fils au sujet des petits hommes qui dirigent les affaires des grands États.

Il griffonna quelques lignes qu'il me remit, disant qu'on ne pouvait me nommer d'emblée à un poste de consul, parce que les règlements s'y opposaient. « Monsieur, » répondis-je simplement, « je ne suis pas un quémandeur de places; plutôt que de subir ce rôle, j'aimerais mieux garder les vaches. A tort ou à raison, M. le baron Saillard s'est mis en tête de faire de moi un consul — c'est vous qui me l'apprenez — parce qu'il suppose que dans les circonstances actuelles, je pourrais servir le pays. Les règlements ne le permettant pas, j'ai l'honneur de vous saluer. »

Quand je retrouvai le baron Saillard, ce fut à son tour de bondir. La routine française, survivant à toutes les révolutions et à tous les désastres, lui fournit un beau sujet.

« Dussé-je porter cette affaire devant l'Empereur, » s'écria-t-il, « j'en aurai le dernier mot! » J'eus peine à lui faire comprendre que je préférais une carrière indépendante à un poste officiel; mais, sachant que mes ressources me permet-

taient d'attendre, il s'opposa formellement à mon départ.

J'allais le voir presque chaque matin. Il me recevait au saut du lit, et l'entretien durait jusqu'à ce que, sa toilette achevée, il passât dans son cabinet de travail.

Un jour, il m'annonça que je ne tarderais pas à recevoir une lettre d'audience du prince Napoléon. A l'heure indiquée, je trouvai dans le salon d'attente plusieurs personnes, notamment un industriel de Lyon, M. Arlès-Dufour. Je n'avais point revu le prince depuis la Crimée. Quand je fus, à mon tour, admis en sa présence, je ne reconnus pas le jeune officier général dont j'avais ramassé le képi emporté par le vent, au détour d'une rue de Varna. Bonaparte consul était devenu l'empereur engraisé de 1815.

On m'avait averti de me tenir sur mes gardes, que le personnage était bourru et qu'il avait, sur toutes choses, son siège fait ; mais je n'eus pas à me plaindre de son accueil.

Je dirai même qu'il me laissa l'impression d'un homme supérieur. Procédant par questions sans me quitter du regard, il trouva moyen d'apprendre en un quart d'heure tout ce qu'il lui

importait de savoir. Cette entrevue n'aboutit à rien.

De la même époque datent mes relations d'amitié avec M. André Cochut, rédacteur de *la Revue des Deux-Mondes* et du *Temps*. La mort, qui les a dénouées, me permet de rendre librement hommage à l'un des plus beaux caractères que j'aie connus.

Soit que le régime suivi à Strasbourg eût produit son effet, soit par l'influence du tourbillon parisien, un matin, je me réveillai guéri. D'abord, je n'osais pas croire à cette espèce de miracle, mais il persista et, depuis lors, je n'ai plus souffert de la dyssenterie. Une fortune ne m'eût pas causé plus de satisfaction. Deux choses seulement valent la peine de vivre : l'indépendance et la santé ; ayant celle-ci, tout homme, maître de lui-même, est assuré de celle-là.

Sur ces entrefaites, mon plus jeune frère, qui se trouvait en Allemagne au moment de mon passage à Strasbourg, vint me rejoindre à Paris. Nous vécûmes ensemble plusieurs mois. Le 15 novembre 1866, nous nous rendîmes à Longchamps, pour une revue de la garde impériale et de la garnison de Paris. L'empereur, l'impéra-

trice en amazone et le petit prince passèrent devant le front des troupes, puis ils vinrent se ranger contre les tribunes.

Pendant le défilé, j'eus le loisir d'observer de près Napoléon III. L'affaissement de son corps, l'usure de ses traits et l'atonie de son regard me frappèrent surtout. Quand il tournait la tête, son cou formait un paquet de plis à remplir la main. Je n'eusse jamais cru qu'il vivrait encore sept ans.

La revue se termina par une charge de toute la cavalerie, face aux tribunes, le sabre haut, aux cris de « Vive l'empereur ! » Ensuite le souverain descendit de cheval, endossa un caban militaire, doublé de rouge, et monta dans une calèche attelée à la Daumont. Au moment du départ, il salua. Je m'attendais à une explosion d'enthousiasme : à peine une vingtaine de vivats ! La plupart des assistants restèrent couverts. Une dame du monde officiel, assise devant nous, fut obligée de dire à son jeune fils : « Ote donc ton chapeau ! »

Je revis l'empereur une seconde fois, la veille du jour de l'an. En traversant avec mon frère la place du Carrousel, nous fûmes attirés par une

foule rangée contre la grille. A l'intérieur, les musiques et les tambours de la garnison venaient successivement donner une aubade devant le balcon de l'horloge, où se tenait la famille impériale. Avant de se retirer, chaque groupe d'exécutants poussait le cri de « Vive l'empereur ! » Au dehors, le peuple resta muet. Tout à coup, Napoléon III se retourna, paraissant donner un ordre. « Veux-tu parier, » dis-je à mon frère, « qu'on va ouvrir la grille ? » Presque aussitôt, les portes livrèrent passage au peuple, mais les musiques continuèrent à défiler au milieu d'un formidable silence.

L'empereur rentra dans ses appartements avant la fin de la cérémonie. Le 19 janvier 1867, il inaugura *l'empire libéral*; réforme stérile, comme toutes celles qui aboutissent à changer les institutions et les hommes, plutôt que les mœurs. Peut-être se rattache-t-elle au coup de sonde jeté dans l'opinion publique, sur la place du Carrousel, le 31 décembre précédent !

Cependant le baron Saillard continuait à me prodiguer sa sollicitude. A la suite de diverses notes que je lui avais remises sur la politique étrangère, il me trouva des dispositions pour le

journalisme militant. J'objectai mon ignorance du métier.

« Qu'à cela ne tienne, » me dit-il, « il s'acquiert en travaillant. » En vue de m'ouvrir la carrière, il m'introduisit auprès de divers personnages, notamment madame la comtesse d'Agoult, M. Emile de Girardin et M. Havas, directeur de l'agence de ce nom.

Celui-ci ne tarda pas à me proposer la rédaction d'un journal d'Angoulême. Je déclinai cette offre, parce qu'il s'agissait d'une feuille officieuse, et que je me sentais incapable d'écrire sous l'inspiration d'un préfet. Considérant M. de Girardin comme le premier polémiste de France, j'eusse été heureux de débiter sous sa direction. De son côté, il semblait résolu à m'enrôler ; même il m'avait remis une lettre pour m'aboucher avec M. Clément Duvernois, son principal rédacteur, qui était alors en prison, à la suite d'un duel. La destinée arrangea les choses autrement.

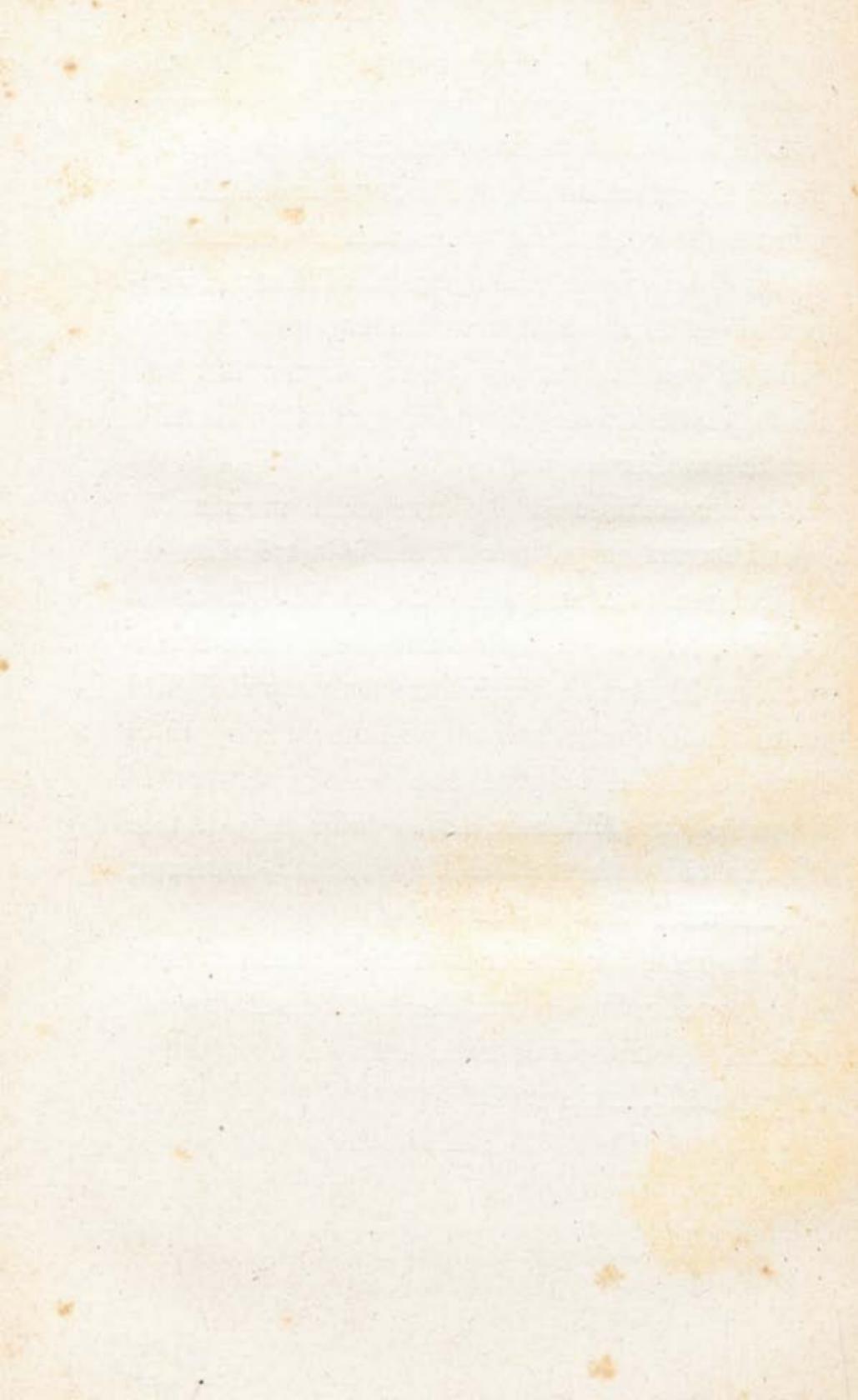
En revenant de cette visite à Sainte-Pélagie, je trouvai un mot du baron Saillard, m'invitant à passer au ministère d'État. « M. Havas sort d'ici, » me dit-il ; « on lui demande un rédacteur pour le journal *la Turquie* ; qu'en pensez-vous ? »

L'idée de faire mon apprentissage de journaliste à Constantinople, et de revenir en France joignant la connaissance des affaires orientales à celles d'Amérique, m'ensorcela. « J'accepte, » répondis-je, sans hésitation. Le lendemain, je signai un contrat de trois ans avec le représentant de la feuille turque et je m'embarquai à Marseille par le courrier suivant.

La reconnaissance est une dette sacrée. Je suis heureux de payer ce tribut à la mémoire de madame la comtesse d'Agoult, de M. Havas et de M. le baron Saillard. Celui-ci était non seulement un diplomate clairvoyant, un esprit d'élite et un grand cœur, mais un homme dans toute la force du mot. Il l'a prouvé le jour où, pendant le siège de Paris, il tomba criblé de balles, à la tête d'un bataillon de mobiles, l'épée haute, en criant : « En avant ! Vive la France ! »

Il me reste à raconter comment, pendant vingt ans, mon sort fut lié aux affaires d'Orient, jusqu'à l'heure où une diplomatie néfaste abandonna l'Égypte à l'Angleterre.

FIN



## TABLE DES MATIÈRES.

---

AVANT-PROPOS . . . . .	vi <sup>1</sup>
I. — Le manège de Saint-Pierre. . . . .	1
II. — Le haras de Château-Bœuf . . . . .	16
III. — Travaux agricoles. — La fièvre. — Les serpents. — Les nègres créoles. — Les Chinois. — Les coolies indiens . . . . .	32
IV. — Le nouveau gouverneur. — L'organisation colo- niale. — Mœurs créoles. — Histoires de duels. . . . .	80
V. — Passage de l'armée du Mexique. — Epizootie. — Mon départ pour la Vera-Cruz. . . . .	96

### AU MEXIQUE

I. — Une page d'histoire. . . . .	107
II. — De Fort-de-France à Mexico . . . . .	123
III. — Mexico. . . . .	139
IV. — Les principaux acteurs. — L'empereur. — L'im- pératrice. — Bazaine. . . . .	150
V. — Une rencontre. — Une séance de la cour martiale. . . . .	169
VI. — La gendarmerie mexicaine. — Le garrotte vil. — Le service à Mexico . . . . .	179
VII. — Le colonel Tourre. — Voyage à Rio-Frio. — Le décret du 3 octobre . . . . .	190
VIII. — Serpent à sonnettes. — Le colonel Dupin. — Marquez. . . . .	201

IX. — Attaque d'une diligence. — La mission Langlais. — Attitude des États-Unis. — Mission Saillard.	207
X. — Révolte des zouaves à la Martinique. . . . .	216
XI. — La situation s'aggrave. — La guerre au Mexique. — Héroïsme de l'armée. — L'étresse financière.	223
XII. — Escorte de l'Impératrice. — Un dîner au palais. Mon départ de Mexico. . . . .	228
XIII. — De Mexico à Vera-Cruz. . . . .	237

## ÉPILOGUE

## DE VERA-CRUZ A CONSTANTINOPLE

I. — La Havane. — La Nouvelle-Orléans. — Le Missis- sipi . . . . .	243
II. — De Saint-Louis à New-York. . . . .	256
III. — De New-York à Londres. . . . .	270
IV. — Deux mois à Strasbourg. — Cinq mois à Paris. — Départ pour Constantinople. . . . .	276



EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

---

DU MÊME AUTEUR :

SOUVENIRS D'UN DRAGON  
DE L'ARMÉE DE CRIMÉE

Avril 1854 - Juillet 1856

DEUXIÈME ÉDITION

Un volume in-18 jésus. — Prix. . . . . 3 fr. 50

---

DIX ANS SOLDAT

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS

DE LA VIE MILITAIRE

DEUXIÈME ÉDITION

Un volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

---

ÉMILE COLIN. — IMP. DE LAGNY.